

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [132]
– La dame de
Shangai**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gerard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA DAME DE SHANGHAI

VAUGIRARD



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°132)

LA DAME DE SHANGHAI



Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

QUATRIEME

Caressant du bout des doigts l'anneau d'or de son annulaire, monsieur Wong laissa errer son regard sur les courbes affolantes du corps d'Anaïs. Sa femme... Ils étaient de la même race tous les deux, celles de la Chine éternelle, impitoyable et belle, délicate et sanguine. Puis son visage se tourna vers leur dernière recrue dont les yeux, écarquillés par l'horreur, le fixaient tandis qu'il se levait lentement de son trône.

Alors Anaïs s'approcha de la victime et l'empoigna brutalement par les cheveux.

— Le sang, murmura-t-elle, le sang, petite fille... C'est le vin de l'amour.

CHAPITRE PREMIER



Le panneau de bois et de papier translucide, orné d'un énorme dragon vert et rouge, glissa silencieusement. Cécile Leclerc se retourna d'un bloc et plaqua machinalement ses paumes sur sa poitrine lourde et nue.

Vêtue d'une longue robe de sirène en soie pailletée bleue, imprimée de chrysanthèmes chinois stylisés, Anaïs Wong la regardait en souriant, debout dans l'encadrement de la porte. Une fois de plus, Cécile ne put s'empêcher de l'admirer. La finesse de ses traits et de ses attaches, ses immenses yeux noirs en amande, son teint de pêche aux reflets ivoirins : tout cela l'attirait du côté de son père chinois, colonel dans l'armée populaire de Chine. Mais sa taille de mannequin, ses seins généreux, ses cheveux châtain clair et ses lèvres écarlates au dessin parfait trahissaient le sang européen de sa mère, une Française née ici, à Shanghai, et morte en la mettant au monde.

Cécile laissa ses mains glisser sur son ventre nu et rejeta les épaules en arrière pour faire saillir sa poitrine. Ses doigts fins atteignirent les premières boucles de sa toison aussi noire que l'encre et elle vit une lueur trouble s'allumer dans le regard d'Anaïs qui fit un pas à l'intérieur de la chambre, une pièce carrée, sans fenêtre, avec pour toute décoration, outre le lit à l'européenne, un énorme vase de porcelaine décoré des célèbres figurines « Trois Couleurs » de l'époque Tang^[1].

Anaïs s'approcha tout près d'elle. La respiration de Cécile s'accéléra en sentant la paume douce de la Chinoise se poser sur la peau élastique de sa hanche, glisser dans son dos et emprisonner les globes charnus de sa croupe ferme.

D'un mouvement maladroit des deux bras, elle voulut attirer contre elle Anaïs qui la dépassait d'une bonne demi-tête, mais celle-ci s'écarta avec un petit sourire laissant apparaître les deux rangées de perles de ses dents.

— On n'a pas le temps, souffla-t-elle de cette voix un peu grave qui chavirait Cécile. N'oublie pas que dans moins d'une heure tu vas franchir le troisième cercle du plaisir. Il faut te préparer maintenant...

Cécile poussa un profond soupir et ferma les yeux à moitié. Elle sentit une boule de chaleur se former au creux de ses reins et une moiteur affolante envahir le bas de son ventre.

Le rêve continuait.

Un rêve fou, délicieux, renversant. Un rêve qui devenait meilleur chaque jour, depuis qu'elle était ici, dans la somptueuse demeure des Wong, en plein cœur de Shanghai, au confluent des deux rivières Huangpu et Suzhou.

Un rêve si intense en plaisirs que Cécile n'avait en fait qu'une peur : être obligée, un jour, de repartir pour la France. Elle sourit à cette évocation de son pays. C'était si loin, la France ! Pas seulement dans l'espace, dans le temps aussi. Elle avait l'impression de n'avoir jamais été l'étudiante en Langues Orientales de vingt-deux ans qu'elle était encore dix jours auparavant. Tout ça parce que les époux Wong avaient su, comme on dit, la révéler à elle-même, faire vibrer des cordes profondément enfouies en elle, la transformer en ce qu'elle était déjà, mais sans le savoir.

Un petit animal assoiffé de plaisir. De tous les plaisirs.

Bien sûr, le sexe elle aimait ça avant. François, son amant du moment, étudiant lui aussi aux « Langues o », disait avec beaucoup d'élégance qu'elle était « le meilleur coup de Paris et de la proche banlieue ». Et sa plus vieille copine, Isabelle, connue à l'époque du lycée Condorcet, en avait bavé de jalousie quand Cécile, un soir qu'elles avaient un peu forcé sur le whisky-coke, lui avait avoué qu'elle avait un orgasme « à chaque fois ».

— Si j'avais cette chance-là, avait affirmé Isabelle, les yeux dans le vague, je baiserais du matin au soir !

Cécile avait haussé les épaules. Comment pouvait-on penser à faire l'amour sans arrêt ? Complètement idiot !

Cécile saisit la robe de soie écarlate que lui tendait Anaïs et sourit machinalement, perdue dans ses souvenirs. Depuis qu'elle était à Shanghai, l'exclamation d'Isabelle lui semblait déjà beaucoup moins stupide. Pour la bonne raison que c'était exactement ce qu'elle ressentait : une envie irrésistible et perpétuelle de faire l'amour.

Elle fit passer la robe par-dessus sa tête et laissa la soie couler doucement sur ses épaules, puis recouvrir son corps avec un crissement qui lui mit encore plus les nerfs à vif. Anaïs la saisit par le cou et posa ses lèvres humides au coin des siennes entrouvertes.

— Le rouge, murmura-t-elle, la couleur des jeunes mariées en Chine. La couleur du bonheur... Es-tu prête, petite fille ? Es-tu prête à franchir le troisième cercle du plaisir ?

Cécile plaqua ses mains sur les hanches d'Anaïs et l'attira brusquement contre elle en gémissant. Comment pouvait-elle poser une question pareille ? Est-ce quelle n'avait pas encore compris qu'elle était prête à tout ? Qu'elle ne vivait plus que pour les plaisirs extraordinaires qui l'attendaient dans le fabuleux jardin qui entourait la maison et la masquait totalement aux regards des millions de gens qui passaient chaque jour devant ? Que sans savoir ce qu'ils lui réservaient, elle brûlait d'envie de connaître les autres cercles ? Tous les autres cercles ?

Anaïs caressa les longs cheveux blonds de Cécile et s'écarta d'elle, comme à regret.

— Je t'ai fait préparer un repas léger, murmura-t-elle en frappant deux fois dans ses mains. Rien ne doit venir troubler ton plaisir, et surtout pas la faim !

Le panneau coulissant qui servait de porte s'ouvrit aussi silencieusement que la première fois. Guofeng, le serviteur muet, entra avec un plateau bleu pâle dans les mains. Le jeune homme, au corps mince et nerveux, n'adressa pas un regard à Cécile qui se mit quand même à rougir. Elle avait l'impression de sentir encore sur sa langue le goût à la fois âcre et sucré de sa semence virile quand il s'était déversé dans sa bouche en gémissant. La veille, quand elle était encore dans le deuxième cercle.

— Je te laisse manger tranquille, dit Anaïs en se dirigeant vers la porte sur les pas de Guofeng. Je viendrai te chercher dans une demi-heure. Sois prête...

Ce n'est que quand elle fut seule que Cécile s'aperçut qu'elle mourait de faim. Elle empoigna les baguettes de bois nacré et se précipita sur les raviolis de crevettes frits, l'une des plus savoureuses spécialités shanghaiennes. La bouche pleine, elle étouffa un petit rire de gamine espiègle. Elle venait de penser à la tête que ferait sa pauvre mère si elle était au courant de la vie que menait sa fille depuis quatre jours.

Pas vraiment le genre « conflit des générations » chez les Leclerc, mais tout de même. Jacqueline, sa mère, à force de bigoterie militante, avait peu à peu transformé les trois cents mètres carrés de l'avenue Latour-Maubourg en véritable annexe paroissiale et se préoccupait beaucoup plus de la misère du quart-monde que des examens de sa fille unique. Quant à Jean-Pierre Leclerc, son père, directeur-adjoint d'une des dernières grosses banques privées françaises, il passait ses jours et ses nuits dans son bureau de la Madeleine, sans doute effrayé par les bataillons de curés en civil qui venaient prêcher l'entraide jusque dans sa chambre à coucher.

Au milieu de tout ça, Cécile avait toujours été à peu près livrée à elle-même, et n'avait jamais songé à s'en plaindre. Tout juste si sa mère avait paru l'entendre quand elle lui avait annoncé qu'elle passerait les quinze jours de vacances universitaires de printemps à Shanghai, pour se perfectionner dans la pratique du mandarin. Il faut dire qu'au même moment elle discutait avec un des derniers prêtres-ouvriers encore en activité de l'opportunité d'un programme d'évangélisation dans les cités-dortoirs à forte population immigrée.

Quant au père de Cécile, il s'était contenté de lui signer un chèque pour l'agence de voyages et de lui donner dix mille francs en liquide pour ses frais personnels.

— Très intéressant, la Chine, avait-il quand même grommelé. Un marché en pleine expansion... XXI^e siècle...

Cécile était sortie de son bureau avant la fin de l'exposé. Le principal, c'était qu'elle puisse partir. Un séjour linguistique de deux semaines, tout prévu à l'avance, sans histoires. Et effectivement, son séjour à Shanghai se serait certainement écoulé sans accroc si, le troisième soir, elle n'avait pas eu l'idée d'aller boire un verre au *Shanghai Art Club*, le meilleur night-club de la ville, édifié sur quatre étages, me Chang-Lu, au beau milieu de l'ancienne concession française. Et encore, elle aurait très bien pu siroter sa Tsing Tao[2] en regardant la disc-jockey, une Chinoise de Hong Kong en bermuda, s'évertuer à apprendre les secrets de la lambada aux Shanghaiennes éberluées, puis rentrer tranquillement à son hôtel.

Seulement voilà : elle était tombée sur Anaïs Wong.

D'abord, Cécile n'avait vu personne en entrant au *Shanghai Art Club*.

Personne de précis. Seulement une faune multicolore et fourmillante, s'agitant frénétiquement au son de sa *house music* matraquée par les haut-parleurs de la boîte. Que des jeunes pour la plupart, habillés à l'occidentale. La nouvelle jeunesse shanghaienne qui était en train de faire tranquillement la révolution en envoyant le maoïsme par-dessus les moulins, avide de bien-être, d'enrichissement rapide, bref, de capitalisme sauvage. Ils auraient eu tort de se gêner puisque le maître de la Chine, le vieux Deng Xiaoping lui-même, les pressait de refaire de Shanghai la mégalopole industrielle qu'elle était avant la Longue Marche.

Ce soir-là, Cécile avait été vaguement déçue par l'immense complexe qu'était le *Shanghai Art Club* : rien de typiquement chinois dans ces quatre étages ultramodernes voués à la fête et à la danse. Elle aurait pu tout aussi bien se trouver à New York ou à Buenos Aires.

Elle était presque décidée à rentrer se coucher quand une voix grave et veloutée lui avait demandé la permission de s'asseoir sur la banquette de moleskine rouge, à côté d'elle.

Cécile avait été immédiatement fascinée par le charme trouble d'Anaïs. Un métissage parfaitement réussi. À tel point qu'après deux heures de conversation à bâtons rompus, quand Anaïs avait posé sa main aux ongles incroyablement longs sur sa cuisse nue, Cécile avait senti son ventre s'embraser.

Il lui était déjà arrivé deux ou trois fois, à l'adolescence, de faire l'amour avec d'autres filles. Mais c'étaient des attouchements de gamines sans grande importance à ses yeux. Elle n'avait d'ailleurs jamais eu l'idée de recommencer depuis.

Mais là, brusquement, à son grand étonnement, elle n'avait plus qu'une envie, obsédante : se retrouver nue dans les bras d'Anaïs, loin de la foule et du bruit.

Comme si elle lisait le désir dans ses yeux, Anaïs l'avait entraînée vers la sortie en la tenant par la main. Sans dire un seul mot. Devant la porte, au milieu d'une quantité impressionnante de bicyclettes, une Mercedes 600 bordeaux attendait, moteur coupé. Une Mercedes unique à Shanghai, le tout dernier modèle de la firme de Stuttgart, et que toute la ville connaissait : la voiture de monsieur Wong. Cécile s'était laissée tomber sur le cuir souple et odorant de la banquette arrière, le cœur battant de ce qui allait suivre.

Anaïs ne l'avait quittée qu'aux premières lueurs de l'aube, épuisée de plaisir. Cécile s'était endormie comme une masse, avec une certitude profondément ancrée dans son cerveau : tant que durerait son séjour en Chine, elle ne retournerait pas à son hôtel, ni aux cours de chinois, à l'université.

Elle resterait ici, avec Anaïs.

Cécile eut un soupir d'aise et repoussa son bol de riz vide. Elle se sentait mieux. Quand elle repensait à sa première rencontre avec Anaïs, il lui

semblait que ça s'était produit très longtemps avant. Presque dans une vie antérieure. Et pourtant, il n'y avait que quatre jours qu'elle était là. Mais quatre jours fertiles en émotions fortes.

C'est le lendemain de son arrivée qu'Anaïs lui avait appris l'existence du jardin. Et proposé de découvrir les cercles qui le composaient.

— Des cercles ? s'était étonnée Cécile. Des cercles de quoi ?

Anaïs avait eu un sourire bizarre :

— Les cercles du plaisir, petite fille. De tous les plaisirs, du plus anodin au plus rare.

Sans bien comprendre, Cécile avait dit oui. Tout, plutôt que de décevoir celle qui savait si bien faire vibrer son corps. C'est comme ça que, le soir même, elle avait pénétré dans le grand jardin qui bordait la propriété des Wong, protégé par de hauts murs de pierre sur lesquels, par endroits, ondulaient des dragons. Anaïs à son côté, elle avait découvert ce que peut être la beauté d'un vrai jardin chinois, avec ses rochers aux formes fantastiques, disposés selon des critères très précis, son étang, son cours d'eau enjambé par quelques petits ponts, ses kiosques, ses pavillons au dessin parfaitement symétrique, sans parler des penjing : les bonsaïs traditionnels. Tout cela noyé dans une explosion de fleurs et de plantes rigoureusement sélectionnées.

Mais surtout, elle avait fait connaissance avec le pavillon du premier cercle, réplique exacte en plus petit du temple de Longhua, le plus important de Shanghai.

— Le premier cercle, c'est celui des caresses, lui avait soufflé Anaïs en la poussant à l'intérieur de la petite pagode jaune aux toits relevés sur les bords.

À l'intérieur de la pièce unique, jonchée de coussins aux couleurs vives, se trouvaient deux Chinoises très maquillées et aux cheveux relevés en chignon qui ne devaient guère avoir plus de quinze ans, ainsi que deux hommes au corps totalement imberbe et dont les muscles saillaient sous la peau luisante.

Tous les quatre entièrement nus.

Anaïs avait déshabillé Cécile puis l'avait couchée doucement sur les coussins, au milieu de la pièce carrée saturée du parfum subtil mais entêtant de l'églatine et du réséda.

Le reste de la soirée n'avait été pour la jeune Française qu'un long et sublime supplice. Durant plusieurs heures, elle avait été la proie des quatre Chinois qui la couvraient de caresses, des plus légères aux plus précises, tirant de son corps affolé des sensations dont elle ne se savait pas capable.

Au bout d'une heure, elle suppliait en sanglotant que l'un des deux hommes la prenne immédiatement, tant son désir était monté à son paroxysme. Mais elle était dans le premier cercle, celui des caresses, et ce soulagement lui fut impitoyablement refusé par Anaïs qui avait rejoint le petit groupe, le visage dissimulé derrière un masque de soie mauve.

Au moment où Cécile avait eu l'impression de basculer dans la folie, Anaïs avait renvoyé les quatre autres, dont aucun n'avait prononcé le moindre mot. Elle s'était allongée entre les cuisses frémissantes de Cécile et avait posé sa bouche sur son clitoris dardé. Sous la caresse diabolique de sa langue, Cécile, le corps arqué presque cassé en deux, avait connu l'orgasme le plus ravageur de toute sa vie. Un véritable raz de marée de plaisir qui l'avait amenée au bord de l'évanouissement.

Dès le lendemain soir, Anaïs l'avait conduit dans le deuxième cercle du jardin, celui qu'elle appelait « de la voie céleste ». Une voie dont Cécile avait vite compris qu'elle désignait le sexe de la femme, en l'occurrence le sien.

Elle avait retrouvé, dans une pagode en tous points semblable à celle de la veille, les quatre Chinois du premier cercle. Mais cette fois, les sens survoltés par les caresses des filles, elle avait enfin eu droit au sexe dur des deux hommes qui l'avaient prise au moins quatre fois chacun avec une vigueur stupéfiante. Depuis, Cécile ne vivait plus que par un désir : savoir ce que lui réservait le cercle suivant, le troisième.

Tirée brusquement de sa rêverie, elle sursauta quand Anaïs entra dans la chambre. Elle se leva d'un bond, le cœur battant, à la fois d'excitation et d'appréhension.

— C'est l'heure, ma chérie, souffla Anaïs. Ne faisons pas attendre monsieur Wong.

Car c'était ça aussi, la nouveauté de ce soir : pour la première fois, le mystérieux mari d'Anaïs, que Cécile n'avait pas encore vu, mais dont elle sentait partout l'ombre toute-puissante, allait être présent à leurs jeux.

Anaïs prit Cécile par la main et l'entraîna dans l'étroit couloir aux murs blancs qui menait directement de sa chambre à l'extérieur. Cécile respira un grand coup l'air tiède et parfumé de ce mois d'avril. On venait d'entrer dans la quinzaine de « la Pure Lumière »[3].

Les deux femmes traversèrent en silence le parc qui séparait la maison du « jardin des délices », comme Cécile l'appelait depuis le premier jour. La rumeur lancinante de Shanghai leur parvenait, assourdie mais terriblement présente. Au détour d'une allée de graviers blancs, elles se trouvèrent au pied du grand mur, muni d'une seule ouverture que fermait une épaisse porte blindée commandée par-un digicode. Anaïs se plaça juste devant et, comme les autres jours, Cécile ne put rien voir des chiffres qui décidaient de l'ouverture.

La porte s'ouvrit sans un bruit et Cécile retrouva avec un frémissement de tout le corps l'atmosphère surchargée de parfums du premier cercle. Le jardin descendait en pente douce, orné partout d'essences rares et de plantes précieuses. Une allée d'énormes camphriers partait d'un petit kiosque, à droite, et aboutissant à une porte rouge, en forme de temple : l'entrée du deuxième cercle.

Cécile avait compris que le jardin était formé de plusieurs demi-cercles concentriques (combien ? C'était un mystère qu'Anaïs avait refusé de lui dévoiler), chacun clos d'un haut muret accessible par une porte unique.

Anaïs tapa de nouveau sur le digicode et elle poussa Cécile à l'intérieur du deuxième cercle, rempli d'arbres gigantesques et de fleurs étranges. À gauche se dressait un immense bronze qui avait déjà impressionné Cécile la veille, lui faisant penser à une divinité inconnue, obscène et cruelle. Ça et là, des toucans à gorge rouge, des faisans et des canards cherchaient l'ombre au bord des massifs.

Le cœur de Cécile se mit à battre un peu plus vite : elles venaient d'arriver au pied du mur qui fermait le troisième cercle. Cette fois, elle entra dans l'inconnu. Machinalement, quand la porte se referma dans son dos, elle se serra contre Anaïs, comme pour lui demander sa protection. Mais celle-ci, d'un geste un peu trop brusque, la poussa vers la droite. Levant les yeux, Cécile découvrit, à une trentaine de mètres, entre les cédrèles et les bambous, une construction étrange, faite de terrasses claires et garnies de fleurs, de balcons ombreux et de toits colorés.

Malgré elle, elle eut un mouvement de recul, tout de suite stoppé par Anaïs qui se tenait juste derrière elle.

— Avance, dit-elle d'une voix presque dure. Monsieur Wong t'attend...

Cécile poussa la porte de bois sculpté d'un geste décidé et pénétra dans une pièce rectangulaire aux murs entièrement recouverts de lattes de bambou peintes à la main. Face à la porte, assis dans un fauteuil surélevé qui faisait penser à un trône, un homme la regardait fixement, aussi immobile qu'une statue de bouddha. Son corps petit et sec disparaissait sous les plis de sa longue tunique brodée noir et bleu ciel. Son visage émacié et incroyablement ridé était mangé par deux yeux noirs qui lançaient des regards à l'intensité presque insoutenable. Ses cheveux rares et gris étaient ramenés vers l'arrière. Sa main droite, d'un mouvement à peine perceptible, caressait lentement les longs poils de sa barbe clairesemée à la Hô Chi Minh. À son annulaire brillait un anneau d'or, comme une sorte d'alliance très épaisse. Cécile se dit qu'il devait avoir largement plus de soixante ans, c'est-à-dire environ le double de sa femme, la belle Anaïs.

Monsieur Wong lui fit signe d'avancer d'un mouvement du menton et Cécile vint se planter à moins de deux mètres de lui.

— Je suis très honoré de vous accueillir dans ma demeure, articula monsieur Wong d'une voix très douce. J'espère que mon modeste jardin saura vous procurer tous les plaisirs de la terre et du ciel...

Cécile s'inclina sans répondre, un peu interloquée par son langage presque hors du temps. Un lourd parfum d'orchidée flottait dans l'air immobile et les accords étranges d'une musique traditionnelle chinoise parvenant, très affaiblie, d'un étage supérieur.

Cécile sentit Anaïs se glisser derrière elle et attraper sa robe de soie rouge par les deux revers qui se croisaient sur sa poitrine. Elle tira d'un coup sec vers le bas et Cécile apparut totalement nue devant monsieur Wong dont le visage ne marqua absolument aucune réaction.

Cécile ressentait un étonnant mélange de honte et d'excitation à être exhibée comme ça devant un vieillard inconnu dont les regards lui brûlaient la peau.

— Vous êtes très belle, finit par murmurer monsieur Wong. Un corps fait pour s'anéantir dans le plaisir. Mon épouse m'a dit que vous aviez reçu des dieux le don d'amour. J'espère que vous saurez le faire fructifier jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime plaisir...

Monsieur Wong frappa deux fois dans ses mains. Avant que Cécile ait eu le temps de se demander ce qu'il avait voulu dire par « ultime plaisir », une porte dérobée s'ouvrit sur sa gauche et quatre Chinois entrèrent sans un bruit, tous vêtus d'une simple bande de tissu beige nouée sur les reins.

Les deux premiers, Cécile les connaissait : c'étaient ses amants des deux premiers cercles. Les autres devaient être des frères jumeaux, tellement ils se ressemblaient : plus grands que la moyenne, ils étaient aussi gras l'un que l'autre. Quant à leur visage, empâté lui aussi, il n'exprimait rien d'autre que la bêtise la plus épaisse.

Monsieur Wong surprit la grimace de dégoût de Cécile.

— Ne vous fiez pas aux apparences, murmura-t-il. Le plaisir et la beauté n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Non plus qu'avec l'intelligence d'ailleurs. Les frères Tang sont sans doute des brutes, présentant peu d'attraits à un regard féminin, mais ce sont les grands magiciens de ce que votre compatriote, André Gide, a appelé « la porte étroite ».

Cécile comprit d'un seul coup ce qui l'attendait dans le troisième cercle : elle allait être initiée à la sodomie. Une pratique qu'elle avait toujours énergiquement refusée à ses amants successifs.

Comme si elle comprenait ses réticences, Anaïs se colla contre son dos, plaqua ses mains sur ses seins lourds et lui mordilla l'oreille gauche, faisant naître d'irrésistibles frissons juste sous la peau.

— N'aie pas peur, petite fille. La porte étroite n'est douloureuse que si tu la laisses ouvrir par n'importe qui. Mais avec des virtuoses comme ceux-là, tu ne sentiras rien qu'un immense plaisir entièrement nouveau...

Cécile hocha la tête en signe d'assentiment. Sous les attouchements d'Anaïs, son ventre était en feu. Elle était prête à tout subir pour ne pas la décevoir. Même « ça ». Elle réprima un sourire en se disant qu'après tout, pour une initiation, il valait mieux un Chinois qu'un Africain, vue la différence de taille de leurs sexes.

Sous la pression des mains d'Anaïs sur ses épaules, Cécile se laissa tomber à genoux sur la fourrure grise et blanche qui recouvrait le sol.

Aussitôt, ses deux amants de la veille dénouèrent leur pagne et s'approchèrent d'elle.

En pleine érection.

Monsieur Wong croisa les jambes. C'était son premier vrai mouvement depuis que sa femme et la jeune Française étaient entrées. Le regard allumé, il vit l'un des deux hommes s'agenouiller derrière Cécile et l'empoigner par les hanches. Il vit la croupe rebondie se cambrer instinctivement et le fruit mûr de son sexe s'entrouvrir sous la fine toison sombre.

L'autre s'était agenouillé également, mais devant elle, la pointe de son sexe tendu vint buter contre les lèvres entrouvertes. Monsieur Wong vit Cécile ouvrir la bouche et engloutir le membre en gémissant de désir. Il eut un mince sourire. Qu'elle en profite bien. Si elle aimait sucer le sexe des hommes, qu'elle ne s'en prive pas.

Car bientôt, quand elle ouvrirait la bouche, ce ne serait que pour crier.

Monsieur Wong posa sa main parcheminée, aux veines violacées extraordinairement saillantes, sur le petit guéridon laqué à sa droite. En tâtonnant à peine, il trouva, en dessous, ce qu'il cherchait, un petit bouton de plastique, dans le coin de l'un des quatre pieds. Il le pressa doucement. Aussitôt, un ronronnement discret se mit en marche. Les six caméras, dissimulées dans la pièce, tournaient.

Monsieur Wong fit un signe discret à Anaïs qui se cacha derrière son masque de soie avant de pénétrer dans le champ. Tout le monde était en place, le vrai film pouvait commencer.

Cécile eut un violent sursaut en sentant l'extrémité du membre dur s'appuyer doucement sur le petit anneau plissé de ses reins. Sa dernière virginité. Elle tourna la tête légèrement et vit Anaïs, entièrement nue, le visage dissimulé, qui masturbait négligemment le deuxième Chinois. Quant aux deux gros, ils n'étaient plus dans son champ visuel.

Soudain, son corps eut un violent soubresaut et elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier, tant la brûlure était intenable. D'un seul mouvement, le Chinois venait de forcer sa « porte étroite » jusqu'à la garde.

Cécile se força à se détendre, à s'ouvrir au maximum pour laisser coulisser librement le pieu de chair dure qui la pilonnait avec force. Très vite, en effet, la douleur s'atténua jusqu'à disparaître presque totalement et fut remplacée par une chaleur de plus en plus intense. Le souffle de plus en plus saccadé, Cécile se cambrait malgré elle pour que le membre du Chinois entre encore plus profond en elle.

Elle qui avait toujours refusé ça était en train de découvrir les bonheurs de la sodomie.

Elle poussa un petit cri de frustration quand celui qui la chevauchait se retira brusquement de ses reins, la laissant désespérée, vide. Mais aussitôt Anaïs s'agenouilla devant elle, prit sa tête entre ses mains et écrasa ses lèvres

sur les siennes pour un baiser presque violent.

— Maintenant que la voie est ouverte, dit-elle en se détachant de Cécile, tu vas goûter aux vrais délices. Celles que seuls les frères Tang savent procurer.

Sur un signe de la main de monsieur Wong, que Cécile ne vit pas, les deux Chinois adipeux s'approchèrent et s'arrêtèrent juste devant Cécile, toujours à quatre pattes, croupe tendue vers le ciel. Avec un ensemble parfait, ils dénouèrent leur pagne et Cécile poussa un cri de frayeur. Les deux frères Tang, sous leur ventre proéminent, arboraient une énorme trompe de chair qui leur tombait à mi-cuisse.

Cécile frémit en essayant de deviner la taille que devaient avoir ces deux engins monstrueux une fois érigés. Pour chasser sa peur, elle tenta de plaisanter.

— Dis donc, fit-elle à l'adresse d'Anaïs, ils ne bandent pas très fort tes deux copains. Si c'est avec ça que je suis censée m'envoyer en l'air, ça me paraît mal barré, comme nirvana !

Anaïs se contenta d'un petit sourire et claqua des doigts en direction des frères Tang. Aussitôt, ils fermèrent les yeux et leurs deux visages lunaires prirent une expression d'intense concentration.

— Ça alors, c'est pas vrai ! Dis-moi que je rêve ! Mais comment font-ils ça ?

Sous les yeux médusés de Cécile, le sexe des frères Tang était en train de s'ériger à toute vitesse, puissamment, sans aucune aide extérieure. À la commande, en quelque sorte.

— Rien à voir avec de la magie, murmura Anaïs, fascinée elle aussi par les deux colonnes de chair qui semblaient ne jamais devoir s'arrêter de grossir. Juste un exemple des pouvoirs du mental sur les forces naturelles. Une maîtrise parfaite du Yin et du Yang[4]...

Cécile voulut se relever. Jamais elle ne pourrait se laisser prendre par ces deux trucs aussi monstrueux l'un que l'autre. Le jeu avait assez duré. Ça suffisait comme ça. Elle était déjà sur les genoux quand monsieur Wong fit un petit mouvement sec de la tête dans sa direction. Aussitôt, les deux autres Chinois se précipitèrent sur elle et la forcèrent à se remettre à quatre pattes.

— Hé oh, doucement ! Je ne marche plus, moi ! Si vous croyez que vous allez...

Cécile s'arrêta net. Anaïs venait de l'empoigner par les cheveux et attirait brutalement son visage tout prêt du sien. Plus la moindre trace de tendresse dans ses yeux noirs. Des éclairs sombres, débordant d'une joie sauvage qui fit couler une sueur glaciale le long de la colonne vertébrale de Cécile.

— Tu ne comprends donc rien, petite idiote ? siffla-t-elle. On ne peut pas impunément profiter des trois premiers cercles, ceux du plaisir, sans connaître

aussi les autres. Désolée, mais tu n'as pas plus le choix maintenant. Tu nous appartiens corps et âme, sache-le. Et d'ailleurs, quand monsieur Wong en aura fini avec toi, tu comprendras mieux pourquoi j'ai employé ce verbe : « appartenir ».

Monsieur Wong se leva lentement de son trône.

C'était le moment de plus émouvant, le plus intense de l'initiation. Celui où il allait s'approprier la nouvelle recrue, la faire sienne. Ses yeux se plissaient encore plus, tandis qu'il s'approchait de Cécile qui le fixait, le visage déformé par la peur qui lui tordait le ventre.

Évidemment, cette possession devait passer par des voies inhabituelles et pas toujours agréables pour l'intéressée. Mais il n'avait pas le choix puisque la volupté ordinaire lui était interdite.

Depuis plus de quarante ans.

Cent fois, mille fois, au cours de sa vie, monsieur Wong avait maudit l'esprit funeste qui lui avait soufflé la décision de quitter l'Europe, au début de l'année 1951.

Wong Hui Long n'avait que vingt-trois ans alors, mais il considérait que le monde lui appartenait. Pourquoi en aurait-il douté, d'ailleurs ? Fils d'un des plus grands mandarins de Shanghai, éminent spécialiste de l'œuvre de Confucius, beau, d'une élégance raffinée, aussi à l'aise dans la tenue traditionnelle chinoise que dans les costumes des meilleurs faiseurs de Paris ou de Londres, supérieurement intelligent, Wong Hui Long était l'un des jeunes hommes les plus en vue de la bonne société chinoise.

Il était surtout l'un des seuls à être traité pratiquement d'égal à égal par les Blancs, aussi bien dans la concession française que dans la concession internationale, ex-britannique. À une époque où le parc Huangpu portait encore à l'entrée un écriteau avec l'inscription « Interdit aux chiens et aux Chinois », être reçu par la meilleure société européenne de Shanghai était un honneur exorbitant.

Ça allait devenir aussi rapidement le pire calvaire pour Wong Hui Long.

En 1947, âgé de dix-neuf ans, il s'était embarqué pour l'Europe. Le vieux Wong, son père, estimait que, dans le monde moderne encore en gestation, être pétri de culture et de philosophie chinoise ne pouvait plus suffire. Il fallait assimiler la culture occidentale, pour mieux pouvoir s'en servir au besoin.

Wong avait passé deux ans en Sorbonne à étudier simultanément la littérature française et le droit international. Deux années d'absolue liberté où il avait découvert, en plus des classiques, les délices de l'amour libre dans ce Paris de l'après-guerre qui ne demandait qu'à s'amuser et à jouir de la vie. En 1949, Wong était parti pour Oxford, étudier la littérature anglaise.

C'est là que la révolution maoïste l'avait surpris.

Son père et sa mère avaient été parmi les premières victimes du nouveau

régime, en tant qu'« intellectuels décadents ». Ils avaient inauguré l'un des tout premiers camps de concentration à la chinoise où il ne leur avait pas fallu plus de six mois pour succomber aux mauvais traitements, à la terrible pression physique et morale exercée par les Gardes Rouges.

Pendant un an, Wong s'était torturé la cervelle pour tenter de savoir où était son devoir. Confronté à cette expérience brutale, la mort de ses parents, son pays mis tout entier en coupe réglée, il s'était aperçu que la culture, orientale comme occidentale, ne lui servait absolument à rien. Ni Confucius, ni Montaigne, ni Lao-tseu, ni saint Thomas d'Aquin ne lui étaient d'aucun secours.

Finalement, malgré les lettres suppliantes de sa sœur aînée, qui venait tout juste de mettre au monde un fils, Cheng Lu, il avait décidé de rentrer en Chine.

Débarqué à Shanghai le 6 août 1951, il était arrêté par les Gardes Rouges dès le surlendemain et conduit, lui aussi, en camp de rééducation par le travail. À Shanghai, beaucoup de monde se souvenait que Wong Hui Long avait été l'ami des Européens colonisateurs...

Dix ans. Dix ans de baigne, dix ans d'humiliation et de tortures. Mais avec, dans les plus noirs moments, la farouche certitude qu'il devait vivre. Pour pouvoir, un jour, se venger.

Quand il avait été libéré, au tout début de 1962, le jeune et brillant Hui Long était devenu monsieur Wong, un homme prématurément vieilli. Sa sœur, arrêtée en même temps que lui, était morte. Il ne lui restait plus que Cheng Lu, son neveu, qu'il devait par la suite recueillir et élever comme un fils. Mais malgré tout, rien n'avait pu briser l'implacable volonté de monsieur Wong.

Pas même la perte de sa virilité, broyée à coups de crosse de fusil par un Garde Rouge ivre mort.

Monsieur Wong s'ébroua pour chasser ses fantômes. Machinalement, il caressait du bout des doigts l'anneau d'or de son annulaire. Son regard se posait sur les courbes affolantes du corps d'Anaïs. Sa femme, malgré tout.

Il ne l'avait jamais touchée. Il n'avait même jamais bien compris pourquoi une créature aussi splendide, à la sexualité aussi exigeante, avait accepté d'épouser un impuissant qui aurait pu être son père. Même pas par intérêt puisque quand ils s'étaient mariés, quinze ans plus tôt, son immense fortune d'aujourd'hui n'était encore qu'un beau rêve. Sans doute, malgré la relative innocence de ses dix-huit ans, Anaïs avait-elle senti qu'ils étaient de la même race, tous les deux. Celle de la Chine véritable, éternelle, une Chine extrêmement raffinée, mais très dure, une Chine non polluée par le christianisme, méprisant profondément certaines notions comme la charité, la pitié, le pardon. Une Chine, enfin, qui n'accorde à la vie humaine guère plus de poids qu'à un fétu.

Oui, Anaïs et lui étaient de cette Chine-là, impitoyable et belle, délicate et sanguinaire. Celle de l'empereur Che Hoang-Ti, le bâtisseur de la Grande Muraille, qui, en 213 avant Jésus-Christ, donna l'ordre d'enterrer tous les intellectuels confucéens.

C'est aussi pour cela que ses rares amis occidentaux ne comprenaient pas pourquoi monsieur Wong n'éprouvait aucune haine pour le régime de Mao : parce qu'il aurait sans doute agi de la même façon à leur place. Il s'était trouvé du mauvais côté de l'Histoire, voilà tout. Et ce qui continuait à le consumer après tant d'années, c'était moins un désir de vengeance contre d'autres hommes, d'autres Chinois, qu'un esprit de revanche contre le Destin qui l'avait humilié.

Anaïs était pareille à lui. Malgré le sang européen qui polluait ses veines, elle était une vraie Chinoise. Wong l'avait vraiment compris le jour où, lui ayant fait lire *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirabeau, elle lui avait immédiatement suggéré d'édifier le même genre d'endroit chez eux. Pour leurs plaisirs personnels.

Depuis, beaucoup de filles et de garçons étaient passés entre leurs mains. Aujourd'hui, Cécile n'était qu'une de plus.

Monsieur Wong fit signe à l'un des deux frères Tang qui se dirigea aussitôt vers le coin droit de la pièce. Il revint, portant à bout de bras un petit brasero sculpté dans lequel des braises rougeoyaient, il le posa à quelques centimètres du visage de Cécile, ruisselant de sueur.

Du fond de sa terreur, celle-ci vit monsieur Wong ôter l'anneau de son doigt. Et elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une alliance, mais d'une très grosse chevalière, de forme ovale, que monsieur Wong portait retournée dans sa paume.

Du bout de l'ongle, il fit jouer un minuscule ressort dissimulé à la jonction de l'anneau et du plateau. Aussitôt, le motif en acier que Cécile ne parvenait pas à distinguer jaillit en l'air et resta fixé à environ deux centimètres de son socle en or.

Quand elle vit le frère Tang tendre une petite pince à monsieur Wong, elle comprit brutalement ce qui l'attendait et poussa un hurlement inhumain.

Les deux jeunes Chinois et Anaïs se jetèrent sur elle pour la maintenir de force, pendant que monsieur Wong, l'air totalement impassible, appliquait la partie en acier de sa chevalière sur les braises.

Cécile avait l'impression de se débattre dans un cauchemar sans fond dont elle ne parvenait pas à s'éveiller. Anaïs la força à relever violemment la tête. Elle était transfigurée par une sorte de joie inexprimable, faite de plaisir sensuel et de cruauté sauvage.

— Tu as maintenant épuisé les joies des cercles du plaisir, gronda-t-elle. Il est temps que tu connaisses les trois suivants : les cercles de la souffrance. Désormais, tu appartiens à ce jardin, exactement comme les plantes, les

arbres, les fleurs et les animaux qui y vivent...

Au prix d'un effort inouï, Cécile parvint à poser la question qui lui taraudait l'esprit :

— Et... Et les trois derniers cercles ?...

Les lèvres d'Anaïs se retroussèrent en un rictus terri fiant :

— Nous les avons baptisés d'un très joli nom. Ce sont les cercles de la « mort longue » ! Ce qui nous fait bien neuf cercles : le même nombre que chez Dante...

Cécile poussa un gémissement plaintif qui explosa en un hurlement de douleur. D'un geste précis, monsieur Wong venait d'appliquer le métal rougi de sa chevalière sur la face interne de l'épaule droite de sa victime.

Il y eut un grésillement, de la fumée, une odeur écœurante de chair brûlée. Puis, le hurlement de Cécile, cisaillée par la douleur.

Malgré la souffrance qui lui obscurcissait l'esprit, elle trouva la force de baisser les yeux vers son épaule quand monsieur Wong retira sa chevalière, après quelques secondes qui lui parurent une éternité.

Sur sa peau écarlate, atrocement boursouflée, elle portait une brûlure de forme vaguement octogonale. Au centre, elle distingua nettement le dessin d'un bras en armure levant une hache de combat. Ainsi qu'une date : 1761.

Cécile cessa brusquement de se débattre et laissa sa tête retomber sur le côté. Elle était marquée. Marquée dans sa chair comme du bétail. Mais ce n'était pas le plus atroce. Car à présent, elle comprenait très bien ce qui l'attendait dans cet univers de cauchemar.

Quand elle en serait arrivée au dernier cercle, celui de la « mort longue », ses bourreaux la tueraient.

CHAPITRE II



L'inspecteur divisionnaire Boris Corentin, l'as des as des Affaires recommandées, la section reine de la célèbre Brigade Mondaine, passa une main fatiguée dans ses cheveux bruns bouclés et poussa un soupir à fendre l'âme du truand le plus endurci.

Il se sentait morose, grognon, irritable. Pire que tout ça : inutile. Et ça, pour un battant-né, un superflic habitué à l'action et aux résultats rapides, c'était vraiment le fond de l'horreur. Le « bout de la marde », comme disent les cousins du Québec.

Boris rejeta la chemise en carton orange dans le tiroir ouvert, repoussa son fauteuil de faux cuir et croisa ses longues jambes sur son bureau. Il jeta un coup d'œil résigné à la fenêtre, sur sa droite, qui donnait sur la Seine. Le temps, en ce début d'avril, était à l'image de ses états d'âme. Depuis près d'une semaine, il tombait sans arrêt une petite pluie fine, glaciale, presque invisible, mais qui transperçait n'importe quel vêtement. Un temps à ne pas mettre un commissaire Maigret dehors.

Mais le pire, c'étaient les dossiers de ces quatre filles disparues. Des dossiers bourrés de points d'interrogation et dans lesquels, ils n'avaient pas encore été fichu de glisser la moindre réponse. Ni lui, ni son coéquipier, l'inspecteur principal Aimé Brichot.

Boris fronça le sourcil, par association d'idées. Qu'est-ce qu'il foutait, Aimé ? Il était déjà pas loin de neuf heures quand même...

Juste à ce moment-là, la porte du bureau s'ouvrit. L'imperméable Burberry's dégoulinant, une incroyable casquette à carreaux vissée sur la calvitie, la moustache perlée de pluie, Aimé Brichot fil son entrée, sans cesser d'essuyer ses lunettes de myope Amor. Une opération simple, mais qui l'empêcha de voir que l'un des pieds du perroquet en bois verni dépassait légèrement dans l'embrasure.

Son propre pied gauche s'y enroula artistiquement, ce qui le mit dans l'impossibilité matérielle d'aller se poser à une trentaine de centimètres devant Aimé, comme celui-ci l'avait prévu dans le souci légitime de s'assurer une marche normale.

La loi de la pesanteur ayant provisoirement cessé d'être son alliée, Aimé, par la vitesse acquise, partit en vol plané au milieu de la pièce, immédiatement suivi par le portemanteau qu'il avait entraîné dans sa chute.

Il atterrit dans un premier temps à quatre pattes. Mais, voulant rattraper au vol ses lunettes qui venaient de lui échapper, ses genoux glissèrent sur le parquet et il s'affala sur le ventre, aussitôt recouvert par le blouson de Boris décroché de sa patère.

Il ne parvint à se relever que trois jurons plus tard.

— Bravo, Mémé ! s'exclama Boris en retenant tant bien que mal le fou-rire qui lui montait aux lèvres.

Ça, c'est une entrée ! Tu peaufines ton prochain numéro chez Medrano ?

Aimé ramassa ses lunettes à tâtons, les posa sur son nez et jeta un regard noir à sa flèche :

— Vraiment, y a des jours où je me demande pourquoi je continue à faire équipe avec un aussi sale type !

Boris sourit, tout en ramassant le portemanteau et son blouson. La réponse, Aimé la connaissait aussi bien que lui, évidemment. Parce qu'à eux deux, ils formaient un tandem d'une efficacité redoutable. Et accessoirement, une paire d'amis comme on n'en fait plus.

Aimé se débarrassa de son Burberry's et reprit consciencieusement le nettoyage de ses lunettes, la mine plus renfrognée que jamais.

— En plus de tout ça, grommela-t-il dans sa moustache, j'ai passé une nuit exécrable...

— Malade ?

Aimé haussa les épaules :

— Même pas ! Mais je n'ai pas arrêté de tourner dans ma caboche le problème de ces quatre filles...

Boris attrapa nerveusement son paquet de Gallia et en alluma une. Ils en étaient au même point tous les deux. C'est-à-dire au point mort. Le zéro absolu.

Catherine Pancrosse, Sylvie Neveu, Marie-France Zibrewicz et, depuis quatre jours, Cécile Leclerc. Toutes les quatre disparues sans laisser la moindre trace. Ou, en tout cas, des traces inaccessibles. Parce que le point commun de ces filles qui ne se connaissaient pas, qui n'habitaient même pas les mêmes villes, c'était qu'elles étaient parties faire du tourisme en Chine et qu'une fois arrivées à Shanghai, elles s'évanouissaient purement et simplement dans la nature.

— Si, au moins, on pouvait faire un tour là-bas, dit Aimé en triturant nerveusement la pointe de sa moustache. On trouverait peut-être quelque chose.

Boris retint un soupir fataliste. Il ne fallait pas y compter. Une demande de coopération avait été adressée à la police chinoise qui avait poliment mais fermement répondu qu'ils étaient assez grands pour retrouver les quatre Françaises tout seuls, si tant est qu'elles n'avaient pas décidé de disparaître volontairement. Tout ça avec mille circonvolutions verbales, aussi fleuries que définitives.

Bref, depuis un mois et demi, c'est-à-dire depuis la disparition de Catherine Pancrosse, Boris et Aimé, relayés par Rabert et Tardet, en étaient réduits à passer au peigne fin la vie de ces filles, sans y trouver le moindre fil conducteur. C'était à se taper la tête contre les murs.

Et en plus, il leur fallait supporter las plaintes et les pleurs des familles, à qui ils étaient incapables d'apporter le moindre réconfort, la plus infime miette d'espoir.

Le sale boulot dans toute sa splendeur.

Perdus dans leurs pensées pas drôles, Boris et Aimé sursautèrent en même temps, surpris par la sonnerie grêle du téléphone dont le combiné gris était rafistolé avec du sparadrap. Boris décrocha.

À sa mimique, Aimé comprit tout de suite qui était à l'autre bout du fil : le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, « Baba » pour ses inspecteurs, le patron de la Brigade Mondaine.

— D'accord, patron, articula Boris au bout de quelques secondes, dans cinq minutes.

— Ne me dis rien, fit Aimé quand sa flèche eut raccroché. Je parie que c'était Baba et qu'il veut nous voir immédiatement...

Boris eut un petit sourire ironique :

— Ah bon ? Finalement, pour Medrano, tu renonces à la haute voltige pour un numéro de voyante ?

Aimé grommela quelques mots indistincts, dans lesquels il était vaguement question de flic dégénéré et de faux frère, et sortit sans attendre Boris, la casquette toujours sur la tête.

La porte capitonnée du bureau de Badolini était entrouverte et d'épaisses volutes de fumée bleue s'en échappaient par bouffées. Depuis que la nouvelle réglementation européenne avait contraint la SEITA à supprimer ses chères Celtiques, le commissaire s'était résigné à passer aux Gitanes « nouvelles normes », beaucoup moins fortes.

En apercevant ses deux inspecteurs préférés, Badolini se redressa de toute sa petite taille sur ses chaussures à talonnettes :

— Entrez, messieurs, et asseyez-vous ! J'espère que vous voudrez bien

m'autoriser à fumer ?

Boris retint un sourire et eut un geste de grand seigneur :

— Je vous en prie, patron, pas de ça entre nous : faites comme chez vous !

Il désigna du doigt le paquet de cigarettes bleu et blanc qui trônait sur le bureau :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Badolini piqua un fard et se réfugia dans une quinte de toux pour masquer son embarras :

— Euh... ça s'appelle des Ducados. Des cigarettes espagnoles. Ça ressemble tellement aux Celtiques que j'ai décidé de les faire venir par caisses entières. Pour avoir de la réserve, voyez...

Brichot eut un petit rire sarcastique :

— En somme, vous, le patron de la Brigade des Stupéfiants, vous organisez votre propre réseau parallèle et vous introduisez en France des cigarettes non conformes à la réglementation !

Badolini écrasa nerveusement son mégot, fumé jusqu'à l'extrême limite :

— Bon, écoutez : quand j'aurai besoin d'une conscience irréprochable, je vous ferai signe, d'accord ? En attendant, vous en êtes où avec ces filles qui disparaissent ?

Boris se laissa tomber dans l'un des deux fauteuils de cuir réservés aux visiteurs. Ça, c'était évidemment la question qu'il attendait. Celle aussi pour laquelle il n'avait aucune réponse.

— Où voulez-vous qu'on en soit, patron ? répondit-il avec une nuance d'agacement dans le ton. C'est difficile d'enquêter sur des choses qui se sont passées à des dizaines de milliers de kilomètres, vous ne croyez pas ?

Badolini se frotta les mains avant de se rasseoir. Aimé jeta un coup d'œil intrigué à sa flèche. Ils n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre au quart de tour : Boris aussi avait remarqué l'air étrangement guilleret de Badolini. Bizarre...

Il faillit poser une question, mais se retint au dernier moment. Le mieux était de laisser le commissaire venir en douceur à ce qu'il voulait dire. Ça ne traîna pas.

— Messieurs, vos collègues des douanes ont fait hier une prise intéressante à la frontière belge.

— Des frites de contrebande ? suggéra Aimé, poussé par un démon pervers.

Badolini le fusilla du regard :

— Inspecteur principal Brichot, je vous saurais gré de m'épargner votre humour pesant !

Il se tourna vers Boris, ignorant délibérément un Brichot qui virait au

violet :

— Un camion plein de télévision *made in Hong Kong*.

— Fraude ? demanda Boris.

— Non, parfaitement en règle : papiers, tampons et tout et tout.

Boris haussa le sourcil :

— Dans ce cas, je ne vois pas ce que...

— Attendez, l'interrompt Badolini en allumant une Gitane au mégot de la précédente. L'intéressant dans l'histoire c'est que l'un des douaniers, plus soupçonneux que ses collègues, a eu l'idée de démonter l'un des téléviseurs.

Boris dressa l'oreille, brusquement intéressé :

— Et alors ?

— Alors, ils avaient tous été vidés de leur électronique. Il ne restait plus que l'écran et l'entourage. Et devinez ce qu'il y avait à l'intérieur...

— De la drogue ? hasarda Brichot, histoire de rentrer en grâce.

Badolini eut un petit sourire froid :

— Vous avez encore perdu : des cassettes pornos !

Boris décroisa les jambes et se pencha vers le bureau Empire du divisionnaire :

— Quel intérêt de faire passer des films de cul en fraude ? C'est en vente libre en Belgique, que je sache...

Badolini devint brusquement grave :

— Pas ce genre de films, non...

Boris se raidit :

— Quel genre, patron ?

— Le genre sado-maso très hard, avec torture et mise à mort. Et tout ça, d'après nos spécialistes, sans le moindre trucage. Vous voyez ce que je veux dire, messieurs ?

Boris et Aimé se regardèrent. Ils voyaient très bien. Des années auparavant, à Los Angeles, ils avaient réussi à mettre fin aux activités de ce genre de malades de la caméra. Des types qui n'hésitaient pas à bousiller des filles trop crédules pour le plaisir d'autres types, aussi tarés et sanguinaires qu'eux. En général, les films disparaissaient ensuite dans des réseaux parallèles, principalement en Amérique latine. Quant aux filles, évidemment...

Boris alluma une Gallia et aspira une profonde bouffée :

— Je suppose qu'on est chargés, Mémé et moi, de remonter la filière ?

Badolini eut un geste large de la main droite :

— Pas du tout ! Il y a malheureusement autre chose...

Il marqua une pause et jeta un regard lourd sur ses deux inspecteurs :

— J'ai évidemment demandé tout de suite une copie de ces films. Il y en a cinq différents, en tout. Malgré le dégoût que vous pouvez imaginer, je les ai regardés cette nuit. Tous. Ils mettent en scène des Asiatiques. Des Chinois, d'après notre expert en langues orientales qui a déchiffré certaines des inscriptions du décor.

Boris sursauta : encore la Chine ! Décidément, ils ne s'en sortaient pas.

— Seulement, sur l'un d'eux, la victime est une Européenne. Jeune, blonde, assez jolie...

Boris bloqua sa respiration. Il espérait encore se tromper. Avoir mal compris. Badolini le détrompa tout de suite :

— Il s'agit de mademoiselle Catherine Pancrosse, la première de nos disparues.

Un silence. Très lourd.

— Patron, finit par dire Boris d'une voix blanche, si je comprends bien, ça veut dire qu'on peut aussi faire une croix sur les trois autres malheureuses qui...

— Pas si vite, Boris ! Vous pensez bien que nous nous sommes mis immédiatement en rapport avec les autorités chinoises pour les informer de la chose et surtout pour essayer d'obtenir des tuyaux sur le type qui convoyait le chargement, un certain Wong Cheng Lu.

— Alors ? demanda Brichot. Quelque chose d'intéressant ?

Badolini chassa d'un revers de main négligent le nuage de cendres qui venait de s'abattre sur le revers de son costume bleu pétrole :

— Beaucoup plus que vous ne le croyez. Pékin nous a immédiatement mis en rapport avec les autorités de la ville d'où vient ce Wong. Quelle ville d'après vous ?

Boris haussa les épaules, la mine sombre :

— Shanghai, évidemment !

— Tout juste. Mais c'est à partir de là que ça devient intéressant. Les Chinois nous ont fait un foin du diable, entamant aussitôt une procédure d'extradition accélérée. Ils veulent à tout prix récupérer ce Wong. Sur lequel, entre parenthèses, ils ne nous ont pas fourni le moindre tuyau.

Bons fronça le sourcil. Tout ça était bizarre. Pas net. Qu'est-ce que les Chinois pouvaient avoir à ficher de ce type ? En quoi était-il si important de le récupérer ?

— Je suppose qu'on les a envoyés aux pelotes ? finit-il par dire.

— Au contraire ! répliqua Badolini. Le Quai d'Orsay a immédiatement accédé à leur demande-sur mon conseil.

Aimé Brichot sursauta :

— Alors là, patron, je suis peut-être idiot, mais je ne comprends plus rien.

Badolini eut un petit rire satisfait :

— J'ai simplement suggéré à ces messieurs du Quai de proposer un marché aux Chinois : on leur rend leur bonhomme, à condition qu'il soit accompagné à Shanghai par deux policiers français. Policiers qui, une fois sur place...

— Auront toute latitude pour enquêter sur leurs compatriotes disparues ! conclut Boris qui commençait à y voir clair. Et ils ont marché dans votre combine, patron ?

— À pieds joints, Boris, à pieds joints ! Après-demain, deux représentants de la police française escorteront monsieur Wong Cheng Lu à Roissy-Charles de Gaulle et prendront avec lui l'un des deux vols hebdomadaires d'Air France à destination de Pékin. De là, la CAAC[5] les emmènera à Shanghai où ils seront très cordialement accueillis par leurs homologues chinois.

Aimé Brichot ne cessait de se tortiller dans son fauteuil. Il était blême. Finalement, il se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Excusez-moi, patron : on peut savoir qui a été choisi pour faire le voyage ?

Les lèvres minces de Badolini se retroussèrent en un sourire gourmand :

— Deux des meilleurs flics de France. C'est vraiment un grand honneur qui est fait aux inspecteurs Corentin et Brichot !

Boris ne cilla même pas. Ça faisait plusieurs minutes qu'il avait compris : si le patron avait pris la peine de leur raconter toute l'histoire, ce n'était pas pour envoyer quelqu'un d'autre à Shanghai. Il se tourna en souriant vers son coéquipier :

— Allez, Mémé, ne fais pas la tête ! Un voyage en Chine tous frais payés, c'est quand même une aubaine, non ?

Brichot haussa les épaules :

— T'es marrant, toi ! On ne sait même pas quel temps il fait là-bas : comment est-ce que je vais m'habiller, moi ?

Badolini se racla la gorge bruyamment :

— Allons, messieurs, vous réglerez ce genre de détails plus tard, si vous le voulez bien.

Il ouvrit le tiroir supérieur de son bureau et en sortit un dossier de carton brun assez épais qu'il tendit à Boris :

— Vous avez tout là-dedans. Voyez avec ma secrétaire pour vos visas. L'ambassade de Chine a promis d'arranger ça dans la journée. D'autres questions ?

Boris se leva :

— Une seule, patron : est-ce qu'il est possible de visionner le film en question avant de partir ? Ça peut être utile, on ne sait jamais...

Badolini eut un petit sourire satisfait :

— J'étais sûr que vous alliez me demander ça. J'ai donné des ordres avant votre arrivée : un technicien maison doit être en train de brancher une télé et un magnétoscope dans votre bureau. Moins il y aura de gens pour voir ces horreurs, mieux ça vaudra. Tenez, voici la cassette.

Boris et Aimé prirent congé de Badolini et se dirigèrent vers la porte. Au moment où ils allaient sortir, la voix grasseyante du commissaire divisionnaire les arrêta.

— Oui, patron ?

— Soyez quand même prudents, une fois là-bas... et bonne chance !

Effectivement, une télé et un magnétoscope trônaient dans le bureau des deux inspecteurs. Boris enclencha la cassette dans le logement, tandis que Brichot tirait deux chaises vers l'écran.

La première image était une plaque de carton brun sur laquelle étaient peints des idéogrammes blancs. Juste en dessous, en plus petits, la traduction en anglais et en français : Les films des Neuf Cercles.

— Curieux, observa Aimé. D'habitude, les types qui font ce genre de films ne prennent pas la peine d'indiquer leur raison sociale.

Boris fit la moue :

— Sans doute pour que leurs clients sachent tout de suite à quoi ils ont affaire. De toute façon, ça doit être complètement bidon, alors...

— Ça y est, ça commence ! s'exclama Aimé en rechaussant ses lunettes.

Une heure plus tard, il regrettait de ne pas les avoir cassées en entrant dans le bureau, tout à l'heure. Ce qu'ils visionnaient était odieux, insupportable. Une savante gradation dans l'horreur, des tortures de plus en plus élaborées. Avec, de temps en temps, des gros plans insistants sur le visage de la victime, déformé par ses hurlements de douleur. Comme le film était muet, ça ajoutait encore à l'ambiance cauchemardesque, presque diabolique.

Quelques plans avant la mise à mort, Aimé se détourna. Vert. Boris mourait d'envie d'en faire autant. Mais il réussit à garder les yeux fixés sur l'écran. Il fallait qu'il grave tout dans sa mémoire, chaque détail pouvait avoir son importance. La femme aux cheveux châtain et au visage masqué, par exemple, trop grande pour être une pure Chinoise.

Et puis, il y avait autre chose. Un petit détail qui le chiffonnait, sans qu'il soit capable de dire quoi exactement. Un tout petit truc que ses yeux avaient capté mais que son esprit conscient n'avait pas perçu. Ça lui reviendrait peut-être...

Aimé ne releva les yeux que quand il entendit le dé clic de fin de programmation du magnétoscope. Il se tourna vers Boris, très pâle, dont les traits s'étaient figés en une expression dure, presque sauvage.

— Tu crois que les trois autres sont encore vivantes ? demanda-t-il.

Boris prit son temps pour répondre. Juste sous leurs fenêtres, une péniche remontant la Seine faisait mugir sa sirène avant de s'engager sous le pont au Change.

— Je ne sais pas, Mémé. La dernière, peut-être, Cécile Leclerc. Parce qu'elle n'a pas disparu depuis longtemps...

Boris se leva si brutalement que sa chaise tomba en arrière :

— Mais il y a une chose dont je suis sûr : si on arrive à coincer les types qui ont fait ça, je les tue de ma propre main !

CHAPITRE III



— Hé ! dis donc, c'est la zone ici !

Boris sourit de l'exclamation de son coéquipier. C'est vrai que Hongqiao Airport, l'aéroport de Shanghai, situé à l'ouest de la ville, ressemblait à un immense chantier. Deux ans plus tôt, les autorités avaient décidé de l'agrandir et de le moderniser pour en faire un véritable aéroport international, digne de l'expansion de Shanghai. Mais apparemment, les ouvriers du bâtiment, après quarante ans de communisme frénétique, n'avaient pas repris l'habitude des cadences de travail capitalistes. Il faut dire que pour environ trois cents yuans par mois, on ne pouvait pas leur demander de prodiges.

Résultat des courses : Hongqiao semblait totalement à l'abandon. Les sacs de ciment entassés dans tous les coins du grand hall, les poutrelles métalliques, sous le panneau d'affichage des horaires, dont l'enchevêtrement servait de sièges à une dizaine de mendiants en loques, interdits sous le communisme pur et dur, mais qui refaisaient leur apparition depuis peu, signe d'une certaine prospérité retrouvée.

Boris raffermait machinalement sa prise sur l'espèce de laisse tressée qui reliait son poignet à celui de son prisonnier et laissa machinalement errer son regard derrière les barrières douanières, dans le hall unique.

À sa droite, contre le mur grisâtre couvert d'idéogrammes, un invraisemblable amas de vélos, retenus tous ensemble par une immense chaîne à demi rouillée. Les bicyclettes des membres du personnel de l'aéroport.

Boris n'eut même pas la force d'en sourire. Crevé. Lessivé. À cause des vingt heures de vol, évidemment. Mais surtout à cause de la tension que leur imposait Wong Cheng Lu depuis le départ de Roissy où il avait été amené directement de Paris en fourgon cellulaire.

Pas une seule fois, il ne s'était départi de ce calme parfait, presque ironique, qui avait eu le don d'exaspérer Boris dès la première minute. Il avait l'impression que Wong se foutait ouvertement d'eux et qu'il ne redoutait absolument rien de ce retour en Chine populaire. Alors qu'il risquait sa tête ou, au mieux, le camp de rééducation à vie.

En tout cas, Boris et Aimé avaient autant hâte l'un que l'autre que leurs collègues chinois viennent prendre livraison du colis. Histoire de souffler un peu et d'essayer de récupérer du décalage horaire. Ils étaient quand même partis à huit heures du matin, le mercredi 8 avril, de Paris. Et, après vingt heures de voyage, ils avaient sauté directement au 9 avril, une heure de l'après-midi. Résultat, ils avaient perdu une nuit entière.

Boris se dandinait d'un pied sur l'autre, sous l'œil narquois de Wong Cheng Lu qui, lui, ne paraissait pas du tout souffrir du voyage. Au changement d'avion de Pékin, un attaché de l'ambassade de France était venu leur transmettre les consignes de Paris : « À l'aéroport de Shanghai, vous ne passez pas la douane. La police chinoise viendra vous réceptionner derrière les barrières et s'arrangera des contrôles. Tout est prévu. »

Boris retint de justesse le « merde » sonore qui lui montait aux lèvres. Tout était peut-être prévu, mais ça faisait plus d'une demi-heure que leur avion avait touché le tarmac et ils attendaient toujours. Il jeta un regard noir à Wong Cheng Lu qui le dévisageait avec un petit sourire, très à l'aise dans son costume occidental de soie grège sans un faux pli.

Et si personne ne venait, qu'est-ce qu'ils allaient en faire de celui-là ?

L'inspecteur Qiao étouffa un juron en tournant le coin de la rue Huashan au volant de sa Toyota à bout de souffle. Il n'y avait quasiment pas de camions dans Shanghai et il avait fallu qu'il tombe justement sur celui-là.

Derrière lui, le fourgon cellulaire qui l'accompagnait, avec quatre hommes à bord, donna deux coups d'avertisseur qui se perdirent dans le vacarme incessant et criard des sonnettes de vélo. Qiao leva les bras en signe d'impuissance.

Depuis la relative libéralisation du régime, la police avait appris à se faire plus discrète que dans un passé récent. Et Qiao se voyait mal en train d'ordonner au chauffeur du camion de déguerpir avant d'avoir fini sa livraison. Immédiatement, il aurait tous les passants sur le dos qui prendraient fait et cause pour « le brave livreur ». Se sortir de leurs jérémiades et de leurs revendications lui prendrait plus de temps que le déchargement lui-même.

L'inspecteur Qiao épousseta machinalement la jambe de son pantalon gris mal coupé et se rencogna contre la portière cabossée de la Toyota. En faisant des vœux pour arriver à temps à l'aéroport.

Là où il devait réceptionner les deux flics français et leur prisonnier.

Zhan Yum chargea sans se presser un nouveau carton sur son épaule droite et traversa la rue Huashan en jetant un regard oblique à la voiture arrêtée au milieu de la chaussée, une dizaine de mètres derrière son camion.

Il s'engouffra à l'intérieur du bâtiment gris et sale de trois étages et déposa son chargement au pied de l'escalier étroit. Une gamine d'une dizaine d'années, vêtue d'une robe longue effrangée dans le bas, le regarda ressortir avec un étonnement qui arracha l'ombre d'un sourire à Zhan Yum. Elle devait se demander comment un homme aussi vieux et aussi maigre que lui pouvait transporter des cartons aussi gros.

Évidemment, elle ne pouvait pas savoir que les cartons en question étaient remplis de boulettes de journaux froissés et rien d'autre.

Zhan Yum revint vers son camion en ralentissant encore son pas. Il huma longuement l'air tiède, saturé d'odeurs de soupes, de raviolis, d'épices, qui sortaient de chaque appartement. Appartements où les Shanghaiens s'entassaient à quatre familles pour soixante mètres carrés. Communisme ou capitalisme, une chose était certaine pour les « Chinois moyens » comme Zhan Yum : la fin de la crise du logement n'était pas pour demain, dans ce pays où les jeunes mariés en étaient encore réduits à louer une chambre nuptiale pour consommer leur nuit de noces. Ce qui leur coûtait quand même près d'un mois de salaire.

Discrètement, Zhan Yum jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet, un luxe dont il était très fier. Encore dix minutes. Dans dix minutes, il pourrait cesser de décharger ses cartons vides et repartir chez lui avec son camion.

Pourquoi ? Il n'en savait rien, mais il s'en fichait comme de son premier

bol de riz. On lui avait demandé d'arrêter son camion à cet endroit-là et de bloquer la rue pendant une demi-heure, il le faisait scrupuleusement, un point c'est tout.

En concentrant ses pensées sur les deux cents yuans qu'il allait toucher pour ça. Deux semaines de son salaire habituel pour une demi-heure à décharger des cartons vides, ça valait la peine. De toute façon, Zhan Yum l'aurait fait même pour rien, le cas échéant.

Parce qu'il savait qu'il était toujours malsain de refuser quoi que ce soit à monsieur Wong.

— Boris, les voilà, souffla Brichot qui ne cessait d'observer le hall de l'aéroport.

Boris poussa un soupir de soulagement en voyant les quatre uniformes vert foncé qui s'avançaient vers eux, conduits par un homme en civil qui devait être un inspecteur. Celui-ci, un homme d'une quarantaine d'années, plutôt grand pour un Chinois, le front barré d'une mince cicatrice oblique, fit un signe rapide aux douaniers qui le laissèrent passer, ainsi que les quatre policiers, coiffés d'une casquette verte à bordure rouge.

Il vint se planter devant Boris et Aimé et s'inclina imperceptiblement, sans un sourire.

— Inspecteurs Corentin et Brichot, je suppose ? dit-il en anglais d'une voix métallique. Je suis l'inspecteur Seng, chargé de récupérer ce renégat...

Il sortit une liasse de documents pliés en deux de la poche intérieure de sa gabardine élimée au col :

— Voici les papiers qui vous déchargent de la responsabilité de votre prisonnier. Pouvez-vous lui ôter les menottes, s'il vous plaît ?

Boris saisit les papiers un peu trop brusquement. Le ton de l'inspecteur Seng lui déplaisait souverainement. Si c'était avec lui qu'ils devaient faire équipe pour essayer de retrouver les trois Françaises, ça promettait du bon temps.

— Si vous le permettez, répondit-il en anglais également, je vais d'abord prendre connaissance de ceci.

Les lèvres de Seng se pincèrent, mais il ne répondit rien, se contentant de s'incliner une nouvelle fois. Boris parcourut rapidement les cinq feuillets dactylographiés. Les deux premiers étaient en chinois, les autres en anglais. Tout avait l'air correct. C'était tamponné et re-tamponné, signé et contresigné.

Boris attrapa la clé dans la poche revolver de son jean et déverrouilla les menottes aux deux extrémités de la laisse qui le liait à Wong Cheng Lu. Celui-ci se frotta le poignet et adressa un sourire tranquille à Boris, tandis que l'inspecteur Seng le remettait entre les mains de ses hommes qui s'éloignèrent aussitôt vers la sortie.

— Et pour la suite des événements, demanda Boris, on fait comment ?

Seng désigna le hall derrière lui :

— J'ai réglé les formalités avec la douane. Il ne vous reste qu'à attendre vos bagages et à vous faire conduire au bureau de la sécurité publique, 210 rue Hankou. On vous y attend. Vous trouverez des taxis devant l'aéroport. Vous ne pouvez pas les manquer : ils sont tous jaune et rouge. Voilà, à bientôt, messieurs...

Seng fit demi-tour, mais se ravisa et se tourna de nouveau vers Boris et Aimé avec un sourire, le premier :

— Et surtout, je vous souhaite un agréable séjour en Chine !

Il sortit de l'aéroport à grandes enjambées, manquant de renverser un gamin en short qui vendait ce qui semblaient être des pâtisseries multicolores sur un petit éventaire de paille tressée.

— Eh bien, dis donc, s'exclama Aimé, s'ils sont tous comme lui, les flics chinois, on ne va pas rigoler tous les jours, c'est moi qui te le dis !

Boris se passa la main dans le cou en étouffant un bâillement :

— Le principal, Mémé, c'est que nous ayons accompli la première partie de notre mission et que nous soyons débarrassés de ce Wong qui commençait à me courir sur le haricot avec ses airs de se foutre du monde. Pour le reste, chaque chose en son temps : allons récupérer nos bagages.

Ils s'approchèrent du guichet de douane, leur passeport à la main. Mais le douanier inclina la tête et leur fit signe de passer.

— Pas sympas, mais efficaces, les Oies populaires, apprécia Boris qui venait de repérer le tapis roulant circulaire sur lequel les bagages de leur vol commençaient tout juste d'arriver.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils sont aussi bruyants à ton avis ? demanda Aimé d'une voix plaintive.

Bons lui donna une claque sur l'épaule en riant :

— Parce qu'ils sont nombreux, Mémé, tout bêtement !

Mais il devait reconnaître que le niveau sonore était à la limite du supportable. Le hall de l'aéroport était grouillant d'hommes et de femmes qui semblaient incapables de se parler autrement qu'en criant. En plus, le hall encore en chantier n'était évidemment pas insonorisé et les cris se répercutaient à qui mieux mieux sur les murs de béton brut entièrement nus, à l'exception de deux énormes horloges qui se faisaient face et qu'on avait raccrochées tant bien que mal avec du gros fil de fer. L'une marquait une heure vingt. L'autre était arrêtée sur zéro heure dix depuis le 9 septembre 1976, date et heure de la mort du président Mao Zedong.

Ils se dirigeaient vers le tapis roulant quand Aimé attrapa le bras de Boris pour le forcer à s'arrêter :

— Non, mais, tu vois ce que je vois ? On rêve ou quoi ?

Boris en resta aussi interloqué que son coéquipier. Juste devant eux, à côté

de la pharmacie installée à la droite du hall, trois femmes, aussi vieilles et ridées les unes que les autres, attendaient derrière une petite table pliante. Devant chacune était posé un tensiomètre, cet appareil destiné à mesurer la pression artérielle.

— C'est de la médecine en plein air, tu crois ?

Boris ne répondit rien, occupé à suivre des yeux le vieil homme qui s'avancait vers les trois femmes, le visage ravagé par l'inquiétude. Il se dirigea droit vers celle du milieu et lui tendit son bras nu. Aussitôt, avec une dextérité digne d'un toubib virtuose, la vieille lui entoura le bras de la large bande élastique et appuya sur la pompe en caoutchouc. Elle surveilla attentivement son aiguille durant quelques secondes, puis annonça quelque chose à l'homme qui parut soulagé. Il sortit trois pièces de monnaie de la poche de son pantalon marron clair et repartit, un vague sourire aux lèvres.

— Tu crois que les toubibs de chez nous feraient fortune comme ça ? demanda Boris en riant de l'air interloqué d'Aimé. En tout cas, ça évite de payer une consultation et de poireauter dans une salle d'attente !

Ils étaient arrivés près des bagages que les voyageurs se partageaient avec des exclamations de joie. À croire qu'ils prenaient ça pour un jeu. Ou une loterie.

— Tiens, regarde, Mémé, voilà l'équipage de notre avion qui regagne ses pénates.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent avec ces trucs-là ? demanda Aimé, de plus en plus déboussolé. C'est un gag ou quoi ?

— Si tu veux mon avis, ce serait plutôt une histoire de pénurie de lessive...

Effectivement, du commandant de bord en grande tenue aux hôtesse de l'air, l'équipage au grand complet sortait de l'aéroport avec, dans chaque main, un gros baril d'Omo. Chargement qui avait dû arriver ici par le même moyen que Boris et Aimé, à savoir le Boeing 747 d'Air France, Paris-Pékin.

Boris allait se remettre à guetter leurs deux valises quand la voix féminine du haut-parleur, aussi impersonnelle que dans n'importe quel autre aéroport, se mit à parler en anglais.

— « Messieurs Corentin et Brichtot sont priés de se présenter immédiatement au bureau de la police, porte n° 2. »

— Qu'est-ce que ça peut être ? demanda Aimé.

Boris haussa les épaules :

— Sais rien. Peut-être notre brave inspecteur Seng qui a eu des remords et qui nous envoie une limousine avec chauffeur. Surveille nos bagages, je vais voir...

Boris dut enjamber un tas de moellons éparpillés par terre pour pouvoir franchir le seuil de la porte n° 2. Une pièce carrée aux murs recouverts de

laque blanche, avec un comptoir en bois derrière lequel somnolait une jeune femme au visage mangé d'acné. Devant, pianotant nerveusement du bout des doigts sur le bois verni, un homme vêtu d'un costume fatigué, à peu près du même âge que Boris, le cheveu rare et plaqué sur son crâne plat. Quand Boris entra, il se précipita vers lui :

— Vous êtes l'inspecteur Corentin ? demanda-t-il dans un français très hésitant mais compréhensible. Je suis vraiment confus d'être si en retard. Un stupide embouteillage dans Shanghai sur le chemin de l'aéroport. Enfin, le principal c'est que je vous aie retrouvé, n'est-ce pas ? Mes hommes sont restés dehors, je vais les faire appeler.

Boris le dévisagea d'un œil soupçonneux. Il n'aimait pas ça. Pas du tout. Oui était ce type et qu'est-ce qu'il lui voulait ?

— Excusez-moi, dit-il, mais je ne vous comprends pas bien. Qui êtes-vous au juste ? Et de quoi me parlez-vous ?

La stupéfaction se peignit sur le visage du Chinois :

— Mais voyons, je suis l'inspecteur Qiao !

Il marqua un temps de silence avant de poursuivre d'un ton un peu plus bas :

— C'est moi que l'on a chargé de récupérer Wong Cheng Lu.

CHAPITRE IV



D'un mouvement de la main droite à peine perceptible, monsieur Wong désigna à Cheng Lu le fauteuil de cuir fauve qui se trouvait en face de son bureau Louis XVI. Un peu en contrebas, comme il se doit, pour mettre le visiteur en position d'infériorité d'entrée de jeu.

À part un gros crapaud de jade sur le tablier de la cheminée et un coupe-papier en ivoire sculpté, rien de chinois dans le bureau de monsieur Wong. Parce qu'il l'avait voulu ainsi. Une coquetterie. Comme il avait, dix ans plus tôt, englouti près du tiers de sa fortune naissante pour acquérir cette invraisemblable villa normande coincée entre le Bund, la « Promenade des Anglais » de Shanghai au temps de sa splendeur coloniale, et la me de Nankin, la principale artère commerçante de la ville, fréquentée, dit-on, par plus d'un million de personnes chaque jour.

Avec ses colombages, ses balcons de bois et son toit pentu en avancée sur le mur crépi de blanc, la maison de monsieur Wong n'aurait pas déparé les plages de Deauville ou de Cabourg. Elle avait été construite au début des années vingt par un administrateur de la concession française. Un nostalgique de ses vertes prairies du pays d'Auge, sans doute. Par miracle, le communisme l'avait épargnée et, au lieu d'être divisée en de nombreux appartements minuscules, comme la plupart des maisons début de siècle de Shanghai, elle était restée d'une seule pièce.

Mais, alors que tout le reste de la maison était arrangé comme n'importe quel intérieur chinois luxueux, monsieur Wong avait dépensé des fortunes pour se faire un vrai bureau européen. Rien que de l'authentique venu, pas toujours très légalement, de Paris et de Londres, via Hong Kong ou Taiwan.

Le vieil homme trempa ses lèvres parcheminées dans sa tasse de thé vert très fort et releva les yeux vers son neveu qui arrangeait négligemment le pli de son pantalon de lin gris.

— Cheng Lu, tu m'as désobéi, dit-il d'une voix très douce qui contrastait avec les éclairs de colère qui jaillissaient de ses yeux à peine visibles. Mes ordres étaient pourtant clairs : livrer les films à Hong Kong, vérifier que tout était en ordre, surveiller l'embarquement à destination de Marseille et revenir ici. Alors ?

Cheng Lu lissa sa fine moustache noire et poussa un soupir ennuyé. Avant de répondre, il vida d'un trait la moitié du verre qu'il réchauffait dans sa main. Du cognac « XO » de chez Hennessy, son alcool favori, comme des milliers d'autres Chinois. En tout cas, ceux qui avaient les moyens de s'en offrir. Mais chez monsieur Wong, le problème de l'approvisionnement était réglé d'avance.

— Je sais bien, mon oncle, finit-il par dire, sans presque articuler. J'ai sans doute voulu trop bien faire, tout vérifier par moi-même. Je ne pouvais pas prévoir...

Monsieur Wong reposa sa tasse vide un peu trop brusquement. Sa paupière gauche tremblait légèrement :

— Si, justement, tu aurais dû prévoir ! Crois-tu que j'ai construit ma fortune en me conduisant comme un jeune singe sans cervelle ? À chaque pas que tu t'apprêtes à faire, tu dois d'abord déjouer le piège que t'ont tendu tes ennemis...

Cheng Lu retint un bâillement. Ayant passé la moitié de sa jeunesse dans les meilleurs collèges privés d'Angleterre et de Suisse, il ne supportait plus la phraséologie fleurie et torturée comme un bonsaï de ses compatriotes. En tout cas, pas celle de son oncle. Mais évidemment, il était difficile de se mettre son seul parent à dos. Surtout quand celui-ci était milliardaire et approvisionnait ses différents comptes en banque de façon plus que généreuse.

Mais est-ce que c'était de sa faute à lui, Cheng Lu, s'il s'ennuyait autant à Shanghai et s'il ne rêvait que de retourner en Europe ? Après tout, c'est bien son oncle qui lui avait donné le goût de la vie facile en l'envoyant là-bas !

Sans rien demander, il attrapa la bouteille de cognac sur le coin du bureau et remplit son verre à demi du liquide ambré et lumineux. L'alcool lui fouetta le sang et il soutint le regard fixe de son oncle.

— Je reconnais que j'ai commis une faute, parvint-il à dire, sans prendre la peine d'adopter un ton convaincant. Et je suis prêt à réparer : si vous le voulez, mon oncle, je vous propose de vous rembourser le manque à gagner venant de la saisie du chargement.

La paume de monsieur Wong s'abattait sur le sous-main en cuir de Cordoue :

— L'argent n'est pas le problème et tu le sais bien !

Il se leva avec une vivacité surprenante pour un homme de son âge et vint se planter devant son neveu :

— Maintenant, l'attention de la police est sur notre famille, que tu le veuilles ou non.

Cheng Lu eut un petit sourire suffisant :

— Voyons, mon oncle ! Vue la façon dont vous m'avez fait « enlever » par vos sbires déguisés en flics, à l'aéroport, ça m'étonnerait que ces deux petits Français s'obstinent très longtemps !

Monsieur Wong haussa les épaules :

— Je n'en suis pas si sûr. J'ai pris mes renseignements, figure-toi. D'après ce que je sais, ce Boris Corentin est un teigneux. Et intelligent, qui plus est.

Cheng Lu balaya l'argument d'un revers de sa main impeccablement manucurée :

— Il est peut-être très fort en France, mais ici il est à Shanghai. Ça fait toute la différence, non ?

Cheng Lu se leva à son tour et posa familièrement la main sur l'épaule de

son oncle :

— En admettant même qu'il fasse le lien entre moi et vous. En admettant encore qu'il veuille se mettre à fouiner dans vos affaires, qu'est-ce que ça aurait de gênant, franchement ? Vous avez les moyens de l'écraser comme un puceron !

Cheng Lu finit son cognac d'une seule gorgée et se dirigea vers la porte du bureau. Avant de sortir, il se retourna vers son oncle, toujours immobile au centre de la pièce :

— Croyez-moi, ne vous tracassez pas pour ces deux minus. Je suis sûr que tout va marcher...

Cheng Lu sourit avant d'ajouter en français :

— « Comme sur des roulettes » !

La porte de chêne sculptée se referma sans un bruit. Monsieur Wong poussa un profond soupir et alla se planter devant la fenêtre ouverte sur son jardin. Jamais il ne parvenait à se rassasier de cette contemplation qui avait l'étrange pouvoir de ramener presque instantanément le calme dans son esprit.

Devant ses yeux s'étalait un vaste bassin traversé par l'arc d'un pont de bois peint en vert vif. C'était l'exact milieu du jardin, au creux d'un vallonement où aboutissaient une dizaine d'allées sinueuses et fleuries, d'un dessin souple et harmonieux. Sur l'eau, des nymphéas étalaient leurs corolles jaunes, mauves, blanches, roses, pourprées. Un peu plus loin vers le mur d'enceinte du premier cercle, des touffes d'iris dressaient leurs hampes fines. Par un savant travail des jardiniers, sur les bords du bassin, des glycines artistiquement taillées s'élevaient et se penchaient en voûte au-dessus de l'eau qui reflétait le bleu de leurs grappes retombantes et balancées. Et, seules touches « vivantes » dans cet univers végétal, des grues aux aigrettes soyeuses, des hérons blancs, des cigognes à nuque bleue de Mandchourie promenaient parmi l'herbe haute leur grâce indolente et majestueuse.

Monsieur Wong s'arracha à regret à sa contemplation et revint s'asseoir derrière son bureau. Avant qu'il n'arrive, il s'était promis de passer un vrai savon à son neveu. De lui faire sentir tout le poids de son autorité.

Évidemment, une fois de plus, il avait lamentablement raté son coup. Une fois de plus, il avait dû se rendre à l'évidence : lui qui tenait près de la moitié de la ville en son pouvoir, lui qui était capable d'acheter et de corrompre n'importe qui, lui qui brassait des millions de dollars tous les jours, était incapable de la moindre volonté face à son neveu. Et il en avait toujours été ainsi, depuis qu'il l'avait recueilli, enfant, à la mort de sa mère, sa propre sœur. Monsieur Wong savait très bien pourquoi. Parce que, au fil des années, Cheng Lu était devenu comme son fils. Plus que son fils même, puisqu'il savait qu'il ne pourrait jamais en avoir.

Il se resservit une tasse de thé, machinalement, sans même en boire une goutte. Tout ce qu'il avait fait, depuis sa sortie du camp de rééducation n°38,

c'était pour Cheng Lu. C'est pour lui qu'il avait réussi à édifier un véritable empire.

Six mois après sa libération, il avait réussi à quitter clandestinement Shanghai à bord d'un bateau de pêche antédiluvien qui avait failli couler au moins deux fois en mer de Chine avant d'arriver enfin à Hong Kong.

Là, dans ce coin de Chine voué au capitalisme le plus sauvage, où les fortunes se faisaient et se défaisaient pratiquement dans la même journée, il avait réussi à monter sa propre société d'import-export. Avec la bénédiction de la toute-puissante triade K14 dont il était, dès son arrivée, devenu membre à part entière. Parce qu'il avait compris que c'était le seul moyen d'atteindre le but qu'il s'était fixé : la puissance, le pouvoir.

Monsieur Wong jeta un coup d'œil circulaire à son bureau. L'un des symboles de sa réussite. Une réussite qui allait bien au-delà de ses espérances d'alors.

Son véritable coup de génie était venu deux ou trois ans après la mort du Grand Timonier. Avant tous les autres, il avait compris l'avenir. Il avait deviné qu'à plus ou moins long terme, la Chine populaire serait obligée de desserrer l'étau, de s'ouvrir aux lois du marché si elle ne voulait pas périr asphyxiée à l'intérieur de ses immenses frontières. Il savait aussi qu'en 1937 les Anglais seraient obligés de rendre Hong Kong aux Chinois. Et que Shanghai, deuxième ville du monde, premier port de Chine, serait la mieux placée pour redevenir la première place financière et économique de tout le Sud-Est asiatique, Japon excepté.

Monsieur Wong avait surtout compris que pour en profiter au maximum, le moment venu, il fallait être le premier sur place. Alors, avec la bénédiction et le soutien logistique de la K14, très intéressée par cette « tête de pont » jetée en Chine populaire, monsieur Wong était revenu s'installer à Shanghai. Et, à plus de cinquante ans, il était reparti de zéro. Ou presque.

Aujourd'hui, ses dizaines de bateaux sillonnaient toutes les mers du globe. Monsieur Wong était l'importateur exclusif, pour toute la Chine populaire, d'une dizaine de sociétés européennes, américaines et même japonaises.

Mais surtout, il était à Shanghai le chef incontesté de la K14, ce qui le rendait totalement intouchable, inaccessible. Il pouvait faire ce qu'il voulait en toute impunité, y compris faire édifier ce jardin des supplices dont Anaïs avait eu l'idée. Y compris le rentabiliser, en quelque sorte, en créant la compagnie des « Films des Neuf Cercles ». Compagnie totalement clandestine, évidemment, puisqu'elle ne réalisait et ne distribuait que des films de tortures réelles avec mise à mort véritable des victimes.

Monsieur Wong jouait négligemment avec son coupe-papier d'ivoire sculpté. Au fond, son neveu n'avait pas tort, à propos de ces deux policiers blancs. S'ils devenaient un peu trop curieux, il suffirait d'agir avec eux comme il l'avait toujours fait avec ceux qui, à un moment ou à un autre,

avaient eu la prétention, la folie, de se mettre en travers de sa route.

En les éliminant sans l'ombre d'une hésitation ni d'un remords.

CHAPITRE V



En sortant du bureau de son oncle, Cheng Lu se sentait mieux. Soulagé. Il avait beau la jouer décontracté quand il était en face de lui, il devait bien reconnaître que le vieillard l'impressionnait toujours autant que quand il était gamin.

Ce qu'il ressentait était un curieux mélange, fait d'une absolue confiance et d'une crainte presque irrationnelle. Confiance en son pouvoir : à aucun moment, depuis son arrestation à la frontière franco-belge, Cheng Lu n'avait douté que son oncle le tirerait de là, même en remuant la terre entière.

Mais c'était aussi ce pouvoir absolu sur les gens, les choses, les événements, qui lui faisait peur. Quand il était gamin, à Hong Kong, avant de s'endormir dans la petite chambre contiguë à celle de son oncle, il lui arrivait de se demander si celui-ci était vraiment humain, s'il n'était pas plutôt la réincarnation d'un dieu implacable et vengeur.

Cheng Lu ne croyait plus aux dieux depuis belle lurette, mais il avait conservé, enfoui au plus profond de lui-même, quelque chose de cette terreur de gosse.

Il prit le couloir un peu trop sombre, tout en boiseries, qui menait au grand escalier à double révolution du hall de réception en marbre blanc de Carrare. Il s'immobilisa en débouchant dans le hall donnant directement sur le jardin.

Accoudée à la rampe d'acajou, vêtue d'un body-bustier en jersey de laine opaque voilé d'une chemise en mousseline de soie impalpable, et d'un pantalon en laine et soie brodé de dragons or et feu, un petit sourire sur ses lèvres pleines, les yeux brillants, ses longs cheveux châtain croulant sur ses épaules presque nues, Anaïs – sa tante – l'attendait.

Elle s'approcha de lui en faisant claquer ses talons aiguilles sur le marbre veiné de gris. Elle glissa ses mains aux interminables ongles rouge sang sous les revers de son costume et plongea son regard dans le sien. Ils étaient exactement de la même taille.

— Tu n'es pas très gentil, murmura Anaïs de sa voix de gorge chaude et veloutée. Tu es arrivé depuis ce matin et tu n'es même pas venu m'embrasser.

Joignant le mouvement à la parole, elle se rapprocha encore de lui. Son ventre plat et ses seins volumineux qui semblaient prêts à jaillir du bustier se plaquèrent contre lui. Instinctivement, Cheng Lu tourna la tête en direction du bureau de son oncle, au bout du couloir. Ce qui déclencha un petit rire moqueur d'Anaïs :

— N'aie pas peur, idiot ! Il ne viendra pas. Et même s'il venait ? Tu crois peut-être qu'il n'est pas au courant pour nous deux ? Il ferme les yeux parce que ça l'arrange, c'est tout.

Elle attira le visage de Cheng Lu vers elle et plaqua ses lèvres sur les siennes avec violence, lui labourant la nuque de ses ongles acérés.

— Tu m'as manqué, souffla-t-elle. J'ai tellement envie de toi !

Cheng Lu se sentit mollir. Ou du moins, il sentit sa volonté mollir. Parce que pour le reste, il avait plutôt tendance à durcir à toute vitesse. Comme à chaque fois qu'il se trouvait en présence d'Anaïs.

Elle aussi, elle lui faisait un peu peur, au fond. Il sentait en elle une cruauté implacable, dissimulée sous une sensualité animale. Même quand elle jouait à fond le jeu de la soumission avec lui, même quand elle rampait à ses pieds comme une chienne implorant la saillie, il se rendait compte que c'était elle qui menait entièrement le jeu. Parce qu'elle était beaucoup plus forte que lui.

Aussi forte que son oncle.

Anaïs s'écarta un peu de lui et posa sa main sur la bosse qui déformait son pantalon. Cheng Lu poussa un faible gémissement et ferma les yeux. Les doigts d'Anaïs l'effleuraient à peine, virevoltant à travers le fin tissu d'un bout à l'autre de son membre tendu à se rompre, trouvant d'instinct les points les plus sensibles. Aussi experte et affolante qu'une putain antique.

Il poussa un grognement furieux quand elle l'abandonna. Il rouvrit les

yeux. Ceux d'Anaïs étincelaient de cette lueur étrange, dangereuse, qu'il lui avait déjà vue très souvent. Pour être précis, à chaque fois qu'elle l'avait entraîné dans le jardin des supplices.

— Il y a une nouvelle, dit-elle simplement, comme si elle avait suivi le cours de ses pensées. Tu veux la voir ?

Cheng Lu fit la moue. Il avait beau faire des efforts pour s'y habituer, il ne parvenait pas à se sentir tout à fait à l'aise là-bas. Il était sans doute trop occidentalisé pour goûter pleinement le raffinement des tortures, pour jouir de ce pouvoir absolu de vie et de mort que son oncle et Anaïs exerçaient sur les malheureux des deux sexes qui tombaient entre leurs mains.

Seulement, Anaïs l'avait mis dans un état d'excitation tel qu'il ne se sentait pas la force de dire non. Car il savait qu'elle ne le laisserait pas la prendre ailleurs que dans le jardin. Comme toujours, depuis leur toute première fois.

Cheng Lu avait tout juste vingt ans à l'époque. Et Anaïs pas beaucoup plus. Seulement elle régnait déjà sur le jardin, tandis que lui avait interdiction formelle d'y pénétrer. Alors, il avait fini par trouver le truc : il suffisait d'observer Anaïs à la jumelle quand elle pénétrait dans le premier cercle et de mémoriser visuellement les touches du digicode dont elle se servait pour ouvrir la porte.

C'est ce qu'il avait fait.

Anaïs l'avait surpris dans la deuxième pièce de la pagode jaune, les yeux exorbités, face à une très jeune Chinoise, attachée nue, la tête en bas, sur une croix de Saint-André, un énorme godemiché en ivoire planté dans son sexe écartelé.

Cheng Lu s'attendait à l'engueulade de sa vie. À la place, il s'était retrouvé en train de chevaucher sa jeune tante qui râlait de volupté sous ses coups de boutoir, les yeux rivés sur sa victime chinoise dont le corps frêle était secoué des spasmes de l'agonie.

Depuis, ils avaient fait l'amour ensemble des centaines de fois. Mais toujours dans le jardin.

— C'est une Chinoise ? finit-il par demander.

Anaïs eut un sourire gourmand :

— Non, une Française. Tu vois que tu es gâté. Je connais tes goûts, va !

— À quel cercle ? demanda-t-il encore.

— Quatrième. Depuis cinq jours.

Cheng Lu baissa les yeux. Il savait ce que ça signifiait. Que la fille en question était allée trop loin et qu'elle ne ressortirait jamais du jardin vivante. Et aussi qu'elle devait déjà être entrée dans la spirale infernale de la douleur.

Anaïs le prit par la main et l'entraîna d'autorité dehors sans attendre sa réponse. Ils traversèrent rapidement les trois premiers cercles, ceux des

plaisirs, pour pénétrer dans le quatrième.

Çà et là, sur des éminences de terre et de rocs rouges tapissés de fougères naines, de saxifrages et d'arbustes rampants, des kiosques minuscules lançaient au-dessus des bambous le cône pointu de leurs toits ramagés d'or et les nervures délicates de leurs charpentes aux extrémités incurvées et retroussées.

À l'entrée du temple de ce cercle, reproduisant à l'échelle la maison à thé du jardin Yu Yuan, un bouddha accroupi sur une roche, le front couronné de lotus, arborait sa face tranquille, sa face de Bonté Souveraine, baignée de soleil. Des jonchées de fleurs et de corbeilles de fruits étaient disposées en offrandes autour de son socle.

Anaïs ouvrit sans hésiter la porte du temple et poussa Cheng Lu à l'intérieur. Dans la grande pièce aux murs blancs entièrement nus, mais dont le sol était recouvert, d'épais tapis de laine, se trouvaient cinq cages d'environ deux mètres sur deux chacune.

La première était vide. Celle d'à côté renfermait une grosse hyène qui découvrit ses crocs en hurlant. À l'autre bout de la rangée, une autre cage vide, puis sa voisine renfermant un vautour au crâne déplumé occupé à arracher à un os énorme les derniers restes de chair à moitié décomposée qui y étaient encore accrochés.

Dans la cage du milieu, la peau blafarde et marbrée de rouge, roulée en boule, la tête repliée contre le ventre, Cécile Leclerc était étendue, inerte.

Anaïs la désigna à Cheng Lu :

— Je te présente Cécile. Au début, elle était très heureuse d'être ici. Elle a beaucoup joui. Évidemment, maintenant, elle commence à regretter. Mais il est trop tard et elle le sait. N'est-ce pas, petite fille ?

La voix d'Anaïs restait douce, presque tendre. En l'entendant, Cécile gémit. Elle parvint à se mettre à genoux et à se traîner jusqu'aux barreaux auxquels elle s'agrippa des deux mains.

Ses grands yeux étaient cernés de violet, son opulente poitrine s'abaissait et se soulevait au rythme de sa respiration spasmodique. Elle fixa Anaïs d'un air halluciné, comme si elle était incapable de la reconnaître.

— Je vous en prie... parvint-elle à balbutier d'une voix à peine audible.

Anaïs se tourna vers Cheng Lu qui semblait hypnotisé par le corps encore appétissant de Cécile, malgré tout.

— Elle entame son sixième jour sans aucune nourriture, expliqua-t-elle d'un ton calme, comme un professeur détaillant pour ses élèves les détails techniques d'une expérience. Il faut qu'elle maigrisse encore beaucoup. Nos clients sont très attirés par les filles un peu malades. Mais enfin, il ne s'agit pas non plus de la laisser mourir de faim, ce serait trop facile. Il n'y a que nous qui avons le droit de décider du jour, de l'heure et du moyen de sa

mort...

D'un pas tranquille, Anaïs alla ouvrir un gros coffre d'argent ciselé, en sortit quelque chose d'oblong, enveloppé dans un papier huilé brun et revint vers la cage. En la voyant faire, le visage de Cécile s'était animé d'une façon extraordinaire, ce qui déclencha le rire joyeux d'Anaïs :

— Regarde-la ! Elle se doute bien que c'est pour elle, ça ! La faim aiguise son odorat...

Elle déplaça soigneusement le papier et en sortit un morceau de viande crue qui devait être du bœuf, vue sa couleur rouge sombre. D'un geste négligent, elle le jeta par terre dans la poussière, de l'autre côté des barreaux.

Les yeux rétrécis par le dégoût, Cheng Lu vit Cécile se jeter dessus, le saisir dans ses doigts tremblants de précipitation et le porter à ses lèvres. Il vit les dents parfaites de la jeune Française, des dents faites pour le sourire et les morsures amoureuses, se planter dans la chair sanguinolente pour la déchiqueter avec un grognement de satisfaction.

Une bête. Exactement semblable à l'hyène et au vautour qui l'encadraient et qui s'agitaient maintenant dans leur propre cage, affolés par l'odeur fade de la viande.

Cheng Lu détourna les yeux et voulut faire demi-tour pour quitter le temple, mais Anaïs l'en empêcha. Elle l'agrippa par le bras et enfonça ses ongles de toutes ses forces.

— Tu ne comprends donc rien ? gronda-t-elle. Les Occidentaux t'ont à ce point ramolli que tu ne sois même plus capable de voir la beauté sous l'horreur ?

— Je t'ai suivie ici pour faire l'amour avec toi, protesta Cheng Lu, presque timidement. Pas pour...

Anaïs eut une grimace de mépris :

— L'amour et la souffrance, c'est la même chose ! Et puis, tu sais aussi bien que moi que partout où il y a des hommes, il y a des supplices. Je n'y peux rien. Je tâche juste de m'en accommoder et de m'en réjouir, car le sang est un précieux auxiliaire de la volupté...

Elle planta ses yeux dans les siens et passa le bout de sa langue sur ses lèvres humides :

— Le sang... C'est le vin de l'amour !

Le visage empourpré, Anaïs fit brusquement glisser son pantalon de soie. En dessous, elle ne portait rien que sa fourrure naturelle dont le rasoir n'avait laissé qu'une bande étroite remontant en s'amenuisant vers le nombril.

Elle se laissa tomber à genoux devant Cheng Lu et s'attaqua à son pantalon à lui. Elle défit les trois boutons de ses doigts tremblants d'impatience. Le sexe fin mais assez long jaillit à l'air libre comme un ressort trop tendu.

En geignant, Anaïs le fit coulisser lentement entre ses lèvres gonflées de désir. Cheng Lu empoigna ses cheveux à pleines mains et lui plaqua le visage contre son ventre pour la forcer à l'engloutir jusqu'au fond de sa gorge.

Anaïs sentait le membre dur palpiter dans sa bouche, tandis que sa langue agile virevoltait, s'enroulait autour comme un fourreau souple et vivant. Aux coups de reins incontrôlés de Cheng Lu, elle comprit qu'il était au bord de l'explosion. Mais elle ne voulait pas qu'il jouisse comme ça. Ce n'était pas ce qu'elle avait décidé.

Elle pivota rapidement sur les genoux et se laissa tomber à quatre pattes, reins cambrés, croupe tendue au maximum vers le membre dardé de Cheng Lu qui battait l'air comme un métronome pris de démente. Son visage, déformé par le désir, n'était plus qu'à une vingtaine de centimètres de la cage.

Cheng Lu se laissa tomber à genoux, lui aussi. Son sexe se plaça naturellement en face de la petite grotte ruisselante et parfumée. Il empoigna les hanches élastiques d'Anaïs et investit son ventre d'un seul coup de reins.

À cette seconde, enserré dans le fourreau brûlant de son sexe, Cheng Lu n'était plus capable de penser à rien d'autre qu'à la sensation affolante qui lui embrasait les reins. Il savait qu'il pouvait faire subir n'importe quoi à cette femme superbe, haletante, qu'elle ne refuserait rien, se soumettrait à tout. Au moins le temps que durerait leur étreinte.

Pris d'une envie folle, il se retira de son ventre sans qu'elle émette la moindre protestation. Parce qu'elle avait compris ce qui l'attendait et qu'elle s'y pliait. Elle sentit l'extrémité du membre buter contre l'ouverture de ses reins. Instinctivement, elle laissa ses muscles se détendre pour lui faciliter le passage. Il la viola d'une seule poussée.

Elle émit un feulement rauque de femelle assouvie et ne bougea plus, se contentant d'offrir son corps en pâture au mâle qui la couvrait comme...

Comme une hyène ! Elle était exactement comme l'animal qui la regardait fixement, les babines retroussées sur ses crocs de charognard. Mais elle, c'était parce qu'elle le voulait. Parce que c'était comme ça qu'elle avait décidé de jouir maintenant.

C'était ça, ce pouvoir sur le reste du monde, ce droit de vie et de mort, qui la différenciait de Cécile, qui s'acharnait encore sur son pitoyable repas. De Cécile et de toutes les autres. Toutes celles qui, avant elle et comme elle, avaient connu l'avilissement de la cage.

Et qui ne l'avaient quittée que pour être suppliciées et mises à mort.

CHAPITRE VI



— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit une Connerie, là ?

Aimé Brichot regarda tour à tour Boris, assis en face de lui, et l'inspecteur Qiao, à sa droite. Il n'était pas encore tout à fait sept heures du soir, mais déjà, le *Lao Fandian*, l'un des meilleurs restaurants de la ville, spécialisé dans la cuisine shanghaienne, situé rue Fu-You, dans le Shanghai historique, était en train de se vider de ses clients. On dîne très tôt en Chine.

Quand la serveuse, une sorte de petit tonneau sans forme, était venue prendre leur commande, son visage s'était brusquement fermé, dès qu'Aimé avait demandé du riz et du thé. Le tout dans son anglais approximatif, mâtiné d'accent berrichon.

— Vous ne pouviez pas le savoir, lui répondit l'inspecteur Qiao sans quitter son air préoccupé, mais vous venez de commettre deux erreurs en une seule phrase. D'abord, contrairement à ce que vous croyez en Occident, nous ne buvons jamais de thé pendant les repas.

— Ah bon ? fit Aimé, surpris. Et vous buvez quoi, alors ?

— De l'eau chaude, le plus souvent.

Une intense stupéfaction empourpra le visage d'Aimé :

— De l'eau chaude ?

Qiao s'autorisa un mince sourire :

— Mais éventuellement, vous pouvez la remplacer par une bière...

— Et la deuxième erreur ? intervint Boris.

— Le riz est servi automatiquement, répondit Qiao. Si vous le demandez, ça veut dire que vous craignez de n'être pas assez bien nourri avec le reste. Ce qui est très offensant.

Aimé poussa un profond soupir. La barrière des cultures n'était pas un vain mot. Cinq mille ans de civilisation pour en arriver à ingurgiter de l'eau chaude à table, franchement...

— Vous allez voir, reprit l'inspecteur Qiao, leur canard farci aux huit trésors est une vraie merveille. « Vous m'en direz des nouvelles », comme on dit chez vous !

Boris ne se décida pas. Depuis leur première entrevue, à l'aéroport, il y avait quelque chose qui clochait dans l'attitude de Qiao à leur égard.

Un peu trop joviale, d'une gaieté forcée.

Boris laissa son regard errer dans la grande salle, pratiquement vide maintenant, à l'exception d'un couple d'une soixantaine d'années qui finissait de dîner, à gauche de la porte d'entrée, dans un silence quasi religieux. Le *Lao Fandian* était décoré exactement comme n'importe quel restaurant chinois de Paris, avec ses horribles tableaux lumineux ou en relief aux murs, son éclairage chiche, son pot à baguettes sur chaque table. Sans compter le petit autel votif, juste avant les cuisines, où un bouddha miniature, dont la peinture dorée s'écaillait, contemplait en souriant béatement les quelques fruits dont on lui avait fait présent.

Boris trempa ses lèvres dans l'apéritif qu'on leur avait apporté d'autorité, sorte de liquide rosâtre trop sucré dans lequel flottait un lychee au sirop. Il avait beaucoup de mal à se détendre après la journée qu'ils venaient de passer. Il fallait bien le reconnaître : Aimé et lui s'étaient fait enfler comme des bleus à l'aéroport en se faisant souffler leur prisonnier par les faux flics. Déjà ça, ça le foutait en rogne. Et il était bien décidé à remuer tout Shanghai s'il le fallait pour le retrouver et le remettre aux autorités chinoises. Question de principe et d'honneur.

Mais la suite des événements n'avait rien arrangé.

À sa grande stupéfaction, l'inspecteur Qiao n'avait pas eu l'air plus surpris que ça de la mésaventure.

— Ce sont des choses qui arrivent, avait-il dit d'une voix morne. Ce gredin devait avoir des complices...

Ça, avait songé Boris, c'était une évidence digne de monsieur de La Palice. C'est tout juste si Qiao lui avait proposé une entrevue avec le commissaire Chang, le chef de la police de Shanghai.

Et là, ç'avait vraiment été pire que tout.

Antipathique était un mot faible pour désigner le commissaire, un homme d'une cinquantaine d'années, petit et gras, engoncé dans un costume gris foncé trop étroit d'au moins deux tailles.

— Je comprends votre point de vue, messieurs, avait-il dit à Boris et Aimé d'une voix traînante.

Mais vous savez, il y a peu de chance que nous retrouvions cet individu...

Son sourire avait révélé des dents mal plantées et en mauvais état :

— Je veux dire : avant votre retour en Europe !

Boris avait réussi à rester courtois :

— Vous comprendrez néanmoins que je compte tout faire pour le retrouver. Lui, ainsi que mes quatre compatriotes qui ont disparu ici. À propos, je n'ai pas l'impression que votre enquête ait beaucoup avancé. On disparaît beaucoup dans votre ville, monsieur le commissaire !

Chang avait encaissé sans broncher. Son regard fuyait constamment celui de Boris. Il s'était simplement levé de derrière son bureau pour signifier aux deux inspecteurs de la Brigade Mondaine que l'entretien était terminé.

— Bien entendu, avait-il dit en les raccompagnant à la porte, mes services feront tout pour faciliter votre enquête. D'ailleurs, l'inspecteur Qiao reste à votre disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

— Cause toujours ! avait grommelé Aimé en sortant du bureau de la sécurité publique.

Boris fut tiré de ses pensées par la serveuse du *Lao Fandian* qui apportait leurs plats. Aimé qui avait absolument tenu à goûter la tortue à la vapeur était en train de pâlir en voyant ce qu'on lui apportait. Des cubes de viande ressemblant vaguement à du bœuf en plus pâle, mais répandant un fort fumet de poisson. Le tout noyé dans une sauce brunâtre à l'aspect gluant. En revanche, le canard farci de Boris, à la peau parfaitement dorée, paraissait sublime. Quant à Qiao, il s'était contenté d'une côtelette de porc au sel et poivre, accompagné du traditionnel bol de riz blanc.

— Par où comptez-vous commencer ? demanda-t-il en se tournant vers Boris.

— Le plus important pour nous, c'est d'essayer de retrouver les Françaises. Et surtout la dernière disparue, Cécile Leclerc. Parce que les autres...

Qiao plongeait le nez dans son verre de Tsing-Tao. Les deux Français l'avaient mis au courant pour les films...

— Seulement, pour avoir une chance d'y parvenir, continua Boris, il faudrait que vous nous aidiez un peu plus.

Qiao poussa un profond soupir et repoussa son assiette encore à moitié pleine de viande :

— Malheureusement, nous ne savons pratiquement rien. Et d'ailleurs, je pense que...

Il s'interrompit d'un coup pour assister au parfait looping exécuté par l'une des baguettes qu'Aimé s'efforçait de manier. Il eut un imperceptible mouvement de recul en la voyant retomber pile dans son verre et teinter sa bière de sauce brune.

— Euh... Pardonnez-moi, bafouilla Aimé, déguisé en champ de pivoinés.

Je ne suis pas encore très habile...

Qiao eut un geste magnanime de la main, signifiant sans doute que ça n'avait pas d'importance, ou peut-être qu'en tant qu'Occidental, Aimé avait à ses yeux toutes les excuses du monde pour être aussi maladroit.

— Tout ce que je peux vous dire, reprit-il du même ton ennuyé, c'est que mademoiselle Leclerc a été vue au *Shanghai Art Club* le soir de sa disparition. C'est le lendemain matin que les autres étudiants français sont venus nous signaler qu'elle n'était pas rentrée à l'hôtel.

— Qu'est-ce que c'est que ça, *Shanghai Art Club* ? demanda Aimé qui venait de renoncer à manger son plat de tortue.

— L'une des plus grandes boîtes de la ville, expliqua Qiao, rue Chang-Lu, en plein milieu de l'ancienne concession française. Quatre étages pour s'amuser, avec bar, restaurant, discothèque. Et bien sûr, un salon de karaoké.

Car après avoir conquis Taiwan et Hong Kong, la mode japonaise du karaoké était en train de gagner la Chine continentale. La plupart des « bistros » de Shanghai étaient désormais équipés d'une sono et d'un écran géant de télévision. Et de plus en plus de noctambules chinois prenaient plaisir à empoigner le micro pour chanter eux-mêmes sur la musique diffusée. Un moyen rapide, économique et sûr de se prendre pour Sinatra ou Elvis le temps d'un clip vidéo.

Boris alluma une Gallia et se pencha vers Qiao par-dessus la table rectangulaire recouverte d'une simple plaque de verre épais en guise de nappe :

— Si elle a été vue là-bas, on pourrait peut-être trouver quelqu'un qui sait ce qu'elle a fait après...

Qiao eut un petit sourire gêné :

— C'est très difficile, vous savez. Il y a toujours énormément de monde au *Shanghai*, comme on l'appelle ici. N'importe qui peut entrer et ressortir sans attirer l'attention...

— Évidemment... soupira Boris, un peu agacé par le manque évident de bonne volonté de l'inspecteur chinois. Mais on pourrait peut-être y faire quand même un tour, non ?

Qiao haussa les épaules :

— Si vous y tenez...

Ils sortirent du restaurant dont ils étaient les derniers clients, escortés par les courbettes gracieuses du personnel presque exclusivement féminin, dont une serveuse plutôt jolie qui regarda s'éloigner Boris en rougissant. Il se dit qu'à l'occasion, il reviendrait dîner ici en solitaire.

Histoire d'apporter sa pierre à l'édifice des amitiés franco-chinoises.

CHAPITRE VII



La vieille Toyota de Qiao était garée juste devant la porte, ce qui ne représentait pas un exploit, vue la relative rareté des voitures en Chine. Ils s'y engouffrèrent, Boris devant et Aimé à l'arrière.

Sur Zhongshanglu, que tout le monde continuait d'appeler le Bund, l'interminable boulevard épousant les méandres de la rivière Huangpu, régnait une agitation démente. Des milliers de Shanghaïens l'empruntaient pour rentrer chez eux et réussissaient à former d'inraisemblables embouteillages de bicyclettes. Comme chacun marchait, non pas au klaxon mais à la sonnette, le vacarme était à la limite du soutenable.

Le soleil couchant incendiait les eaux épaisses du Huangpu qui formait une frontière nette entre les deux parties de la ville. D'un côté le Shanghai historique, délimité par le Bund avec ses bâtiments coloniaux magnifiques au coude à coude : le siège de toutes les grandes banques européennes installées là au tournant du siècle et expropriées par le nouveau régime en 1949. De loin, les immeubles semblaient conserver toute leur splendeur passée. Mais dès qu'on s'approchait, c'était la lèpre, le délabrement inexorable.

Sur l'autre rive du Huangpu, le Pudong : un immense triangle de marécages, de rizières, d'usines et de cités ouvrières qui devrait devenir le centre nerveux de Shanghai au troisième millénaire, si l'ambitieux plan d'aménagement de plus de quatre-vingts milliards de dollars est mené à bien.

Boris, un peu halluciné, les deux mains accrochées au tableau de bord, se

demandait comment Qiao faisait pour traverser cette marée de vélos sans presque ralentir. Et surtout sans en renverser aucun. Enfin, après avoir quitté la rue Huaihai qui traverse toute la ville d'est en ouest, Qiao s'arrêta le long du trottoir, devant un grand bâtiment de briques rouges : l'hôtel *Jing Jiang*, l'ancien *Plaza*. Juste en face se trouvaient les quatre étages modernes du *Shanghai Art*.

Devant les portes vitrées, des hommes et des femmes, presque tous jeunes, s'agglutinaient en criant, se bousculant pour entrer avant les autres.

La carte de police de Qiao accomplit un petit miracle et ils purent entrer tout de suite, sans se faire écrabouiller par la foule compacte.

Qiao les guida sans hésiter vers le grand escalier recouvert d'une moquette rouge passablement élimée. Ils grimpèrent jusqu'au second. À chaque marche, la musique au rythme binaire lourdement marqué semblait prendre quelques décibels de plus.

Quand ils pénétrèrent dans l'immense salle aux murs rouges et aux lumières tamisées orange, Boris en eut le souffle coupé. Il devait être impossible de s'entendre ici. La salle, encombrée de petites tables rondes laquées noir, disposées en demi cercle autour de la piste de danse, était plus qu'aux trois quarts pleine. Qiao désigna un emplacement vide sur leur gauche, heureusement très éloigné de la sono. Au moment de s'asseoir, Aimé tira Boris par la manche et lui désigna la table voisine :

— Ils ne s'embêtent pas les Chinois, dis donc !

Ils étaient trois, la quarantaine, costume sombre et cravate. Chacun avait à côté de lui une fille en robe multicolore fendue très haut sur la cuisse qui le couvrait du regard. Des entraîneuses, visiblement.

Mais ce qui avait provoqué l'exclamation d'Aimé, c'était la bouteille de cognac VSOP posée devant eux. Pas une bouteille pour tout le monde : une par personne.

— Votre cognac est en train de redevenir très populaire chez nous, hurla Qiao pour se faire entendre. Même les dignitaires du Parti ne boivent plus que ça !

Boris sourit sans répondre. Il en avait entendu parler. D'après Hennessy, le célèbre fabricant de cognac français, ils vendaient aux Chinois entre cinq cent et six cent mille bouteilles par an. Et ce n'était qu'un début, puisque la consommation augmentait régulièrement de dix pour cent par an et qu'ils prévoyaient que la Chine du Sud serait, dans une quinzaine d'années, le premier marché mondial. En plus, les Chinois n'achetaient pas n'importe quoi : rien que du XO et du VSOP. Parce que ces lettres de notre alphabet sont également tout de suite identifiables pour des lecteurs d'idéogrammes. Boris croyait se souvenir que le grand boum du cognac en Asie s'était produit vers 1910 quand un Français astucieux, devenu agent exclusif de Hennessy à Shanghai, avait lancé le bruit selon lequel le cognac avait pour vertu de

ranimer les ardeurs viriles défaillantes. Une idée de génie dans ce pays où, par tradition, la diététique doit avant tout être aphrodisiaque.

Boris jeta un dernier coup d'œil à leurs voisins. Vu ce qu'ils avaient déjà ingurgité comme quantité d'alcool, il était peu probable que le cognac les aide beaucoup à honorer convenablement leurs compagnes.

Des rires aigus en cascades, sur sa droite, attirèrent son regard. À la table voisine, cinq filles assez jeunes le désignaient du doigt en pouffant. Quand elles croisèrent son regard, elles se mirent à rire de plus belle, en se cachant la bouche de la main. À tout hasard, il leur sourit, ne sachant pas si elles le trouvaient à leur goût ou si elles se fichaient de lui.

Bien que Boris n'ait pas vu Qiao commander quoi que ce soit, un serveur à la mine sinistre déposa une bouteille de cognac et trois verres devant eux. Les yeux de Boris se posèrent machinalement sur la bouteille de Hennessy trois étoiles et, sans qu'il comprenne pourquoi, il se remit tout à coup à penser au film qu'il avait visionné avec Aimé avant de quitter Paris. Le film où Catherine Pancrosse était mise à mort. Avec la même impression désagréable et frustrante qu'il passait à côté d'un détail important. Un détail auquel, bizarrement, la bouteille de cognac l'avait ramené.

Il s'ébroua et leva son verre pour trinquer avec l'inspecteur Qiao qui portait un toast à leur coopération, avec son éternel sourire un peu forcé.

— Et maintenant qu'on est là à se faire martyriser les tympans, grommela Aimé en reposant son verre, tu comptes t'y prendre comment ? On ne peut tout de même pas se taper les quatre étages de cette boîte et demander à tout le monde s'ils ont des nouvelles de Cécile Leclerc. D'autant qu'ils ne doivent même pas tous parler l'anglais, tu penses !

Pour un anglomane impénitent comme lui, tout ignorer de la langue de Shakespeare était le signe le plus aveuglant d'une indécrottable barbarie.

Boris ouvrit la bouche pour répondre, mais il la referma sans proférer le moindre son. Son regard venait de croiser celui d'une rousse flamboyante, atablée un peu plus loin avec deux touristes japonais fin saouls. Son corps était moulé de façon carrément indécente dans une robe en lamé bleu nuit à paillettes argentées.

Quand elle vit qu'elle avait accroché son regard, son sourire s'élargit. Sans équivoque, elle passa un bout de langue sur ses lèvres brillantes. Dès que Boris lui eut rendu son sourire, elle se pencha vers les deux Japonais et leur dit trois ou quatre mots qui n'eurent pas l'air de leur faire particulièrement plaisir.

La rousse se leva lentement. Boris la trouva encore plus attirante debout. Ses seins pointaient comme des obus et sa croupe semblait défier les lois les plus élémentaires de la pesanteur. Elle avait cette carnation délicate, un peu laiteuse, particulière aux vraies rousses. Elle se dirigea vers la sortie avec un balancement des hanches qui fit naître derrière elle un sillage de regards

masculins dégoulinants de pensées inavouables.

Tout ça, sans quitter Boris des yeux.

— Où tu vas ? demanda Aimé en voyant sa flèche se lever brusquement.

— Faire un petit tour dans le coin, répondit Boris d'un ton innocent. On ne sais jamais : je vais peut-être pouvoir glaner un truc ou deux...

Il sortit à son tour sous le regard fortement soupçonneux d'Aimé qui, petit 1 : le connaissait suffisamment pour l'imaginer en train de faire du gringue à la première jolie fille venue, et, petit 2 : trouvait plutôt saumâtre que Boris l'abandonne en tête à tête avec l'inspecteur Qiao, de plus en plus mal à l'aise et sinistre.

Boris arriva sur le palier juste à temps pour voir la rousse disparaître à l'étage supérieur. Suivi par le regard nettement intéressé de deux jeunes Chinoises en minijupe, il grimpa les marches quatre à quatre et s'engouffra dans le salon de karaoké.

L'endroit était beaucoup plus petit que la discothèque. Plus intime aussi, grâce au découpage de l'espace en petits salons de cinq ou six places à demi fermés. En face de la porte, l'écran de télévision géant défilait les images d'un couple enlacé se promenant sur une plage déserte ; sur la gauche, se dressait une colonne d'idéogrammes en surimpression. À deux mètres en retrait, micro en main et yeux rivés sur l'écran, un Chinois aux cheveux noués en catogan annonçait *Love me tender* dans sa langue.

Boris mit quelques secondes à s'habituer à l'obscurité uniquement trouée par les petites lampes à abat-jour orange fixées sur chaque table.

La rousse était assise, seule, dans le coin à gauche. Boris se dirigea vers elle sans hésitation. Après tout, s'il s'était trompé et qu'elle l'envoyait paître, il en serait quitte pour redescendre et se rasseoir aux côtés d'Aimé et de l'inspecteur chinois en gardant un silence prudent sur sa découverte.

Mais elle ne le repoussa pas, au contraire. Quand Boris lui demanda en anglais s'il pouvait lui offrir un verre, elle répondit « c'est pas de refus », avec un accent un peu traînant qu'elle avait dû attraper à sa naissance, quelque part entre Ménilmontant et les Batignolles.

— Ça fait du bien de rencontrer un Français de temps en temps, soupira-t-elle après avoir fait signe au serveur d'apporter deux bières.

Pour donner plus de poids à sa phrase, sans doute, elle colla sa cuisse contre celle de Boris.

— Vous êtes de Paris ? lui demanda-t-il.

— Tout juste. Et tu peux même me tutoyer pour la peine. Je suis née en haut de la rue Lepic, tu vois ? Mon nom c'est Isabelle. Isabelle Fournier. Mais poulies gars d'ici, je suis Petite-Flamme-du-Couchant. Couchant parce que je suis occidentale et...

— Et Petite-Flamme à cause de tes cheveux, compléta Boris, amusé par la

gouaille d'Isabelle qui sonnait étrangement dans le décor.

— T'as tout compris !

— Et il y a longtemps que tu es à Shanghai ?

Un voile de tristesse passa dans les yeux verts d'Isabelle, très vite dissipé :

— J'étais tout juste majeure et je vais faire trente ans le mois prochain : compte !

— Pas mal, apprécia Boris. Et tu fais quoi ?

— La pute, répondit-elle le plus simplement du monde. Tu veux que je te raconte ?

Un quart d'heure plus tard, Boris savait tout. Le parcours banal, malheureusement. Partie pour les Indes à dix-huit ans avec des copains aussi paumés qu'elle, Isabelle s'était rapidement retrouvée sans un sou, toute seule à Bombay. Séduit par son âge et sa chevelure flamboyante, un Shanghaïen de passage lui avait proposé de la ramener avec lui. Il l'avait larguée un mois après leur arrivée à Shanghai. Isabelle s'était mise à se prostituer. Au début, juste pour se payer le billet de retour à Paris. Seulement, comme elle était tombée entre-temps dans la cocaïne, elle n'avait jamais réussi à économiser suffisamment pour repartir.

— Tu sais, finalement, je ne regrette rien, dit-elle les yeux dans le vague, après un long silence. J'ai appris à aimer la Chine. À la connaître et à la comprendre, surtout...

Elle marqua une pause et poursuivit, les yeux rivés à ceux de Boris :

— Ça vaut mieux d'ailleurs. Parce que ceux qui débarquent ici sans rien savoir et avec la prétention de tout régler, ceux-là risquent fort de la trouver saumâtre...

Boris fronça le sourcil :

— C'est pour moi, ça ?

Isabelle soupira et posa ses longs doigts sur la cuisse de Boris. Peut-être un tout petit peu trop haut par rapport à ce que tolère la morale chrétienne.

— Évidemment que c'est pour toi, beau flic !

Boris sursauta :

— Qui te dit que je suis flic ?

Isabelle eut un petit rire de gorge :

— Me prends pas pour une pomme, tu veux !

J'apprends que deux flics français vont débarquer à Shanghai pour enquêter sur les filles disparues et deux soirs plus tard je vous vois entrer ici avec ce brave inspecteur Qiao, toi et ton copain rigolo, flingué comme un British d'opérette. Franchement, fallait pas être grand clerc pour faire le rapprochement !

Elle redevint immédiatement sérieuse et accentua la pression de sa main

sur la cuisse de Boris :

— Et si tu veux un bon conseil, tu ferais mieux de laisser tout tomber et de rentrer à Paname.

Une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Boris. Si Isabelle lui parlait comme ça, c'était sûrement parce qu'elle était au courant de quelque chose. Quelque chose qui pouvait, éventuellement, devenir dangereux.

Boris héla le serveur qui passait près de leur table et lui fit signe de renouveler les consommations. Devant l'écran de télé, le Chinois à catogan avait été remplacé par trois Japonais qui essayaient vainement de chanter en mesure *Tombe la neige* d'Adamo, le chanteur siciliano-belge le plus célèbre dans l'empire du Soleil-Levant.

— Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça ? Tu essaies de me mettre en garde contre quoi au juste ?

Isabelle haussa les épaules et se laissa aller contre Boris :

— Contre toi-même d'abord. Parce que tu m'as l'air d'être du genre risque-tout qui va jusqu'au bout de ce qu'il a décidé.

— Et ensuite ?

Isabelle se raidit imperceptiblement :

— Ensuite, den du tout ! Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis, figure-toi. Et il se trouve que je ne tiens pas à fricoter avec les gens auxquels s'est frottée cette fille...

Boris saisit la balle au bond :

— Donc, ça veut dire que tu l'as vue le soir où elle a disparu, que tu sais avec qui elle était et qu'en plus ce sont des gens que tu connais !

Isabelle lâcha une obscénité à mi-voix et tapa du pied rageusement sous la table, comme une gamine prise en flagrant délit de mensonge :

— Évidemment, j'ai encore trop parlé ! J'aurais pourtant dû me douter que tu étais plus malin qu'un flic ordinaire...

Elle eut un petit sourire trouble :

— Plus malin et... beaucoup plus beau !

Boris prit un air faussement sévère :

— N'essaie pas de détourner la conversation, s'il te plaît ! Et réponds-moi gentiment : avec qui était Cécile Leclerc, le soir où elle est venue ici ?

Isabelle le regarda longuement sans rien dire, puis haussa les épaules avec l'air de dire « tant pis pour toi, tu l'auras cherché ».

— Elle est arrivée seule, pour autant que je sache. Je n'étais pas là à ce moment-là. Par contre, je l'ai très bien vue quand elle est partie. Elle était avec Anaïs, la femme de monsieur Wong.

Boris se raidit. Wong, le même nom que celui de son prisonnier évaporé dans les airs.

— Qui est ce monsieur Wong ? demanda-t-il.

Isabelle eut un petit sourire nettement ironique :

— C'est l'oncle de celui qui t'a filé entre les doigts à l'aéroport !

Boris se renfroгна. Il avait la nette impression qu'elle était absolument au courant de tout et qu'en plus elle se payait sa tête.

— Fais pas la gueule ! ronronna-t-elle en frottant sa joue sur le cuir de son blouson. Tu sais, avec le métier que je fais, et depuis le temps que je le fais, il est normal que je connaisse des tas de types bien placés, non ? Et comme ils savent que je suis aussi muette qu'une tombe, ils n'hésitent pas à me raconter leurs petites histoires. Pas tellement les Chinois, d'ailleurs. Plutôt les types des consulats européens. J'en ai quelques-uns dans mes habitués...

— Tu es peut-être muette comme une tombe, observa Boris, mais en tout cas pas avec moi !

Isabelle redevint grave :

— Toi, c'est pas pareil. D'abord tu es français. Ensuite tu me plais...

— Et enfin ?

— Enfin, tu es en danger si jamais tu fourres ton nez là-dedans.

— Pourquoi ?

Isabelle poussa un soupir exaspéré :

— Parce que monsieur Wong est sûrement le type le plus puissant de cette putain de ville, voilà pourquoi ! Parce qu'il a les moyens de corrompre qui il veut, que les flics et même le maire lui bouffent dans le creux de la main. Et qu'en plus c'est l'homme le plus impitoyable que j'aie rencontré dans ma vie. Et pourtant, j'en ai connu des pas tendres, fais-moi confiance ! Si tu te mêles de tout ça, il t'écrasera comme une punaise et personne ne lèvera le petit doigt pour t'aider. Au besoin, si Wong décide de te découper en morceaux à cinq heures du soir sur le Bund, les flics tourneront la tête pour être sûrs de ne rien voir !

Charmant...

Il en fallait plus pour impressionner Boris. Seulement, ce qu'il commençait à entrevoir ne lui plaisait pas du tout. D'un côté, un Wong, vendeur de films interdits dans lesquels avait tourné au moins une des Françaises disparues. Ensuite, l'une des filles est vue pour la dernière fois en compagnie d'une certaine madame Wong, épouse d'un autre Wong tout-puissant, oncle du premier cité.

Décidément. Boris trouvait que ça commençait à faire un peu trop de Wong pour un seul homme.

CHAPITRE VIII



Un rayon de soleil mince comme un trait de pinceau perçait la fenêtre à double battant et venait frapper la moquette grise constellée de taches diverses. Boris poussa un soupir en finissant de se sécher après sa douche matinale. Il venait de repenser à l'équipage de l'avion Pékin-Shanghai encombré de barils de lessive, à l'aéroport. Apparemment, la pénurie qui frappait la Chine dans ce domaine s'étendait au shampoing pour moquettes.

Harcelé par le tintamarre ininterrompu des sonnettes, il se précipita pour refermer la fenêtre de sa chambre. Le *Shanghai Hôtel*, un bâtiment solennel, cosu et vieillot, dans le plus pur style cathédrale, dominait de sa masse le petit pont métallique enjambant la rivière Suzhou qui se jetait dans le Huangpu au nord du Bund. La veille au soir, en sortant du *Shanghai Art Club* et en les conduisant à l'hôtel, l'inspecteur Qiao leur avait désigné le petit pont en leur expliquant gravement que pendant l'occupation japonaise, un soldat nippon le gardait et que tous les Chinois qui passaient devant lui devaient le saluer très bas. Ce qui, avait pensé Boris, pouvait expliquer en partie les massacres de la Libération.

Énorme bloc de béton gris fer, se réduisant à une tour unique à son sommet par une série de décrochements, le *Shanghai Hôtel* ressemblait au *Waldorf Astoria* de New York. Boris et Aimé avaient hérité de deux chambres contiguës au dix-septième étage, juste en dessous de deux grandes terrasses surplombant la partie principale de l'hôtel.

Malgré le bruit, Boris rouvrit la fenêtre pour mieux profiter de la vue imprenable. Droit devant lui, le Huangpu dont les eaux grisâtres

disparaissaient sous les bateaux de tous genres filait vers l'intérieur de la Chine. Il se pencha pour voir, sur sa gauche, le coude du fleuve. Plusieurs cargos étaient en train de décharger ou de charger, certains à quai, cernés par les jonques amarrées bord à bord le long des pontons de bois, d'autres, au beau milieu de l'énorme fleuve, dans l'incroyable fourmillement des sampans remontant le courant.

Boris fut tiré de sa contemplation par les trois coups frappés à sa porte qui annonçaient, à n'en pas douter, son coéquipier.

— Entre, Mémé, c'est ouvert !

Précision inutile, puisque, bizarrement, les chambres du *Shanghai Hôtel* n'étaient pas munies de clé : c'était le garçon d'étage qui ouvrait aux clients.

Aimé entra, la mine renfrognée, et se laissa tomber dans l'unique fauteuil en rotin de la chambre.

— Ça n'a pas l'air d'aller, observa Boris en enfilant son blouson.

— M'en parle pas ! D'abord, je n'ai pratiquement pas fermé l'œil, à cause de leurs putains de sonnettes et de klaxons ; et ensuite, excuse-moi, mais le bol de soupe au petit déjeuner, pardon, c'est pas du tout mon truc !

Boris éclata de rire :

— Tu n'avais qu'à préciser que tu voulais un repas à l'anglaise, tu aurais eu droit au thé, à la marmelade, aux œufs frits et tout le tremblement. Moi, j'ai très bien déjeuné !

— Tant pis, je me rattraperai à midi. Enfin, j'essaierai... Bon, dis-moi, notre rendez-vous n'a pas été annulé, j'espère ?

Boris redevint grave. La veille au soir, ils étaient à peine dans leur chambre que le garçon d'étage avait apporté un message à Boris.

Il émanait de monsieur Wong.

C'était une invitation à venir le voir chez lui, à dix heures du matin. Il était précisé que monsieur Wong et son épouse seraient extrêmement honorés de recevoir les deux policiers français « libérés de tous regards fureteurs et oreilles attentives ». Boris en avait déduit que la présence de l'inspecteur Qiao n'était pas souhaitée. Ce qui, finalement, ne lui causait aucun chagrin. Malgré les termes choisis et la politesse exquise du message, Boris avait eu l'impression désagréable que, plutôt que d'une invitation, c'était d'une convocation qu'il s'agissait. Mais ils n'allaient pas faire les difficiles en se montrant bêtement susceptibles. Tout ce qui pouvait faire avancer l'enquête était bon à prendre.

— Non, Mémé, finit-il par dire, ça tient toujours. Et comme il n'est qu'à peine neuf heures, on peut même se payer un peu de tourisme en y allant. Tu viens ?

Le hall du *Shanghai Hôtel*, avec son vieux billard et son bar sombre comme une crypte, avait la gaieté d'un *funeral home*. Derrière l'immense

comptoir de la réception, un vieux Chinois, qui semblait dormir dans son uniforme gris trop grand, souleva une paupière à leur passage et la laissa aussitôt retomber.

— T'as une idée de l'endroit où on va ? demanda Brichot tandis qu'ils plongeaient bravement dans le vacarme terrifiant du dehors.

Boris haussa les épaules :

— On peut rejoindre la rue de Nankin. C'est la principale artère commerçante de la ville : tu trouveras peut-être des souvenirs sympas pour ta petite famille. Et en plus c'est pratiquement notre chemin pour aller chez les Wong.

La foule était si compacte quand ils débouchèrent dans la me de Nankin qu'on aurait dit un ruban multicolore coulant entre les deux rangées de magasins serrés les uns contre les autres. Heureusement, la circulation y était interdite aux vélos dans la journée et seuls les trolleybus verts et quelques voitures se frayaient un chemin au klaxon.

Boris et Aimé avaient un mal fou à se frayer un chemin dans la cohue des piétons. Sans arrêt, ils étaient obligés de descendre des trottoirs pour contourner un groupe, agglutiné devant une vitrine ou assiégeant un marchand de canne à sucre ambulant.

— Hé, regarde ça, Boris ! Curieux, non ?

Ils étaient parvenu au 167 de la rue de Nankin qui s'étire sur près de dix kilomètres avant de se jeter dans le Bund, à hauteur du *Peace Hotel*, l'ancien hôtel *Cathay*, admirable monument Art Déco. Aimé s'était planté devant la vitrine poussiéreuse du *Shanghai Antics* où s'amoncelaient les objets les plus divers et désignait à sa flèche une céramique représentant une femme étendue dans un hamac, observée par un perroquet. Boris vit tout de suite ce qu'elle avait d'étrange : sous un visage nettement asiatique, noyé de longs cheveux noirs, le sculpteur lui avait modelé un corps d'Européenne très sexy, alangui, presque offert.

Il tira Brichot par la manche :

— Tu ne vas tout de mémé pas rapporter ça à tes filles, espèce de père dégénéré ! Allez, viens, on va finir par être à la bourre...

Ils trouvèrent la propriété des Wong très facilement, d'après les indications du message de la veille. Invisible depuis le Bund auquel elle était adossée, à cause des hauts murs de pierre enserrant le parc qui semblait immense, la maison était nichée dans l'arrondi formé par la jonction du Huangpu et de la rivière Suzhou.

Brichot avançait la main vers le bouton de l'interphone quand la lourde porte blindée s'ouvrit d'elle-même sans un bruit, découvrant une allée sinieuse qui descendait à travers les arbres vers l'incroyable villa normande. Boris repéra d'un coup d'œil les deux caméras qui avaient dû les annoncer depuis longtemps à l'intérieur de la maison.

— Dis donc, souffla Aimé en descendant l'allée dont les gravillons blancs crissaient sous leurs semelles, c'est un vrai paradis ici. On n'entend même plus le vacarme du dehors.

Effectivement, la porte blindée s'était refermée, leur donnant l'impression d'un isolement presque hors du temps.

— Si on est au paradis, répondit Boris sur le même ton, alors ce que j'aperçois, c'est la version ultra-féminine de l'archange Gabriel !

À quelques mètres devant eux, gracieusement appuyée au chambranle de la porte entrouverte, vêtue d'une longue robe à traîne en crêpe stretch qui dévoilait ses jambes interminables pratiquement jusqu'à l'aîne, chaussée d'escarpins en satin noir lacés autour de la cheville, une superbe métisse sino-européen ne les regardait avancer en souriant, la tête légèrement inclinée sur son épaule dénudée.

Boris et Aimé, le souffle coupé et les yeux fixes, s'arrêtèrent juste devant elle. Elle jeta un rapide coup d'œil à Aimé qui se sentit devenir écarlate, mais s'attarda longuement sur Boris. Celui-ci, presque gêné, eut tout à coup l'impression que ce regard flamboyant l'évaluait comme du bétail, le soupesait comme une vulgaire marchandise.

Enfin, son examen terminé, elle lui tendit sa main d'une incroyable finesse, prolongée par des ongles très longs, rouge sang.

— Soyez les bienvenus dans notre modeste demeure, murmura-t-elle d'une voix un peu rauque, avec une imperceptible ironie sur le mot « modeste ». Je suis Anaïs Wong. Si vous voulez bien me suivre, mon mari vous attend...

Elle se retourna, faisant voler la traîne de sa robe et les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine la suivirent dans le grand hall de marbre blanc, hypnotisés par le balancement moelleux de ses hanches admirablement dessinées.

En remontant le long couloir un peu trop sombre, Boris se disait que s'il se trouvait, à un moment ou à un autre, seul avec madame Wong, elle ne se ferait certainement pas trop prier pour succomber à son charme. Son regard avait été assez clair là-dessus. Mais bizarrement, alors qu'il la trouvait magnifique, somptueuse et tout ce qu'on voudra, Boris sentait qu'il restait totalement froid à l'intérieur de lui-même. Sans doute à cause de quelque chose de dur, glacial même, qu'il avait surpris dans les prunelles sombres d'Anaïs.

Elle ouvrit la porte du bureau après avoir frappé deux coups très légers et s'effaça pour laisser entrer les deux inspecteurs. Boris eut un petit mouvement de surprise en découvrant la grande pièce entièrement meublée à l'européenne avec un goût parfait. Richement, mais sans aucun luxe ostentatoire.

Un petit homme sec et incroyablement ridé, debout contre la fenêtre, se retourna et vint vers eux les deux mains tendues, un mince sourire aux lèvres :

— Messieurs, je suis très flatté que vous ayez accepté mon invitation, pourtant formulée de façon si cavalière. Mais, n'est-ce pas, le sage doit suivre les voies qui lui sont offertes pour parvenir à son but. Je vous en prie, asseyez-vous...

Boris prit place dans un petit canapé Louis XV. Immédiatement, Anaïs s'allongea à demi sur une méridienne bleu ciel et or, juste en face de lui, dévoilant entièrement ses jambes pour Boris sans que son mari semble s'en apercevoir. Aimé s'assit dans un fauteuil crapaud, le plus proche de l'endroit où il se trouvait et monsieur Wong se cala derrière son bureau.

— Que pourrais-je vous offrir pour agrémenter notre conversation ? demanda-t-il de sa voix incroyablement douce. Du thé ? Du cognac peut-être ? J'en ai un vraiment excellent, le plus pur produit du génie de votre terre de France et des hommes qui savent en exprimer le sublime...

Boris retint un sourire. Le français de monsieur Wong, délicatement suranné et mâtiné de circonvolutions typiquement chinoises, ne ressemblait à rien de connu.

— Je pense qu'à cette heure-ci, du thé sera mieux indiqué, répondit-il.

Monsieur Wong se contenta de presser deux fois une sonnette dissimulée sous son bureau.

— Messieurs, attaqua-t-il, j'ai bien sûr appris ce qui était arrivé à l'aéroport. C'est extrêmement regrettable. Je suis à la fois peiné et inquiet. Peiné parce que mon neveu, en se livrant à ce honteux trafic, a trahi ma confiance et fait rejaillir l'opprobre sur moi et les miens, sur notre nom.

Boris fit un effort pour ne pas trop voir la bretelle qui avait glissé sur l'épaule d'Anaïs, libérant à moitié le sein volumineux qu'elle était censée protéger.

— Vous venez de dire que vous étiez inquiet aussi... fit-il remarquer.

Monsieur Wong se remit à tripoter le gros anneau d'or qu'il portait à la main gauche et qui intriguait Boris depuis leur arrivée.

— Comment l'angoisse ne rongerait-elle pas mon cœur en songeant que ce neveu que je chéris plus qu'un fils est tombé entre les mains de gens sans doute fort peu recommandables ?

Brichot se racla la gorge et décroisa ses jambes :

— Je suppose que vous ignorez tout de ces hommes déguisés en policiers qui l'ont enlevé ?

Monsieur Wong eut un petit sursaut du buste :

— Pourquoi les connaîtrais-je ?

— Évidemment, pourquoi ?... dit Boris avec un soupçon d'ironie. Il n'en demeure pas moins, monsieur Wong, que votre neveu transportait des films tombant sous le coup de la loi. Sur l'un d'entre eux, malheureusement, apparaissait l'une de nos compatriotes justement disparues dans votre ville...

Il tourna son regard vers Anaïs qui le dévorait des yeux sans cesser de croiser et de décroiser ses jambes nues :

— Et il se trouve que la dernière fois que quelqu'un a vu la quatrième d'entre elles, elle était avec vous, madame.

Anaïs passa un bout de langue sur ses lèvres pleines et offrit à Boris un sourire éclatant :

— Nous avons effectivement sympathisé, cette... Cécile, n'est-ce pas ? et moi. Quand elle a été fatiguée, je lui ai proposé de la raccompagner jusqu'à son hôtel en voiture. Ce que j'ai fait, comme notre chauffeur vous le confirmera. Je peux même vous dire que nous devions aller ensemble le lendemain faire un peu de shopping rue de Nankin et que j'ai été fort déçue qu'elle me fasse faux bond.

Boris ouvrait la bouche pour poser une autre question quand la porte s'ouvrit sans bruit sur un serviteur vêtu d'une livrée toute blanche et porteur d'un plateau d'argent sur lequel étaient posées quatre tasses et une théière ventrue.

Boris eut beaucoup de mal à ne pas bondir sur lui. Car le Chinois qui traversait la pièce aussi silencieusement que s'il était monté sur coussins d'air, Boris le reconnaissait parfaitement, en partie grâce à la cicatrice oblique qui lui barrait le front.

C'était le faux inspecteur Seng, l'homme qui lui avait subtilisé son prisonnier la veille, à l'aéroport de Shanghai.

Dès qu'il fut sorti, Boris bondit et se planta devant le bureau de monsieur Wong, aussi immobile qu'une statue de jade :

— Monsieur Wong, je dois vous apprendre quelque chose d'important. Cet homme, votre domestique apparemment, est le responsable de l'enlèvement de votre neveu.

Il s'attendait à une réaction à la mesure de ses paroles, il en fut pour ses frais. Wong ne cilla pas. Il se contenta de s'incliner très légèrement avec une ombre de sourire :

— Cher monsieur Corentin, j'ai souvent constaté que pour vous, Occidentaux, tous les Chinois se ressemblent. Du reste, cet amusant aveuglement ne vous est pas particulier : moi-même, quand je suis arrivé à Paris à la fin des années quarante, je me faisais moquer de moi par les autres étudiants parce que j'étais incapable de faire la différence entre un Européen et un Nord-Africain. Curieux, n'est-ce pas ?

Boris serra les poings à s'en faire craquer les jointures. Wong se foutait ouvertement de lui, c'était manifeste. En fait, il était de plus en plus certain que Seng n'était pas entré dans la pièce par erreur : Wong les avait fait venir, Aimé et lui, pour les défier ouvertement. Et c'est encore lui qui s'était arrangé pour que Seng entre dans la pièce quand ils étaient là. Le message était clair : « Oui, c'est bien moi qui vous ai repris mon neveu. Et je suis tellement

intouchable que je ne m'en cache même pas. La preuve : ce faux inspecteur qui a récupéré mon neveu, je vous l'exhibe sous le nez et vous ne pourrez quand même rien faire contre moi. »

— Monsieur Wong, insista quand même Boris, il peut en effet m'arriver de prendre un Chinois pour un autre, encore que j'aie une assez bonne mémoire des visages. Mais celui-là a une cicatrice au front difficile à confondre...

Monsieur Wong accentua son sourire :

— Il y a près de quinze millions d'habitants à Shanghai. Pensez-vous que mon domestique soit le seul à avoir été blessé à cet endroit ?

— Allons, monsieur l'inspecteur, ne vous laissez pas emporter par votre imagination...

C'était Anaïs qui venait de parler. Elle se leva de sa méridienne et vint se coller littéralement à Boris, sans se soucier de son mari. Boris sentit sa main glisser le long de son dos et descendre vers son pantalon. Quand les doigts fins atteignirent son ceinturon, il les repoussa sans douceur.

Anaïs fit un bond en arrière comme si elle venait d'être piquée par une guêpe. Brusquement, son visage était devenu presque laid, déformé qu'il était par la haine. En un dixième de seconde, Boris eut la certitude quelle allait se ruer sur lui et lui lacérer la figure de ses ongles effilés comme des lames. Mais sur un geste de monsieur Wong, elle alla se rasseoir en grondant de rage.

— Messieurs, dit Wong d'un ton toujours aussi calme, à quoi bon ces vaines querelles ? Ne pouvons-nous avoir une conversation agréable entre personnes civilisées ? C'est un très grand crime de laisser le thé refroidir. Au lieu de nous épuiser en rancœurs stériles, pourquoi ne pas profiter de votre séjour pour apprendre à mieux nous connaître ?

Boris refusa la tasse de thé que Wong lui tendait. Il était blême, les mâchoires crispées.

— Je suis désolé si je contreviens aux règles de l'hospitalité, dit-il sans presque desserrer les dents, mais je dois dire que je n'ai aucune envie de vous connaître davantage, monsieur Wong !

Le vieux Chinois ne broncha pas. C'est à peine si son sourire vacilla.

— Connaissez-vous Confucius, monsieur Corentin ? À la fin du premier chapitre du *Chang liun iu*, il dit : « Le sage ne s'afflige pas de ce que les hommes ne le connaissent pas ; il s'afflige de ne pas connaître les hommes. »

Le sourire de monsieur Wong disparut comme par enchantement. Ses doigts maigres ne cessaient de jouer avec le gros anneau d'or de sa main gauche :

— Moi, je vous connais, monsieur Corentin. Je sais que vous êtes un homme très courageux. Et comme j'apprécie le courage, je vais vous donner un excellent conseil : ne vous occupez pas d'affaires qui vous dépassent.

Laissez-nous, nous autres Chinois, régler nos problèmes entre nous, à notre manière.

Boris se pencha en avant et posa ses deux poings fermés sur le bureau. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui, parcheminé, du vieux Chinois :

— Écoutez-moi à votre tour, monsieur Wong. Vous êtes peut-être très puissant dans cette ville, vous pouvez sans doute vous permettre de ridiculiser la loi, la justice, la morale. Mais il y a une chose que vous devez savoir. Je suis ici pour livrer votre neveu aux autorités chinoises, c'est ma mission. Et je peux vous assurer que je ferai tout pour l'accomplir. Même si je dois passer le restant de mes jours à Shanghai pour y arriver !

Monsieur Wong se leva lentement, sans cesser de triturer son anneau d'or :

— Dans ce cas, monsieur Corentin, je vous souhaite une longue, une très longue vie.

Boris tourna les talons et fonça vers la porte, sans même se soucier de son coéquipier dont, tout à sa colère, il avait pratiquement oublié l'existence. En passant devant elle, il soutint le regard haineux d'Anaïs dont les dents se découvrirent en un sourire dédaigneux. Boris ouvrit la bouche pour lui dire quelque chose. Finalement, il se ravisa et sortit à grandes enjambées, un Brichot complètement déboussolé sur ses talons.

Il remonta le couloir sombre à toute vitesse et déboucha dans le hall de marbre. Il s'immobilisa brusquement, un mauvais sourire aux lèvres.

À droite de la porte, assis frileusement sur un petit canapé de velours sans dossier, un Chinois d'une cinquantaine d'années, visiblement mal à l'aise, attendait son tour pour être reçu par monsieur Wong.

Il baissa les yeux très vite en voyant Boris et Aimé débouler du couloir et, la tête rentrée dans les épaules, il s'y engouffra à son tour avec, sur le visage, l'air à la fois soumis et craintif d'un esclave convoqué par son maître, la démarche vacillante et contrainte d'une bête en route pour l'abattoir.

Cet homme, Brichot le reconnut presque en même temps que sa flèche. C'était le commissaire Chang, le chef de la police de Shanghai.

CHAPITRE IX



Boris jeta un coup d'œil à sa montre et soupira. Il avait du mal à s'habituer à dîner à cinq heures de l'après-midi. Mais Isabelle Fournier lui avait donné rendez-vous à cette heure-là, il n'y avait pas à discuter.

Il s'engagea dans le jardin Yuyuan, situé au cœur du vieux Shanghai, derrière le Bund. Aussitôt, il eut l'impression de sauter en arrière dans le temps. De « s'engouffrer dans une déchirure du continuum spatio-temporel », comme auraient dit les jumelles Brichot qui, depuis quelques mois, dévoraient tous les romans de science-fiction qui leur tombaient sous la main.

Agencé dans un style impérial datant de la fin de la dynastie Ming, il avait plus de quatre cents ans d'âge. Et rien n'avait changé depuis cette époque. Les pavillons, les kiosques, les étangs couverts de lotus, les rochers aux formes étranges et même la colline artificielle : tout semblait immuable dans ce jardin que les Shanghaiëns appelaient « Mont et forêt au cœur de la ville ».

Au centre du jardin se trouvait le restaurant *Lu Puz Lan*, autrement dit « La Galerie des vagues célestes », où Isabelle lui avait donné rendez-vous trois heures plus tôt.

Curieux, ce rendez-vous.

Après leur entrevue orageuse avec monsieur Wong, Boris et Aimé avaient décidé de prendre le taureau par les cornes. Et pour commencer, ils avaient eu une longue conversation téléphonique avec Badolini, à Paris. Comme il était près d'une heure du matin en France, ils avaient appelé le commissaire chez lui. Prenant le risque de le réveiller, évidemment, mais l'affaire était suffisamment importante pour ça. Le but était de mettre tous les services en

branle, y compris Interpol si besoin était, pour ramasser le maximum de tuyaux sur Wong. Histoire de trouver la faille s'il en existait une.

Parce que, pour l'instant, ils ne possédaient que leur intime certitude d'avoir reconnu Seng, le « kidnappeur » du neveu Wong. Ce qui faisait vraiment léger.

Ils venaient à peine de raccrocher quand le téléphone avait sonné. C'était Isabelle Fournier qui, sans préambule, avait invité Boris à dîner en tête à tête avec elle. Boris, qui au départ aurait préféré remettre au lendemain, avait été intrigué par l'insistance de la prostituée parisienne en exil à Shanghai. Il y avait presque de la supplique dans sa voix.

Comme il était un peu en avance, Boris s'arrêta un moment en face de la maison de thé avec ses toits traditionnels recourbés en pointes vers le ciel. « C'est à cause des dragons, leur avait expliqué l'inspecteur Qiao, c'est-à-dire des esprits mauvais. Quand ils veulent descendre sur une maison, ils se piquent sur les pointes des toits. Alors, ils se vident de tous leurs maléfices, un peu comme des ballons. Et une fois qu'ils sont devenus légers, ils remontent vers le ciel, épargnant les habitants de la maison. »

Autour du petit lac bordant la maison de thé, plusieurs groupes d'hommes, indifférents à la foule qui les frôlait, s'adonnaient au Taiji Quan, la « boxe de l'absolu suprême », que les Chinois pratiquent rituellement depuis plus de six cents ans. Marche du chat, montée du tigre sur la montagne, leurs gestes amples, mimant tous des mouvements d'animaux, se déployaient comme les images d'un film au ralenti. À l'instar du décor dans lequel ils évoluaient, ils semblaient eux aussi détachés du temps qui passe, immuables.

Boris haussa les épaules en poussant la porte du restaurant, une superbe maison tout en bois. Il y était, lui, dans le temps. Et malheureusement, il n'avait pas le loisir d'en sortir pour se livrer à la méditation.

Isabelle Fournier était déjà là, assise seule à l'une des tables rondes de huit ou dix couverts qui emplissaient la grande salle chichement éclairée. Visiblement, sa robe fourreau verte, profondément décolletée et fendue sur la cuisse intéressait beaucoup les quatre Chinois vêtus à l'occidentale qui dînaient à la table voisine, ponctuant chaque bouchée avalée d'un grand verre de cognac allongé d'eau gazeuse.

En la rejoignant, Boris se dit qu'elle était encore plus belle que la veille au soir, au *Shanghai Art Club*. Peut-être à cause du maquillage, plus léger, qui mettait en valeur la fraîcheur de son teint et la lumière marine de son regard.

— Je suis heureuse que vous soyez venu, murmura-t-elle en plongeant ses yeux dans les siens.

Boris sourit en évitant de trop regarder dans son décolleté généreux. Comme elle avait curieusement abandonné le tutoiement de la veille, il calqua son attitude sur la sienne :

— J'aurais été le dernier des goujats de refuser ce que des centaines

d'hommes doivent brûler d'obtenir de vous !

Isabelle eut un petit rire de gorge :

— Je vois que les Français sont toujours les mêmes ! Au fait, comme vous ne connaissez pas la Chine, je me suis permis de passer la commande sans vous demander votre avis. Je nous ai fait préparer un banquet...

Boris ouvrit des yeux ronds :

— Un banquet pour deux ?

— C'est comme ça que ça s'appelle, je n'y peux rien. En fait, c'est un assortiment de toutes les spécialités du cru. D'ailleurs, vous allez voir : ça arrive.

Effectivement, trois serveurs au visage impénétrable entourèrent leur table, les bras chargés de petits plats nombreux et divers. Ils posèrent tout devant Boris et Isabelle avant de retourner en chercher d'autres. Quand ils eurent fini, la nappe était encombrée de plats ronds ou ovales. Des pieds de cochons aux gâteaux de lune, en passant par les nouilles frites, le crabe, les raviolis farcis, les viandes et les poissons, tout le repas était là.

Isabelle sourit de l'étonnement de Boris :

— C'est comme ça que ça se passe ici. Tout est servi en même temps, pour permettre à chacun de manger dans l'ordre qui lui fait plaisir.

— Et accessoirement, de manger froid, soupira Boris.

— On s'y habitue très bien, vous venez. D'ailleurs, vous aurez quand même droit à un plat chaud... La soupère de potage épais que l'on vous servira tout à l'heure en guise de dessert !

Aimé Brichot s'arrêta de marcher, les jambes en coton. Il n'aurait jamais cru que Shanghai puisse être aussi étendue. Puisque Boris l'abandonnait pour aller dîner avec cette Isabelle, il avait décidé de faire un peu de tourisme. Mais là, deux heures plus tard, ça commençait à ressembler à une marche forcée. « La Longue Marche », version berrichonne.

Il était arrivé au coin de la me de Nankin et du Bund, devant le *Peace Hôtel*, l'ancien *Palace Hôtel* où, dit-on, Malraux séjourna deux jours et imagina sa *Condition humaine*. C'est là aussi que, dans l'un des salons, Jean Cocteau et Charlie Chaplin se lièrent d'amitié.

Un peu plus loin, un soldat montait une garde symbolique devant l'immeuble de la radio. Aimé fit une nouvelle halte sur la promenade dominant le Huangpu d'un à-pic de ciment pour regarder les dizaines de Chinois en train de se photographier avec un enthousiasme débordant.

En franchissant le petit pont sur la rivière Suzhou, Aimé sentit la structure métallique trembler sous ses pieds. Des sampans et des jonques passaient sans cesse en dessous et les bus semblaient sur le point de le faire écrouler à tout

moment.

C'est en prenant pied sur l'autre rive qu'Aimé s'aperçut qu'il mourait de faim.

Dans un louable souci de se fondre dans la couleur locale, il décida de boudier les restaurants et se dirigea vers l'une des nombreuses échoppes dressées un peu partout au coin des rues où les gens mangent debout, un bol de soupe ou des beignets. L'équivalent asiatique de nos baraques à frites. D'un doigt incertain, il désigna à la jeune Chinoise souriante la grosse marmite en fer d'où s'échappait un fumet qui lui parut acceptable. Elle lui remplit un grand bol à ras bord et le posa devant lui avec une paire de baguettes. Détail que Brichot avait complètement oublié.

Il jeta un regard furieux aux deux adolescentes qui l'observaient en pouffant et empoigna résolument les instruments en maugréant.

— Civilisation chinoise, civilisation chinoise : ils me font rigoler, tiens ! Même pas foutus en cinquante siècles d'inventer le couteau et la fourchette...

Avant de porter son attaque, il étudia attentivement l'adversaire. Dans son bol fumant, il repéra des lamelles de viande bouillie, des crevettes décortiquées, diverses herbes aromatiques non identifiables par un Berrichon pur jus, ainsi qu'un lacis épais de vermicelles chinois. Il sentit immédiatement que c'étaient ces longs filaments translucides qui représentaient le principal danger. En flic téméraire, il décida de commencer justement par là, histoire de porter un coup décisif à l'ennemi en étouffant la rébellion dans l'œuf.

Le regard rivé à sa proie, Aimé plongeait les baguettes dans le bol et les referma sur les vermicelles. Sans faiblir. Avec un petit sourire de triomphateur modeste, il plia le coude et éleva sa main vers sa figure sans à-coups, tout en souplesse. Arrivé à quelques centimètres de sa bouche, il réalisa avec une certaine exaltation qu'il était à un doigt de remporter une écrasante victoire.

Ce fut malheureusement ce doigt-là qui, tel Bazaine face à Bismarck, le trahit brutalement en glissant sur le bois laqué de la baguette supérieure. Aimé sentit la poignée de vermicelles brûlants effleurer ses lèvres avant de se répandre en étoile sur le devant de sa veste couleur feuille morte, comme autant de petits serpents farceurs sur la tête d'une Gorgone.

Du coup, les deux jeunes Chinoises qui l'observaient, haletantes, cessèrent aussitôt de glousser, jugeant sans doute qu'il eût été malséant d'accabler un Occidental à terre.

Le rouge au front, l'inspecteur principal Aimé Brichot, l'œil perdu dans les lointains, sortit de sa poche les deux yuans que la serveuse n'osait même plus lui réclamer et tourna les talons sans un regard pour le bol de soupe sur le comptoir, abandonnant lâchement le terrain à l'ennemi.

Il se sentit mieux après avoir parcouru une centaine de mètres en direction du *Shanghai Hôtel* et s'être essuyé tant bien que mal avec son mouchoir. Se demandant avec une pointe de désespoir s'il allait réussir, ne serait-ce qu'une

fois, à se nourrir normalement dans ce pays.

L'idée de nourriture le ramena à Boris qui devait être en train de se taper tranquillement la cloche dans un bon restaurant, en tête-à-tête avec une créature de rêve, sans doute très bien disposée à son égard. Décidément, la chance était toujours pour les mêmes.

Par miracle, le réceptionniste de l'hôtel lui assura avec force courbettes qu'il était tout à fait possible de lui faire monter deux œufs au bacon dans sa chambre. Pour le même prix, il pouvait même avoir des toasts grillés. Byzance, quoi.

Dès que le garçon d'étage lui eut ouvert sa porte, Aimé se débarrassa de sa veste maculée avec un gros soupir. Une petite folie qu'il s'était autorisée deux mois plus tôt, parce qu'il y avait des soldes chez *Old England*.

Le crépitemment sec sur les vitres lui fit réaliser que la pluie qui menaçait depuis plusieurs heures s'était enfin décidée à tomber. Dix-sept étages plus bas, les milliers de cyclistes roulant au coude à coude pédalaient à qui mieux mieux pour aller se mettre à l'abri.

— J'espère que Boris n'est pas dehors en ce moment, songea Aimé, le front collé au carreau.

Où pouvait-il bien être, d'ailleurs, celui-là ? Aimé tortilla machinalement la-pointe de sa moustache, comme à chaque fois que quelque chose le préoccupait. À lui aussi, ce rendez-vous donné brusquement par Isabelle Fournier semblait un peu bizarre. Surtout après la scène du matin chez monsieur Wong. Évidemment, elle pouvait tout simplement avoir succombé au charme de Boris. Elle ne serait ni la première ni la dernière. Mais son instinct de super-flic soufflait à Brichot que c'était un peu léger comme explication. Et si jamais il y avait un coup fourré là-dessous, il ferait comment, lui, pour retrouver sa flèche dans une ville de quinze millions d'habitants dont il ne parlait même pas la langue ?

Brusquement, Aimé se décida. Et, malgré les consignes qu'ils avaient échangées, Boris et lui, décrocha le téléphone.

Il avait l'impression qu'il se sentirait plus tranquille une fois qu'il aurait mis l'inspecteur Qiao au courant.

— Je sais que ça doit te paraître minuscule, mais pour ici c'est un luxe exorbitant.

Isabelle venait de refermer la porte du petit deux-pièces qu'elle occupait au premier étage d'un immeuble qui n'en comportait que deux, rue Fuzhou, juste derrière le parc du Peuple.

Boris jeta un regard circulaire autour de lui. C'est vrai que l'appartement d'Isabelle était minuscule. Seulement, elle y vivait seule. Ce qui, dans un pays

où les jeunes mariés attendent fréquemment plus de dix ans pour se voir attribuer un appartement à eux, était effectivement le comble de l'opulence. Boris se dit que les clients « influents » de la jeune prostituée devaient y être pour quelque chose.

Leur « banquet » avait été rapidement expédié. Il était à peine six heures quand ils avaient quitté le restaurant. Isabelle, surexcitée par le cognac qu'elle avalait pur, avait proposé à Boris de venir boire un verre chez elle. Proposition qui, vue la façon dont elle se collait contre lui depuis le milieu du repas, ne laissait aucun doute sur ses intentions. Du coup, sans doute sous l'effet de l'alcool, elle était repassée au tutoiement.

Dans la pièce rectangulaire minuscule qui servait de chambre, Boris fut surpris de découvrir, à côté du matelas posé à même le sol, une chaîne Akai dernier modèle.

— Tu sais, Shanghai, ce n'est pas la Mongolie Extérieure ! plaisanta Isabelle qui avait suivi son regard. On trouve de tout ici. À condition évidemment de pouvoir y mettre le prix : le matériel que tu vois là coûterait en gros cinq ans de son salaire à un Chinois moyen. Remarque, je dis ça mais je m'en fous : d'abord je ne gagne pas le salaire d'un Chinois moyen et ensuite je l'ai acheté en contrebande !

Elle éclata d'un rire de gamine ravie de sa bonne blague, tout en farfouillant dans sa pile de disques compacts. Elle en poussa un dans le chariot du lecteur laser et monta le son, sans se soucier du confort des voisins dont on percevait distinctement la conversation à travers la cloison trop mince.

Dès que la voix chaude et prenante de Madonna s'éleva, elle vint se coller contre Boris et écrasa ses lèvres sur les siennes. Il lui rendit son baiser avec une sorte de fureur, se libérant de toute l'énergie érotique qu'il avait accumulée au cours du dîner.

Isabelle eut un gémissement rauque. Les doigts de Boris venaient de s'insinuer dans la fente de sa robe fourreau et remontaient le long de sa cuisse. Il plaqua ses deux mains sur la croupe ferme et rebondie qu'il se mit à pétrir avec fièvre.

Isabelle s'accrochait à ses épaules et tanguait comme quelqu'un qui se noie et cherche désespérément une goulée d'air. De plus en plus haletante, elle frottait son pubis contre la bosse énorme qui déformait le pantalon de Boris.

N'y tenant plus, elle se détacha un peu de lui et se laissa tomber à genoux sur le parquet qui n'avait pas dû être cire depuis la mort du Grand Timonier. Avec des gestes rendus maladroits par le désir, elle s'attaqua à la fermeture à glissière. Puis, avec un roucoulement ravi, elle plongea sa main dans l'ouverture du pantalon et poussa un petit cri de surprise :

— C'est pas possible ! Je ne pensais pas qu'« elle » pouvait être aussi grosse. Je sens que je ne vais pas regretter le voyage.

Franchement, Boris ne regrettait rien non plus. Les yeux à demi fermés, la tête rejetée vers l'arrière, il laissa Isabelle extraire son membre dur de l'étoffe qui l'emmaillotait et l'engloutir entre ses lèvres soyeuses. La sensation était affolante. La langue d'Isabelle virevoltait avec une agilité prodigieuse, l'enveloppant comme un fourreau vivant. Tantôt, elle l'effleurait à peine, se contentant de lui envoyer de minuscules décharges électriques dans tout le corps puis, la seconde d'après, elle serrait le sexe gorgé de sang entre ses lèvres pour le faire durcir encore et le mener au bord de l'explosion.

En tâtonnant, Boris plongea ses deux mains dans le décolleté de la robe ; il en fit jaillir deux seins magnifiques de fermeté et d'élasticité et entreprit de les pétrir fiévreusement, arrachant des râles de plaisir à sa partenaire qui n'en poursuivait pas moins sa fellation pour autant.

Boris sentit qu'il ne pourrait pas résister très longtemps à une caresse aussi experte. En véritable amoureuse, Isabelle dut le sentir aussi car elle l'abandonna immédiatement. Boris ne put retenir un grognement de frustration. Son membre bouillonnant de sève battait l'air comme un métronome pris de démenée.

Isabelle, les joues écarlates, les yeux étincelants de désir, se traîna à quatre pattes sur le matelas. Dos à Boris, toujours vêtue de sa robe fendue, elle tourna à demi la tête vers lui :

— Prends-moi comme ça, haleta-t-elle. Baise-moi comme une pute !

Boris s'agenouilla derrière elle, le sexe toujours en pleine érection.

— Tu n'en as pas assez d'être traitée comme une pute, justement ? questionna-t-il.

Isabelle eut un petit roucoulement :

— Avec mes clients, si, souvent. Mais avec les hommes qui m'excitent vraiment, j'adore ça. Et maintenant, assez parlé : fais-moi jouir !

Le genre de prière qu'il était inutile de répéter deux fois à Boris. Il saisit les deux pans de la robe et les releva sur le dos cambré d'Isabelle. La beauté parfaite de sa croupe offerte lui coupa le souffle. Deux globes de chair ronds et fermes, profondément fendus, une peau lisse et soyeuse qui frémit quand Boris posa ses doigts tout en haut pour faire descendre le slip de dentelle noire qui avait bien du mal à masquer la luxuriance de la toison rousse s'épanouissant dans cette vallée profonde et torride.

Il plaqua ses mains sur les hanches d'Isabelle qui attendait son bon vouloir, aussi frémissante qu'une jeune pouliche à sa première saillie. Naturellement, sa virilité triomphante vint buter contre la fleur épanouie et parfumée qui s'ouvrait d'elle-même dans l'attente du plaisir.

D'un seul coup de reins, il pénétra de toute sa longueur dans le fourreau étroit et brillant. Dès qu'elle le sentit en elle, Isabelle se mit à crier sans discontinuer, s'agitant de plus en plus frénétiquement, comme prise de folie.

Un instant, Boris se dit qu'ils allaient ameuter tout l'immeuble. Mais aussitôt, cette vague crainte fut balayée par la déferlante de plaisir qui montait de ses reins et l'embrassait tout entier. Enfonçant ses ongles dans la peau trempée de sueur d'Isabelle, il se mit à la pilonner de plus en plus fort, lui arrachant des cris grimpant inexorablement dans l'aigu.

Ils explosèrent ensemble exactement. Un fulgurant orgasme déclenché à la même seconde, une « épilepsie synchrone », comme aurait dit Gainsbourg.

Fauchée par la violence de son plaisir, Isabelle s'affala de tout son long sur le matelas, entraînant Boris dans sa chute. Dans la frénésie de l'amour, sa robe avait glissé de ses épaules, les dénudant entièrement.

Mais ce n'est que lorsqu'il eut récupéré son souffle que Boris remarqua le tatouage bizarre qu'Isabelle portait sur l'épaule gauche. À première vue, ça représentait un bras armé d'une hache. En dessous, il y avait quatre chiffres difficilement lisibles. Ça pouvait être 1961 ou 1761. Boris se pencha un peu plus sur Isabelle, toujours inerte, pour mieux lire. Son cœur bondit dans sa poitrine.

Ce qu'il avait d'abord pris pour un tatouage était en fait une brûlure, sans doute pratiquée au fer rouge. Comme on le fait pour le bétail. Il posa son doigt dessus et la caressa doucement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

Isabelle eut un brusque sursaut et se retourna sur le dos. Mais évidemment, il était trop tard pour cacher quoi que ce soit maintenant. Boris lui passa une main tendre sur le visage :

— C'est pour ça que tu ne voulais pas enlever ta robe ?

Isabelle poussa un profond soupir :

— C'est pour ça, oui. Je présume que maintenant, je suis obligée de raconter ?

Boris l'embrassa doucement au coin des lèvres :

— Ça serait mieux oui...

— C'est monsieur Wong qui m'a fait ça. Avec sa chevalière chauffée au rouge...

Une chevalière que Boris avait prise pour un simple anneau parce que Wong la portait retournée dans la paume.

— À l'époque, poursuivit Isabelle, c'était il y a six ans environ, j'ai eu de gros problèmes de drogue et j'ai failli avoir de graves ennuis avec les flics. C'est Wong qui m'a sortie de la merde. Mais le marché était clair : il me tirait des ennuis et en échange je devenais sa propriété en quelque sorte.

— Et c'est pour ça qu'il t'a marquée comme du bétail ? demanda Boris, estomaqué par une cruauté aussi gratuite.

— Oui. Pour ne pas que j'oublie, a-t-il précisé.

Soudain, une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Boris. Le détail qui le turlupinaït depuis qu'il avait vu le film, dans son bureau à Paris, il venait de retrouver enfin ce que c'était. Il n'était pas tout à fait sûr de lui, mais ça valait la peine d'être vérifié.

— Tu ne sais pas ce que j'ai dû subir, continua Isabelle d'une voix blanche. Entre monsieur Wong et Anaïs, ça a été terrible. Eux et leur jardin des supplices...

Boris sursauta :

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— La propriété des Wong. L'immense jardin est divisé en plusieurs demi-cercles. Moi, j'ai goûté aux trois premiers. De plus en plus terribles à mesure que j'avancais. Je ne veux même pas savoir ce qu'il y avait dans les suivants. Ma chance, en fait, ça a été que Wong se rende compte que je pourrai lui être très utile en continuant à me prostituer. De temps en temps, il m'envoie des clients. Des types importants sur lesquels il veut avoir une prise solide. Dans ces cas-là, je dois toujours les emmener au même hôtel, parce que figure-toi que...

Boris avait cessé d'écouter. Les pièces du puzzle se mettaient en place d'elles-mêmes dans son cerveau surexcité. Isabelle avait parlé de cercles. Et les cassettes vidéo saisies à la douane belge étaient réalisées par une compagnie qui s'appelait « Les Films des Neuf Cercles ».

Boris se leva brusquement et chercha son blouson des yeux. Neuf cercles : le même nombre que dans l'enfer de Dante... *Le Jardin des supplices*, comme dans le roman d'Octave Mirbeau... Boris revit l'immense bibliothèque dans le bureau de monsieur Wong. Évidemment, il connaissait ses classiques. Et puis, il y avait la chevalière.

Du coup, malheureusement, il n'était pas bien difficile d'imaginer ce qui se passait dans les cercles qu'Isabelle, par chance, n'avait pas visités : c'était vraisemblablement dans ceux-là qu'étaient tournés les films abjects. Là où Catherine Pancrosse, et sans doute les autres disparues, avaient trouvé une mon atroce. Atroce et sûrement très longue à venir.

Boris se retourna vers Isabelle qui le regardait aller et venir dans la petite chambre :

— Je dois m'en aller. Ce que tu viens de m'apprendre est très intéressant...

Isabelle bondit sur ses pieds et se colla contre lui. Il y avait de la peur dans son regard :

— Attends, ce n'est pas tout...

Elle hésita un moment, baissa les yeux, se troubla. Puis, enfin, elle se décida :

— On m'a chargée d'un message pour toi...

Boris se raidit et son visage se ferma brusquement :

— Oui ça « on » ? Ton ami Wong, peut-être ?

— Non, je ne pense pas que ce soit lui. J'ai plutôt eu l'impression qu'il s'agissait des flics. Du commissaire Chang pour être précis. Même s'il essayait de déguiser sa voix.

Boris l'attrapa par les épaules et la secoua. Un sourire froid et sans joie éclairait son visage :

— Ce sont eux qui t'ont ordonné de m'inviter à dîner et de m'attirer dans ta chambre après ?

Isabelle éclata en sanglots et se laissa tomber sur le matelas :

— Je n'avais pas le choix, j'étais obligée de le faire, tu comprends ça ? Ils m'ont juré que c'était dans ton intérêt, qu'il ne t'arriverait rien. Et puis, tu es libre de ne pas me croire, mais j'avais vraiment envie de toi.

Boris se radoucit et l'aida à se relever :

— Et ce fameux message, tu pourrais peut-être me dire ce que c'est, tu ne crois pas ?

— « On » m'a dit de te prévenir que si tu voulais retrouver le neveu de Wong, tu devais aller derrière l'entrepôt Hitachi. C'est dans Pudong, de l'autre côté du Huangpu.

— Quand ?

— Ce soir. À neuf heures...

Boris regarda sa montre. Il était huit heures dix. Il avait le temps d'aller au rendez-vous. Isabelle s'accrocha aux revers de son blouson :

— Boris, n'y va pas. J'ai peur...

Boris lui sourit gentiment :

— Je croyais qu'on t'avait assuré que c'était dans mon intérêt ?

— C'est vrai, ils me l'ont dit. Mais j'ai peur quand même. Tu sais, quand on touche à Wong, le pire est toujours à craindre.

Le sourire de Boris s'effaça aussi vite qu'il était venu :

— Écoute-moi bien. Tout ça sent effectivement le vilain. Mais d'abord il n'y a rien de sûr. Et ensuite, si jamais j'ai la plus petite chance de remettre la main sur Wong Cheng Lu en allant à ce rencard, je dois y aller. Parce que j'ai une mission à accomplir et parce que je n'accepterai jamais de reculer devant un type comme Wong.

Isabelle l'embrassa avec fougue et le regarda quitter son appartement, les yeux pleins de tristesse et d'appréhension.

— C'est dommage, beau flic, murmura-t-elle en rajustant sa robe. Je t'aimais bien...

CHAPITRE X



Cécile souleva le bras gauche, ce qui lui arracha un faible gémissement de douleur. Ne pas bouger, surtout ne pas bouger. C'était le seul moyen d'avoir un peu la paix, de laisser son corps, affaibli par les privations, sombrer quelques heures dans un sommeil qui ressemblait à une sorte de coma pâteux.

Le seul moyen surtout d'oublier un peu la cage où elle était enfermée, le jardin qui l'entourait comme une présence vivante, invisible mais terriblement menaçante. D'oublier qu'elle n'était plus qu'un animal pris au piège sur lequel les autres allaient s'acharner jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Parce que Cécile avait encore suffisamment de lucidité pour comprendre que personne ne viendrait à son secours, jamais. Il n'y a que dans les contes de fées qu'un preux chevalier surgit tout d'un coup sur son cheval blanc pour délivrer la belle enchaînée.

Et en Chine, il n'y avait pas de contes de fées.

En serrant les dents pour ne pas crier, Cécile parvint à se redresser sur les genoux. De chaque côté de sa cage, elle percevait les mouvements feutrés de la hyène qui tournait en rond et du vautour qui, à intervalles réguliers, battait furieusement des ailes comme pour s'envoler. L'odeur forte, humide et chaude la prenait à la gorge et lui donnait envie de vomir. Mais vomir quoi ?

Elle repensa au morceau de viande crue qu'Anaïs lui avait jeté à travers les barreaux. Elle ne voulait pas le manger. Elle ne voulait pas se donner en

spectacle d'une façon aussi abjecte. Mais c'est son corps qui avait décidé pour elle. Son corps dont chaque fibre hurlait son besoin de nourriture.

Cécile se laissa retomber lourdement dans la poussière de sa cage, brusquement secouée de sanglots. Sans savoir pourquoi, elle venait de penser à ses parents. Son père, sans doute enfermé dans son bureau à valser avec les chiffres, les placements, les taux d'intérêt, ses grosses lunettes d'écaille remontées sur son front à peine dégarni. Sa mère, dans l'immense salon un peu sombre à cause des marronniers de l'avenue, régnaient sur son armée de curés, examinant scrupuleusement avec eux la bonne moralité des « pauvres filles » qu'ils envisageaient de secourir.

Mais pourquoi est-ce qu'ils ne venaient pas la secourir elle ? Est-ce qu'ils ne pouvaient pas sentir que leur fille était en danger de mort ? Qu'elle touchait le fond du désespoir ?

Un flot de lumière blanche envahit brutalement la grande pièce plongée dans l'obscurité, forçant Cécile à fermer les yeux. Quand elle parvint à les rouvrir, elle poussa un gémissement pitoyable et cacha sa tête entre ses bras repliés. Pour ne plus voir. Comme quand elle était petite, l'été soir dans son lit, et qu'elle croyait se rendre invisible simplement en fermant très fort ses paupières.

Immobiles et silencieux, graves et menaçants, les époux Wong étaient devant sa cage.

Derrière eux se tenaient les deux Chinois jumeaux, toujours vêtus d'un simple pagne. Les frères Tang.

Anaïs ouvrit la porte de la cage sans prendre garde aux halètements furieux de l'hyène qui devait croire l'heure de son repas arrivée. Elle saisit Cécile par le bras et la força à se mettre debout, insensible à ses cris de douleur.

— Ce soir, dit-elle d'une voix presque tendre qui contrastait avec l'éclat sauvage de ses yeux, tu vas connaître le dernier des cercles de la souffrance, le sixième. Demain, tu entreras dans les cercles de la « mort longue ». Tu vas devoir être brillante, petite fille, car à partir de maintenant, tu seras filmée pour de bon. Et plus tard, il y aura des tas d'hommes qui t'admireront sur l'écran. Tu deviendras une star... À titre posthume évidemment !

Anaïs éclata d'un rire suraigu et entraîna Cécile vers le jardin en la soutenant fermement sous les bras pour ne pas qu'elle s'écroule. Monsieur Wong et les frères Tang la suivirent, toujours aussi silencieux.

Cécile avançait comme une somnambule. Ou une droguée. Sans même se rendre compte de l'endroit où on l'emmenait. C'est à peine si elle s'aperçut que l'odeur de fauve qui régnait dans le pavillon avait été remplacée par le parfum des orchidées et des magnolias. La pluie avait cessé aussi brutalement qu'elle avait commencé et une brise tiède chassait les nuages incendiés par le soleil couchant.

Anaïs s'approcha du digicode et tapa les chiffres qui devaient ouvrir la porte blindée. Une demi-seconde plus tard, ils pénétraient dans le sixième cercle.

L'inspecteur Qiao, le front bas et l'air préoccupé, accepta machinalement le verre de cognac que lui tendait Brichot. Il en but la moitié d'un trait sans que ça paraisse le détendre.

— Je n'aime pas tellement ça, finit-il par dire. Monsieur Corentin aurait dû m'avertir. Après tout, le commissaire Chang m'a bien précisé que j'étais responsable de votre sécurité. Je risque d'avoir des ennuis...

Aimé poussa un profond soupir sans cesser de mordiller la pointe de sa moustache. C'était bien le moment de se soucier de son plan de carrière !

— On pourrait peut-être téléphoner à cette Isabelle Fournier, suggéra-t-il avec un peu d'agacement dans le ton. Si Boris est chez elle, pas de problème, s'il n'y est plus, elle pourra peut-être nous dire où il est parti. Je présume que ça ne doit pas être très difficile pour vous d'obtenir son numéro personnel...

Pour Brichot, ça ne faisait aucun doute : qu'elle soit française ou chinoise, la police restait la police. Et il aurait été fort surpris que les flics d'ici n'aient pas toutes les coordonnées d'une prostituée estampillée comme telle, européenne de surcroît.

Qiao termina son verre d'une lampée et le reposa un peu trop brusquement. Avec la tête de quelqu'un qui aimerait beaucoup être ailleurs.

— Évidemment, on peut faire ça, murmura-t-il comme à regret. Mais il faut être très prudent. Cette personne est une protégée de monsieur Wong et...

Aimé serra les poings. Encore et toujours monsieur Wong. Lui aussi commençait à en avoir sérieusement marre. Ça lui donnait des envies de grands coups de pied dans la fourmilière.

— Enfin, si vous y tenez... grommela Qiao en décrochant le téléphone.

Il eut une conversation en chinois assez brève avant de raccrocher, la mine encore plus sombre.

— Alors ? questionna Aimé qui rongea son frein, frustré de n'avoir rien compris à ce qui se disait.

— Alors, ce que m'a appris mademoiselle Fournier est préoccupant. Très préoccupant...

Aimé sentit une boule d'angoisse se former à toute vitesse dans sa gorge.

— Mais accouche, bordel ! hurla-t-il, provoquant un brusque sursaut de l'inspecteur chinois.

— Mademoiselle Fournier a transmis un rendez-vous à votre collègue. S'il veut retrouver son prisonnier, il doit être à neuf heures dans Pudong.

Derrière l'entrepôt Hitachi.

Aimé haussa le sourcil :

— En quoi est-ce que c'est préoccupant ?

Qiao fit la grimace :

— Pudong n'est pas un endroit très sûr, à la nuit tombée. C'est quasiment désert. Mal fréquenté. Et en plus l'entrepôt Hitachi...

Aimé ouvrit des yeux ronds :

— Qu'est-ce que ça change que ce soit là ou ailleurs ?

Qiao se mordit la lèvre inférieure et attrapa la bouteille de cognac sur la table à côté de lui :

— C'est le plus grand entrepôt de toute cette zone. Là où la firme japonaise stocke toutes les télévisions, les magnétoscopes, les chaînes hi-fi pour toute la Chine. Et vous savez à qui il appartient ? Vous savez qui est le concessionnaire exclusif d'Hitachi à Shanghai ?

Aimé se raidit, espérant se tromper :

— Dites toujours...

— C'est monsieur Wong.

Cécile poussa un hurlement quand la pince d'acier se referma sur la pointe tendre de son sein. Elle rua dans les chaînes qui la maintenaient attachée, les bras en croix, au plafond. Seule la pointe de ses orteils touchait le sol. Elle ne réussit qu'à arracher un peu plus la peau de ses poignets.

Elle était entièrement nue, livrée à ses bourreaux.

Les yeux dilatés par l'horreur, elle vit Anaïs s'approcher d'elle, une deuxième pince à la main, le visage déformé par une joie démente.

— Il ne faut pas crier, petite fille, dit-elle d'un ton parfaitement calme. Au contraire, il faut te concentrer sur la douleur, apprendre à en découvrir toutes les joies. Tu dois rentrer en toi-même pour en décrypter toutes les sensations et faire d'elle ton amie, ton alliée...

Mais Cécile se foutait bien du jargon délirant d'Anaïs. La pince d'acier qui mordait le bourgeon délicat de sa poitrine lui envoyait des ondes de souffrance qui envahissaient tout son corps en cercles concentriques de plus en plus puissants. Elle laissa retomber sa tête en avant et vit une fine rigole écarlate dévaler son ventre et se perdre dans la toison noire de son pubis.

Avec des gestes précis, Anaïs appliqua la gueule ouverte et dentelée de la deuxième pince sur l'autre mamelon et la lâcha. Le ressort se détendit d'un coup et les dents métalliques mordirent violemment le petit bouton rose pâle.

À cause de la douleur qui irradiait déjà tout son corps, Cécile eut l'impression d'être moins durement meurtrie et elle n'eut qu'un gémissement

assez faible.

— Tu vois, triompha Anaïs, tu commences déjà à t'habituer ! Bientôt c'est toi qui me supplieras de t'infliger les tortures dont tu ne pourras plus te passer. Pour la peine, tu vas avoir droit à une récompense...

Elle s'écarta de sa victime et se tourna vers son mari, assis dans un simple fauteuil de bois blanc dépourvu de coussins. Monsieur Wong leva lentement la main droite en direction des frères Tang, debout l'un près de l'autre contre le mur. Aussitôt, ils dénouèrent leurs pagnes et s'avancèrent vers Cécile, leurs sexes monstrueux pointés à l'horizontale.

L'un des deux se plaça devant elle tandis que l'autre se glissait dans son dos. Du fait de la position de Cécile, leurs deux membres étaient juste à la hauteur voulue.

Celui de devant fouilla son ventre sans douceur de ses doigts boudinés, triturant, écartant les replis délicats de son sexe. Puis, l'agrippant aux hanches, il la pénétra d'un seul coup de reins de son formidable mandrin.

Le ventre broyé par l'intrusion en force, Cécile poussa un cri bref qui mourut en une sorte de sanglot pitoyable. Sans bien comprendre que le pire était encore à venir.

Dès que son fi ère eut correctement assuré sa prise, l'autre Tang la saisit à son tour par les hanches et appliqua son engin sur la petite rosette brune et plissée. Les yeux à demi fermés, les traits crispés par l'effort, il poussa de toutes ses forces, déchirant tout sur son passage.

Cécile poussa un rugissement de bête blessée à mort et se tordait dans ses chaînes. Mais elle était solidement coincée entre les deux masses adipeuses qui la violaient en cadence, avec la régularité sourde de deux marteaux-piqueurs.

Anaïs s'était rapprochée de son mari pour ne pas être dans le champ des caméras qui tournaient et restait debout à côté de lui. Sans quitter le spectacle des yeux, monsieur Wong glissa une main presque timide dans la fente de la robe bleu ciel que portait Anaïs et remonta le long de sa cuisse satinée.

C'était la seule privauté qu'il se soit jamais permise avec elle. Et encore avait-il toujours peur qu'elle ne le repousse, comme c'était arrivé quelques fois. Dans ces cas-là, lui devant qui tremblaient des millions de personnes, il se sentait mourir de honte et de chagrin. D'une façon aussi forte, aussi insupportable que la fois où, encore enfant, son père l'avait surpris en train de voler quelques pièces de monnaie dans le coffret de nacre qui trônait dans le salon. Le vieux mandarin ne lui avait fait aucun reproche, mais monsieur Wong avait lu une telle tristesse dans ses yeux qu'il en avait ressenti une atroce brûlure à l'âme, si intense qu'il lui arrivait encore d'en être meurtri aujourd'hui, maintenant qu'il était entré dans sa vieillesse.

Mais cette fois, Anaïs ne le repoussa pas. Tandis que les doigts maigres et tremblants effleuraient timidement la toison flamboyante de son ventre, elle

empoigna le fouet posé sur le guéridon d'acajou à côté d'elle. Un genre de chat à neuf queues dont chaque lanière était garnie à son extrémité d'une petite boule de plomb. Extrêmement douloureux quand il était manié avec suffisamment de fermeté.

Les yeux toujours rivés sur le viol de Cécile, elle caressait langoureusement l'instrument de torture, le souffle court à cause des doigts de son mari qui, maintenant, la fouillaient sans retenue.

— Je donnerais cher, murmura-t-elle les yeux dans le vague, pour que ce sale flic français, ce Corentin, soit entre mes mains en ce moment. Il comprendrait ce qu'il en coûte de refuser mes avances...

Monsieur Wong ne parut pas se formaliser de cet aveu formulé d'une voix vibrante de haine. Au contraire, un mince sourire se dessina sur ses lèvres presque invisibles, tandis que ses doigts s'enfonçaient encore plus profondément dans le ventre inondé de sa femme.

— Ma chère épouse, vous ne devez pas laisser la colère prendre possession de votre cœur, dit-il d'un ton étrange, presque psalmodié. Je ne laisserai jamais personne vous insulter et vous le savez. Ce Corentin va payer, soyez-en certaine.

Monsieur Wong eut un petit rire sec et très bref :

— À l'heure qu'il est, son âme doit déjà avoir rejoint celles de ses ancêtres dans les jardins du Céleste Empire...

CHAPITRE XI



En débouchant du tunnel qui passait sous le fleuve Huangpu dans le prolongement de la rue Yan'an, Boris eut l'impression de se retrouver à plusieurs centaines de kilomètres de Shanghai, bruyante et colorée, vivante.

Il était dans Pudong, c'est-à-dire dans un autre monde. Immense triangle marécageux, couvert d'interminables files d'entrepôts, entrecoupés de quelques semi-bidonvilles où s'entassait la population la plus misérable de Shanghai. Les futurs exclus de la croissance économique chinoise. Ceux qu'on allait expédier sans ménagements encore plus loin vers l'extérieur de la ville quand démarrerait vraiment le plan d'aménagement de Pudong dont le maire voulait faire un centre nerveux économique et industriel à la mesure du XXI^e siècle. La Défense-sur-Yangtsé.

Par gestes, Boris fit comprendre au chauffeur de taxi qu'il devait tourner à droite dans la rue Lujiazui et revenir vers le Huangpu. D'après les explications d'Isabelle, l'entrepôt Hitachi se trouvait dans la zone de chantiers comprise entre Pudong Park et le fleuve. Il avait vainement essayé d'expliquer au chauffeur où il allait exactement. Mais le petit homme boudiné dans sa veste Mao ne comprenait pas un mot d'anglais. En tout cas, il faisait comme si. En plus, il fumait cigarette sur cigarette et Boris avait un peu l'impression de voyager dans un taxi piloté par Charlie Badolini. Ce qui lui faisait un drôle d'effet.

Grâce à la lune presque pleine, le quartier n'était pas complètement plongé dans l'obscurité. Alors qu'ils arrivaient en bordure du fleuve, Boris repéra à droite la masse sombre et rectangulaire d'un ensemble de bâtiments qui devaient être des entrepôts. Après toute la fumée qu'il venait d'inhaler, il ressentit le besoin de marcher un peu et tapa sur l'épaule du chauffeur pour qu'il s'arrête. Celui-ci pila brutalement et leva trois doigts. Trois yuans pour la course. En Chine, les taxis n'ont pas de compteur.

Boris paya et descendit, escorté par un nuage de fumée bleutée. Aussitôt, le taxi fit demi-tour dans un bruit de ferraille inquiétant pour son propriétaire et disparut dans la nuit. Quand les deux feux rouges arrière eurent disparu, Boris sentit une vague inquiétude lui bloquer l'estomac.

Il avait beau être fermement décidé à aller jusqu'au bout de ce qu'il s'était fixé, il était quand même bien obligé de se dire qu'il était peut-être en train de se fourrer dans la gueule du loup avec une assez belle inconscience.

Refermant son blouson à cause de la fraîcheur qui tombait, il marcha sans se presser en direction des bâtiments. Il était sur une voie assez large, mi-route goudronnée, mi-chemin, l'averse de tout à l'heure avait laissé d'immenses flaques qui miroitaient sous la lune blême. De l'autre côté de l'immense fleuve lui parvenait la rumeur sourde de Shanghai avec, en figure de proue, le serpent multicolore du Bund violemment éclairé.

Une mouette attardée passa en criant juste au-dessus de sa tête et le fit sursauter. C'est vrai que Shanghai n'était qu'à une quarantaine de kilomètres de la mer de Chine. Sans parler du Yang-tseu, le Fleuve Bleu, pratiquement aussi large à son embouchure que la mer du Nord entre Calais et Douvres.

Soudain, trois hommes en haillons surgirent de l'ombre, de derrière un énorme engin de chantier qui semblait abandonné là, au milieu d'un terrain vague. Ils tendirent la main vers lui en baragouinant des mots incompréhensibles sur un ton implorant. Ouvrant les bras, paumes tournées vers le ciel, Boris leur fit comprendre qu'il n'avait rien à leur donner. Aussitôt, les geignardises se transformèrent en grondements de colère et, instinctivement, Boris écarta légèrement les jambes pour se camper solidement en position de défense.

Mais après une seconde d'hésitation, les trois mendiants durent juger que, même en tenant compte de leur supériorité numérique, ils ne faisaient pas le poids en face de cet athlète occidental qu'ils ne semblaient même pas impressionner. Ils s'éloignèrent en maugréant à travers leur terrain vague.

L'incident avait fait monter de deux crans la tension nerveuse de Boris qui reprit sa marche, tous les sens en éveil. Il commençait à regretter de ne pas avoir d'arme sur lui. Il n'était même pas sûr que l'inspecteur Qiao lui en aurait fourni une s'il la lui avait demandée.

Boris revit le visage peureux et soumis du commissaire Chang se précipitant vers le bureau de monsieur Wong. Les flics chinois, en général, semblaient peu empressés à leur faciliter la tâche et l'inspecteur Qiao, en particulier, n'avait visiblement rien d'un foudre de guerre.

En débouchant d'un coude à gauche que faisait la route aux trois quarts défoncée, Boris s'immobilisa. Juste devant lui se dressait la masse sombre et parallélépipédique d'un énorme entrepôt. Sur sa façade blanche qui paraissait repeinte à neuf depuis peu s'étaient les lettres rouges de la firme japonaise : HITACHI.

Boris respira un grand coup. Cette fois, il y était. Il s'efforça de ne pas bouger et tendit l'oreille. Pas un bruit, en dehors de la rumeur indistincte qui continuait de sourdre des buildings de Shanghai. L'immense porte coulissante de l'entrepôt était fermée par un énorme cadenas.

Pataugeant dans la boue noire, il entreprit de faire le tour. Le message transmis par Isabelle avait dit : rendez-vous derrière l'entrepôt. Boris étouffa un juron. En longeant la paroi métallique latérale, il venait de trébucher sur un amas de moellons à moitié en miettes et avait failli s'étaler de tout son long.

Quand il parvint au bout, son cœur se mit à battre plus vite. Sur la façade arrière, éclairée par la lueur blafarde de la lune, une petite porte en fer était entrouverte. Elle eut un long grincement sinistre quand Boris la poussa.

L'intérieur était plongé dans le noir et Boris se maudit de ne même pas avoir pris une lampe-torche avec lui. Au bout de quelques secondes, ses yeux

s'habituant à l'obscurité, il put distinguer les longues rangées de cartons empilés sur des tubulures métalliques jusqu'à des hauteurs invraisemblables. Il devait y avoir là-dedans de quoi ravitailler toute la Chine en magnétoscopes et téléscouleurs. Les vaches maigres du communisme étaient bien mortes.

« Pas la peine de m'aventurer dans ce dédale, songea Boris, tous les muscles tendus. Je ferais aussi bien d'attendre dehors. Au moins, j'y verrai quelque chose. »

Il était parvenu au bout d'une allée, large d'environ trois mètres, de quoi laisser la place à un Fenwick pour manœuvrer. Il allait faire demi-tour quand tout l'entrepôt s'illumina d'un coup. Il pivota sur lui-même à toute vitesse et comprit instantanément qu'il venait de tomber dans un piège.

En un sens, ceux qui lui avaient fait parvenir le message par l'intermédiaire d'Isabelle n'avaient pas menti : c'était bien Wong Cheng Lu qui se trouvait face à lui, à l'autre bout de l'allée, et le regardait de son petit sourire supérieur. Seulement, à ses côtés se tenaient six hommes, tous vêtus d'un jean délavé et d'un tee-shirt.

Et tous armés d'un poignard commando.

D'un même mouvement, ils se mirent à avancer vers lui sans se presser, du même pas tranquille que des chasseurs à la curée qui savent très bien que leur gibier n'a plus aucun moyen de leur échapper. Instinctivement, Boris recula jusqu'au mur, tout en sachant très bien que cela ne servait à rien.

Il allait se faire proprement égorger.

— Comme on se retrouve, inspecteur Corentin ! dit le neveu de monsieur Wong d'une voix claironnante. Vous voyez, nous autres Chinois tenons toujours notre parole : on vous a dit que vous me retrouveriez en venant ici, me voici. Malheureusement pour vous, j'ai peur que vous ne jouissiez pas très longtemps de ces émouvantes retrouvailles. Mais je tenais à ce que vous sachiez que tout allait bien pour moi. Je n'aurais pas supporté que vous vous fassiez du souci à cause de ma modeste personne...

Le sourire de Wong Cheng Lu disparut brutalement.

D'un mouvement sec de la main, index tendu, il désigna Boris.

Aussitôt, ses sbires raffermirent leur prise sur le manche de leur poignard et avancèrent sur une seule rangée dans sa direction.

Boris cherchait désespérément un moyen de se sortir de là. Bien sûr, il savait qu'il était capable d'en affronter victorieusement deux, peut-être trois. Mais six d'un coup, dans un espace qui lui interdisait une grande liberté de mouvements, il n'avait pratiquement aucune chance. D'autant que, contrairement à lui, ils étaient armés. Et qu'ils devaient être bien entraînés au combat.

Les tueurs n'étaient plus qu'à environ cinq mètres de lui. Leurs pas résonnaient sinistrement sur le béton brut. Leurs visages n'exprimaient

absolument rien.

Boris se cala solidement sur ses jambes et plaça ses bras à hauteur de son visage et de sa poitrine, en position de défense karaté.

Bien décidé à vendre sa peau le plus cher possible.

Les tueurs avancèrent encore de deux mètres.

Tous les muscles de Boris se tendirent. Il allait fondre sur ses adversaires, décidé à attaquer le premier pour se donner une supériorité sur eux. Une infime supériorité.

Soudain, à la seconde où il allait bondir, ses yeux obliquèrent très légèrement vers la gauche.

En un éclair, Boris entrevit sa planche de salut.

Dans le mur de cartons de téléviseurs empilés qui se trouvait à côté de lui, une brèche avait été formée entre deux rangées. Pas large, à peine cinquante centimètres.

Mais ça pouvait suffire.

Tout se passa très vite.

Boris fléchit les genoux. Au même moment, les tueurs se nièrent sur lui, lame en avant.

Ils ne transpercèrent que du vide. D'une prodigieuse détente latérale, Boris venait de bondir, bras en avant, dans l'espace ménagé entre les téléviseurs emballés.

Il sentit ses épaules racler les carions, mais il passa. Emporté par son élan, il retomba de l'autre côté des tubulures métalliques, dans une allée parallèle à celle qu'il venait de quitter.

Il se remit d'un bond sur ses pieds et courut droit devant lui, poursuivi par les vociférations des tueurs, parmi lesquelles dominaient les hurlements furieux de Wong Cheng Lu. Boris était provisoirement sauvé.

Très provisoirement.

Il déboucha au bout de l'allée dans une sorte de carré vide ménagé au centre de l'entrepôt. Sa seule chance était d'arriver à la petite porte par laquelle il était entré. Se fiant à son sens de l'orientation, il décida quelle devait se trouver à sa gauche.

Seulement, il n'était pas question d'y courir en ligne droite : à découvert, il formerait une cible parfaite pour les Chinois. La seule solution, c'était la technique du labyrinthe : le zigzag entre les haies de téléviseurs.

Boris replongea coudes au corps dans l'allée suivante. Derrière lui, il entendait le martèlement des pas se rapprocher dangereusement.

Il était presque au bout de cette nouvelle allée quand il reçut un choc violent sur les épaules et s'affala par terre. Il sentit une brûlure cuisante lui déchirer le flanc droit.

L'un des tueurs avait fait comme lui. Plutôt que de contourner les tubulures, il s'était hissé sur les téléviseurs empilés et avait guetté Boris au tournant pour lui sauter dessus, poignard brandi.

Sans se préoccuper de sa blessure, Boris se débarrassa du tueur d'un violent mouvement des deux épaules. Aussitôt, il bondit sur ses pieds.

Le Chinois fit la même chose, mais avec une fraction de seconde de retard.

Un temps vraiment très court, mais qui lui fut fatal.

Boris lui sauta sur le dos et lui enserra le cou de son bras replié en une clé impeccable. Mais l'autre, petit et fluët, avait une agilité d'anguille.

Boris sentit qu'il allait réussir à lui échapper et à retourner son arme contre lui.

Il n'y avait plus à hésiter.

Desserrant légèrement sa clé, il empoigna la tête du Chinois par les cheveux, tout en lui maintenant les épaules de l'autre bras. Il tira de toutes ses forces vers la droite.

Il y eut un craquement sinistre dans le cou du tueur qui devint tout mou contre Boris.

Sous l'effet de torsion, les vertèbres cervicales venaient de casser, le tuant net.

Boris le repoussa et ramassa son poignard. Maintenant, au moins, lui aussi était armé.

— Belle défense, inspecteur Corentin, mais maintenant la plaisanterie est terminée !

Boris se retourna d'un bloc.

Wong Cheng Lu était devant lui, entouré des cinq tueurs restant, lui interdisant toute retraite vers la porte de sortie.

Et il braquait sur Boris la gueule noire d'un pistolet automatique.

— Il est temps d'en finir, très cher, reprit Wong Cheng Lu en faisant monter une balle dans le canon.

Comme dans un film au ralenti ou dans un cauchemar, Boris vit nettement le doigt de Cheng Lu se crispier sur la détente.

La détonation résonna de façon épouvantable, aussitôt suivie d'une autre, puis d'une troisième.

Boris s'attendait à un choc et se plia légèrement en deux, comme pour essayer d'atténuer la force d'impact de la balle. Mais il ne ressentit absolument rien.

En revanche, il vit Wong Cheng Lu s'écrouler sur le béton. Et deux de ses tueurs suivre le même chemin, tandis que les autres s'enfuyaient en criant.

C'est seulement à ce moment-là qu'il comprit. Debout à une dizaine de

mètres de lui, les jambes bien écartées, légèrement fléchies, les bras tendus et les deux mains agrippées solidement à la crosse du 357 Magnum que l'inspecteur Qiao lui avait fourni une heure plus tôt, Aimé Brichot venait de s'offrir un impeccable triplé.

Tournant un peu la tête, Boris put apercevoir l'inspecteur Qiao, l'arme au poing lui aussi, tenter de rattraper les tueurs survivants.

La main crispée sur la blessure de sa hanche, Boris trouva la force de sourire :

— C'est sympa d'être venu, Mémé. Qu'est-ce qui vous amène dans ce quartier pourri ?

Mais Brichot ne se dérida pas. D'abord parce que, même après toutes ces années dans la police, il avait toujours horreur d'être obligé de tuer. Y compris des crapules de ce tonneau-là. Et ensuite parce qu'il venait de voir le sang couler sous le blouson de Boris. Il se précipita vers lui, le teint blême :

— Merde ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ces fumiers ? C'est méchant, tu crois ?

Un peu pâlot tout de même, Boris haussa les épaules :

— Une égratignure, rien de plus. Mais ça n'est pas passé loin quand même. En tout cas, toi, tu m'as sauvé la vie, mine de rien...

— Bien obligé, tu es mon supérieur ! grommela Brichot qui cachait mal son émotion.

— Comment tu m'as retrouvé ? C'est Isabelle ?

— Je te raconterai ça plus tard si tu veux bien. Pour l'instant, le plus urgent c'est de te faire soigner ça...

L'inspecteur Qiao réapparut, passablement essoufflé. Et bredouille.

— Ils ont filé, dit-il d'un ton penaud. Tant pis, on finira bien par les retrouver. Ne serait-ce que grâce à ceux-là...

Il se pencha vers Cheng Lu, étendu face contre terre et le retourna sur le dos. Aussitôt, il fit un bond en arrière comme s'il avait vu la mort en personne.

— C'est pas vrai, balbutia-t-il, mais c'est pas vrai. Vous avez tué le neveu de monsieur Wong !

Aimé haussa les épaules, pas plus impressionné que ça :

— Et vous vouliez que je fasse quoi ? Que je lui demande poliment de bien vouloir laisser mes amis tranquilles ?

Qiao recula d'un pas. Ses yeux papillotaient à toute vitesse sous l'effet de sa frayeur :

— Mais vous ne vous rendez pas compte ? Jamais il ne vous pardonnera ça ! Et personne ne sera assez puissant pour vous protéger !

Il avait vraiment l'air terrorisé. Si la situation avait été moins grave, Boris

aurait eu envie de rire. C'est lui qui s'était fait attaquer, qui était passé à deux doigts de l'assassinat pur et simple et c'est tout juste si on ne leur demandait pas maintenant, à Aimé et à lui, d'implorer le pardon pour avoir osé se défendre.

Boris poussa un soupir impatient. Maintenant que la tension nerveuse retombait, sa blessure recommençait à le faire souffrir et il se sentait un peu les jambes en coton.

— Ça vous ennuerait si on allait discuter de tout ça ailleurs ? demanda-t-il. Figurez-vous que je rêve d'un bon fauteuil et d'un grand verre de cognac, moi ! Tenez, monsieur Qiao, je vous rends ça ! C'est une pièce à conviction.

Qiao pâlit en voyant le poignard que Boris lui tendait :

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Je l'ai pris à un des tueurs, pourquoi ?

Qiao le regarda d'un air paniqué :

— Ce modèle de poignard est introuvable dans le commerce. Même au marché noir on ne peut pas s'en procurer. Il n'y a qu'un seul endroit où on le trouve...

Boris sortit son paquet de Gallia de sa poche et en alluma une. Il prit le temps de tirer une profonde bouffée :

— Ah oui ? Et où ça ?

— Dans les commandos spéciaux anti-émeutes de la police chinoise...

CHAPITRE XII



Le garçon d'étage déposa l'immense plateau sur la table carrée assez basse et sortit sans un mot, sans un regard pour les trois hommes qui se trouvaient dans la chambre 1749 du *Shanghai Hôtel*.

Dès qu'il fut sorti, Boris Corentin, qui s'était absorbé dans la contemplation de la rue noyée sous des trombes d'eau, se retourna vers Aimé Brichot et vers l'inspecteur Qiao, arrivé dix minutes plus tôt :

— Bien, messieurs, je vous propose de commencer par manger un morceau. Ce qui ne nous empêche pas de discuter en même temps.

Il s'assit sur le bord du lit et grimaça. Sa blessure de la veille au soir, superficielle, avait été pansée mais elle le tiraillait encore un peu quand il faisait certains mouvements un peu trop brusques. Il se versa un grand bol de café noir et entreprit de se beurrer un toast beaucoup trop grillé.

La veille, il avait demandé à Qiao d'être là à huit heures tapantes pour faire le point de la situation. L'inspecteur chinois était arrivé à l'heure. Pâle, défait, des regards de bête traquée, mais à l'heure.

— Bon, reprit Boris la bouche pleine, c'est inutile de se le cacher : la situation n'est pas tellement brillante. Le mieux serait peut-être de reprendre tout ça point par point, sans s'énervier...

Il jeta un regard en coin à Qiao qui arpentait nerveusement la chambre, les mains derrière le dos :

— Et sans paniquer. Mémé, tu commences ?

Aimé Brichot rajusta sur son nez les lunettes qu'il venait d'essuyer avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais. Il se racla la gorge :

— Malheureusement pour nous, je crois que les choses sont assez simples. Quatre Françaises, toutes jeunes, moins de vingt-cinq ans, disparaissent coup sur coup à Shanghai.

— Vous voulez dire que la dernière fois qu'on les a vues, c'était à

Shanghai, observa Qiao ; ce n'est pas tout à fait la même chose.

Boris haussa les épaules d'un air excédé :

— Écoutez, Qiao, il faudrait peut-être arrêter de jouer sur les mots, vous ne croyez pas ? Sinon, on n'y arrivera jamais.

Le Chinois rougit et baissa la tête sans répondre.

— Un peu plus tard, reprit Aimé, on alpague un Chinois à la frontière franco-belge avec un chargement de films dégueulasses sur l'un desquels on retrouve l'une de nos quatre disparues...

Il marqua une pause et respira profondément :

— Film où elle est torturée et mise à mort. Or, le convoyeur, qui est le neveu d'un tout-puissant citoyen, monsieur Wong, est enlevé à notre barbe à l'aéroport, juste en arrivant, par des faux flics.

— Ou du moins, précisa Boris, par ce qu'on suppose être des faux flics.

Aimé se leva de sa chaise pour se resservir une tasse de thé :

— On n'en a pas fini avec les Wong puisque la dernière des disparues, Cécile Leclerc, a été vue pour la dernière fois en compagnie de madame Wong, épouse du précédent.

— Chez qui, précisa Boris sans quitter Qiao du regard, nous avons formellement reconnu le faux inspecteur responsable de l'enlèvement du neveu à l'aéroport.

Aimé Brichot se rassit avec précaution pour ne pas renverser sa tasse trop remplie :

— Et c'est là que ça se complique...

— Un mystérieux message, reprit Boris, m'avertit que si je veux retrouver mon prisonnier, je dois me pointer à l'entrepôt Hitachi à neuf heures du soir, hier.

— Entrepôt, fit Aimé, qui comme par hasard appartient à monsieur Wong.

— Bref, un joli traquenard m'y attend, auquel j'échappe d'extrême justesse, grâce à vous deux, messieurs, ainsi qu'à Isabelle Fournier qui vous a communiqué le lieu du rendez-vous qu'elle était chargée de me transmettre.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, Boris sembla se détendre un peu. Il adressa un sourire à l'inspecteur chinois dont le visage était aussi immobile que celui d'un mannequin de cire :

— Je dois d'ailleurs vous remercier une fois de plus pour ce que vous avez fait. Quoi qu'il arrive, je reste votre débiteur...

Qiao inclina le buste avec raideur et leva la main dans un geste qui pouvait signifier que tout cela n'était rien du tout. La moindre des choses.

— Là où ça se corse...

— Chef-lieu Ajaccio, glissa Brichot qui avait toujours eu du mal à s'en empêcher.

— Là où ça se corse, reprit Boris en ignorant l'incise, c'est que le neveu Wong est tué dans la bagarre, ce qui risque de faire un foin du diable.

— Ça a déjà commencé, soupira Qiao. Le commissaire Chang est convoqué tout à l'heure chez monsieur Wong.

Brichot eut un petit sifflement moqueur :

— Convoqué, voyez-vous ça ! J'imagine très bien les réactions de Baba si un patron français, fut-il dix fois plus puissant que votre monsieur Wong, le « convoquait » chez lui.

Qiao eut un pâle sourire :

— Je comprends votre réaction, monsieur Brichot. Mais ici, vous êtes en Chine, et plus particulièrement à Shanghai. Vous ne pouvez pas juger de ce qui se passe en Asie avec vos références occidentales.

Son sourire disparut :

— Sinon, vous allez vous exposer très vite à de graves déconvenues...

— Quoi qu'il en soit, reprit Boris, on peut imaginer que le vénérable monsieur Wong ne va pas nous adresser ses félicitations et qu'il va y avoir des repréailles.

— D'autant, appuya Aimé, qu'il y a autre chose...

Il se tourna vers Qiao :

— Ces poignards qu'avaient les tueurs, vous nous avez bien dit que seuls les commandos anti-émeutes les possédaient ?

— C'est exact.

— Et qui dirige ces commandos ? Je veux dire : qui aurait assez d'autorité sur eux pour convaincre des policiers d'élite de plonger brusquement dans l'illégalité la plus totale en commettant un vulgaire assassinat de malfrats ?

L'inspecteur Qiao se prit la tête entre les mains et resta silencieux près d'une minute.

— Je ne vois qu'une seule personne, finit-il par dire d'une voix très lasse.

— Et qui est ?

— Le commissaire Chang.

Un ange passa, déguisé en flic incorruptible. De l'autre côté des fenêtres à double vitrage retentit le mugissement sourd de la sirène d'un cargo battant pavillon vénézuélien qui quittait le port de Shanghai. C'est Boris qui, le premier, brisa l'atmosphère de plus en plus lourde qui s'était installée dans la chambre :

— Voilà donc où nous en sommes. L'homme qui est au centre de tout, monsieur Wong, a suffisamment de pouvoir pour mettre les plus hautes autorités policières dans sa poche et même les utiliser pour assassiner tranquillement ceux qui le gênent, à savoir nous, en l'occurrence.

Boris se pencha vers Qiao :

— Parce que j'espère que vous ne doutez pas que monsieur Wong est derrière l'attentat d'hier ?

Qiao baissa la tête sans répondre. Jamais, dans toute sa vie de flic consciencieux, il n'avait eu autant envie d'être ailleurs.

— D'après ce que nous savons, poursuivit Boris à qui l'inspecteur chinois faisait presque pitié, il y a neuf chances sur dix pour que ce soit aussi monsieur Wong qui soit à l'origine des films. Donc, accessoirement, responsable de l'enlèvement des quatre Françaises... Et sans doute de leur mort.

— Le problème, fit remarquer Aimé, c'est que nous n'avons aucune preuve suffisamment solide contre lui. Juste un « faisceau de présomptions », comme dirait Baba.

Boris eut un sourire amer :

— Franchement, Mémé, si on la trouvait, ta preuve, tu irais la présenter à qui ? Au commissaire Chang, peut-être ?

Qiao leva le doigt, comme un écolier qui demande à passer au tableau :

— Messieurs, excusez-moi, mais je me demande si vous ne vous emballez pas un peu vite. Je reconnais que tout ce que vous dites est troublant. Mais raisonnons plus froidement. Le neveu de monsieur Wong a été mêlé à un trafic monstrueux ? D'accord. Mais rien ne dit que son oncle en ait été à l'origine, ni même au courant d'ailleurs. Wong Cheng Lu vous a attiré dans un piège ? Et alors ? Oui prouve qu'il n'a pas agi seul ? Quant à cette histoire de jardin des supplices racontée par mademoiselle Fournier, moi, je veux bien. Mais après tout, cette personne, prostituée de son état, était majeure et consentante. Elle n'a pas porté plainte, n'est-ce pas ? Quant au faux inspecteur de police que vous avez reconnu, ou cru reconnaître, chez monsieur Wong, il peut très bien s'agir d'un complice que le neveu a installé dans la maison sans que son oncle soit au courant de ses véritables activités.

— Et madame Wong ? intervint Brichot. On l'a quand même vue sortir du *Shanghai Art Club* avec Cécile Leclerc, non ?

Qiao fut secoué par un petit rire silencieux :

— Je ne pense pas trahir un grand secret en vous disant que madame Wong passe pour aimer beaucoup les jeunes filles. Et si elle avait dû tuer toutes celles qu'elle a, un jour ou l'autre, accompagnées chez elles, ça aurait fini par se savoir !

Boris reposa son bol vide et alluma la première Gallia de la journée. Il savait tout ça aussi bien que Qiao. Toutes ses objections, il se les était déjà faites plusieurs fois, tournant et retournant le problème dans sa cervelle une bonne partie de la nuit. Et sa conclusion avait été à peu près la même que celle de Qiao.

Objectivement, ils n'avaient strictement aucun moyen de coincer Wong.

Perdus chacun dans ses réflexions, les trois hommes sursautèrent quand la sonnerie grelottante du téléphone retentit. Boris décrocha et reconnut immédiatement la voix éraillée, étonnamment présente compte tenu de la distance, du commissaire divisionnaire Charlie Badolini :

— Boris ? Ah, dites donc ! Pas trop tôt ! Imaginez-vous que ça fait plus de deux heures que j’essaie de vous joindre. Pas simples les communications avec la Chine !

— Mais dites-moi, patron : il est quelle heure au juste à Paris ?

— Pas loin d’une heure du matin...

— Et vous me téléphonez du bureau ?

— Ben oui, pourquoi ? Vous aviez besoin de moi, oui ou non ? Bon, ça n’a pas été tout seul, mais j’ai quand même obtenu quelques tuyaux sur votre monsieur Wong. Drôle de zigoto, on dirait, hein ?

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point, patron...

— Je vous envoie tout ça par fax au consulat de France. Ils sont au courant, ils vous l’apporteront directement à votre hôtel. Mais si vous voulez, je peux vous donner déjà un petit aperçu...

— Je suis tout ouïe, patron.

Aimé Brichot trépidait d’impatience, frustré de ne rien entendre de la conversation. L’inspecteur Qiao, par discrétion sans doute, était allé se planter devant la fenêtre et leur tournait le dos.

— Votre Wong est une sorte de « Janus bifrons »^[6], reprit Badolini. D’un côté, un homme d’affaires, très influent et richissime, mais tout à fait respectable...

— Et de l’autre ?

— Un gros bonnet de la K14, l’une des plus puissantes triades de Chine qui, comme vous le savez, a des ramifications jusque chez nous puisqu’elle noyautait à peu près tout le ghetto chinois du XIII^{ème} arrondissement. Du genre intouchable ou presque, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien, en effet...

— Côté homme d’affaires respectable, votre Wong a réussi un parcours exemplaire. Vous trouverez tous les détails dans ce que je vous envoie. En bref, il est le représentant exclusif pour toute la Chine d’une bonne douzaine de firmes internationales. Il y a même une boîte française dans le tas : Hennessy. Vous savez, le cognac...

Boris eut l’impression que son cœur allait exploser dans sa poitrine. Il venait de trouver ce qui le turlupinait depuis un bout de temps. Juste une dernière vérification...

— Vous m’accordez un petit instant patron ?

Boris plaqua sa paume sur le combiné et se tourna vers Aimé :

— Mémé, rends-moi un immense service, tu veux ? Descend à la réception et demande qu'on nous fasse monter une bouteille de cognac Hennessy.

Brichot ouvrit des yeux ronds :

— Tu ne vas quand même pas te mettre à picoler à cette heure-ci ?

Mémé, je t'en prie !

— Bon, bon, j'y vais...

Boris reprit la communication avec Badolini :

— OK, patron, je suis de nouveau avec vous. Vous avez eu le temps de vérifier ce que je vous ai demandé, dans le film ?

— Oui. Entre parenthèses, merci de m'avoir obligé à regarder cette horreur une deuxième fois !

— Désolé, patron. Alors ?

— Alors, vous aviez raison. J'ai fait agrandir une prise où l'on voit cette malheureuse Catherine Pancrosse d'assez près. La marque est bien là, sur l'épaule gauche.

— J'en étais pratiquement sûr !

— Je peux savoir, Boris ?

— C'est un peu long à expliquer, éluda Boris qui ne tenait pas trop à raconter à Badolini le guépier dans lequel Brichot et lui s'étaient fourrés.

Le patron de la Brigade Mondaine aurait été capable de les rappeler à Paris. Et ça, Boris ne le voulait pas. Pas avant d'avoir réglé tous ses comptes avec monsieur Wong.

— Est-ce que vous savez si Wong vient souvent en Europe ? demanda-t-il.

— Pas à ma connaissance, répondit aussitôt Badolini. D'après ce que je sais, son dernier séjour remonte à quatre ans. À Londres. Et en plus, il n'est resté que deux jours. Juste le temps d'assister à une vente aux enchères.

Boris poussa une exclamation de surprise :

— Il a traversé la planète dans les deux sens pour une simple vente aux enchères ?

— Oui, c'est curieux, n'est-ce pas ? Mais le plus étonnant, c'est ce qu'il a acheté : la pellicule originale de *La Dame de Shanghai*, le film d'Orson Welles avec Rita Hayworth, vous savez...

— En effet, c'est bizarre, murmura Boris. Vous croyez que ça cachait quelque chose ?

— Apparemment, non. À la fin de la vente, il a été interrogé par les journalistes. Il leur a répondu qu'il admirait énormément Orson Welles, que lui-même était de Shanghai et que son épouse ressemblait à Rita Hayworth...

Boris revit le visage d'Anaïs Wong. En effet, il y avait quelque chose, dans la lumière du regard, la moue sensuelle de la bouche, la carnation presque irréelle. Une « Dame de Shanghai » avec juste ce qu'il fallait de sang chinois pour la rendre encore plus authentique que son illustre modèle.

Plus authentique, mais sûrement beaucoup plus dangereuse aussi.

— C'est parfait, patron, dit Boris en voyant Aimé revenir, une bouteille de cognac à la main. Je vous remercie pour tout ça. Je vous rappellerai dès qu'on aura quelque chose de décisif. En attendant, on va vous rédiger un rapport qu'on vous enverra par télécopie, via le consulat.

Brichot fit la grimace. À tous les coups, le rapport en question, ça allait être pour ses pieds...

Boris raccrocha et saisit la bouteille que son coéquipier lui tendait. Il braqua ses yeux sur l'étiquette et poussa un cri de triomphe. Il venait de trouver la pièce manquante du puzzle.

— Tu pourrais peut-être nous expliquer, grommela Aimé, englobant dans son « nous » l'inspecteur Qiao qui s'était rapproché.

— Depuis qu'on a visionné le film, à Paris, quelque chose me tracassait, mais je n'arrivais pas à déterminer quoi, expliqua Boris. J'ai trouvé en voyant l'épaule d'Isabelle Fournier...

— Juste l'épaule ? ricana Brichot.

— Mémé, ne fais pas ta jalouse ! Sur l'épaule, comme je vous l'ai dit, elle portait une marque au fer que lui a faite monsieur Wong. En la voyant, je me suis souvenu que Catherine Pancrosse avait elle aussi une marque à l'épaule. Baba vient de me confirmer que c'est la même.

— Super ! s'exclama Brichot. Enfin, si je puis dire... Et ça représente quoi, cette marque ?

— Eh bien, là aussi, c'est Baba qui m'a aidé à trouver, sans le faire exprès. Juste un truc qu'il m'a dit qui m'a fait flasher. La marque d'Isabelle Fournier représente un bras armé d'une hache avec une date en dessous. Mais je ne savais pas si c'était 1961 ou 1761. Maintenant, je sais : ça ne peut être que 1761.

Aimé tortilla la pointe de sa moustache, un peu perplexe :

— Et pourquoi s'il te plaît ?

— À cause de ça ! répondit Boris en lui brandissant la bouteille de cognac sous le nez. Regarde l'écusson en haut de l'étiquette...

— Merde ! tu as raison ! Un bras armé d'une hache levée et 1761.

— Les armes de la maison Hennessy et la date de sa fondation, compléta Boris.

Aimé se laissa tomber sur la chaise qui se trouvait juste derrière lui :

— Et comment tu as fait le rapprochement ?

— Grâce à Baba qui m’a appris qui était le représentant exclusif de la maison Hennessy pour toute la Chine. Tu devines qui c’est ?

Aimé claqua des doigts :

— Je parierais volontiers pour un certain monsieur Wong.

— Tu gagnerais !

Boris et Aimé se tournèrent ensemble vers l’inspecteur Qiao qui les observait depuis un bon moment sans rien dire mais n’avait pas perdu une miette de leur conversation.

— Vous nous avez bien suivis, n’est-ce pas ? demanda Boris d’une voix calme. Est-ce que vous êtes enfin convaincu de la culpabilité de monsieur Wong ?

— Il me semble que oui, articula le Chinois avec difficulté.

— Ah, tout de même ! s’exclama Brichot.

Qiao l’arrêta d’un geste :

— Mais il y a une chose que vous ne semblez pas vouloir comprendre : que monsieur Wong soit coupable ou non ne change strictement rien au fond du problème.

— Et c’est quoi, le fond du problème ? demanda Boris.

Qiao alla se planter devant la fenêtre, dos tourné aux deux Français :

— C’est que vous ne pouvez absolument rien contre lui. Mais que lui, en revanche, va tout faire pour vous éliminer et que personne ne sera là pour s’y opposer.

CHAPITRE XIII



Monsieur Wong brandit son coupe-papier en ivoire au-dessus de son bureau. Le commissaire Chang, blême et transpirant, eut un mouvement de recul involontaire et se tassa encore un peu plus dans son fauteuil.

— Tout cela est bien regrettable, murmura le vieillard en caressant les longs poils clairsemés de sa barbiche. Je vous avais chargé d’une mission pourtant bien simple...

Chang résista à l’envie de sortir son mouchoir pour s’éponger le front.

— Monsieur Wong, balbutia-t-il, c’est un malheureux concours de circonstances. Si cette fille n’avait pas mis les deux autres au courant, mes hommes auraient eu tout le temps d’éliminer ce Boris Corentin. Il était à leur merci, dans l’entrepôt. Seulement...

— Seulement, reprit Wong de la même voix douce, presque caressante, vous n’aviez pas absolument tout prévu.

Ses petits yeux noirs se plantèrent dans ceux de Chang, le forçant à baisser la tête :

— C’est bien dommage, parce que, voyez-vous, très cher commissaire, mon neveu bien-aimé a trouvé la mort dans cette pitoyable aventure. Mon cœur est noyé par le chagrin. C’est un peu, fidèle ami, comme si vous veniez de tuer mon fils unique...

Une sueur glaciale dégoulinait sur les tempes dégarnies de Chang. Il avait l’impression d’être un tout petit mulot en face d’un gros matou. Un chat gracieux et ronronnant, mais pourvu de griffes acérées prêtes à jaillir pour le déchiqueter. Le ton douxereux, protecteur, de monsieur Wong le liquéfiait littéralement. Il aurait mille fois préféré des injures ou même des coups.

— Essayez de me comprendre, vénérable compagnon, reprenait monsieur Wong. Tout ce que j’ai fait dans ma vie, tout ce que j’ai entrepris, tout ce que j’ai bâti, c’était pour mon neveu Cheng Lu. Il était pour moi l’image vivante

de ma sœur adorée, le souvenir lumineux de mes pauvres parents qui se perpétuaient à travers sa jeunesse. Et vous avez détruit tout cela par votre imprévoyance...

Chang s'accrocha de toutes ses forces aux bras de son fauteuil pour résister à la terrible envie qu'il avait de se lever et de s'enfuir du bureau à toutes jambes. Mais il savait pertinemment que ça n'aurait servi à rien.

— Je sais que c'est une tragédie, monsieur, bafouilla-t-il piteusement. Que rien ne pourra réparer. Mais je vous assure que sans l'autre policier français et sans l'inspecteur Qiao...

Chang eut comme une illumination.

— D'ailleurs, tout est de la faute de Qiao, au fond, dit-il très vite. Mais faites-moi confiance, monsieur, je vais trouver rapidement un moyen de le limoger et...

— Vous ne le ferez pas limoger, cher ami, l'interrompit Wong. Même si son intervention est infiniment regrettable, l'inspecteur Qiao n'a fait que son devoir, il me semble. On ne punit pas un homme qui accomplit sa tâche, même si elle est contraire à vos propres desseins.

Monsieur Wong reposa son coupe-papier avec juste un peu trop de brusquerie :

— Ceux qui doivent être châtiés sont ceux qui n'ont pas accompli la leur.

Chang eut l'impression qu'on lui enfonçait une centaine d'aiguilles en même temps dans la colonne vertébrale.

— Monsieur Wong, supplia-t-il, je vous jure que la prochaine fois, je ne le raterai pas.

Wong leva la main droite :

— Il n'y aura pas de prochaine fois en ce qui vous concerne, fidèle ami. Celui qui commet deux fois la même erreur de jugement est un fou. Le sage, au contraire, sait en tirer parti pour aller plus loin dans la voie qu'il s'est tracée.

Wong se tut, laissant macérer Chang dans sa peur de ce qui allait suivre. Un mince sourire se forma sur ses lèvres presque incolores :

— Ce Boris Corentin a prouvé qu'il était aussi courageux que le tigre. Seul un autre tigre, plus fort et plus rusé, sera capable de l'abattre. Je vais donc m'en charger moi-même.

Monsieur Wong se leva et ramena frileusement les plis de sa longue tunique de soie autour de son corps décharné :

— Allez, mon ami. Rentrez chez vous et ne vous souciez plus de cela.

Le commissaire Chang se leva comme un automate et sortit d'une démarche titubante d'homme saoul, sans même songer à dire au revoir.

Quand il fut seul, monsieur Wong se rassit. Ses traits s'affaîsèrent

brusquement sous l'effet de la douleur trop longtemps contenue. Il n'avait pas menti en disant à Chang que sa vie n'avait plus d'intérêt. Quand on lui avait ramené le corps de Cheng Lu, tard dans la nuit, il avait brutalement compris qu'on venait de le priver de la seule lumière humaine qui avait jamais brillé sur son existence depuis quarante ans. Tout le reste, la puissance, les empires, n'était rien, comparé au vide dont il se sentait envahi.

Soudain, seul devant le corps de son neveu qu'il avait veillé jusqu'aux premières lueurs de l'aube, il avait compris qu'il n'était plus qu'un vieillard dont le passage sur terre n'avait que trop duré. Il lui restait maintenant, comme les sages de l'ancienne Chine l'enseignent, à se préparer sereinement à la mort.

Wong redressa la tête. Mais avant, il fallait encore régler ses dernières affaires en suspens. Question d'honneur. Il appuya sur le bouton rouge de l'interphone de son bureau.

— Il vient de partir, dit-il en chinois, faites ce que vous avez à faire...

Il se tourna vers la fenêtre donnant sur le jardin. Mais pour la première fois, la vision des arbres, des fleurs, des plans d'eau, ne lui procura aucun apaisement. Parce qu'en surimpression de cet ordonnancement millénaire, il voyait le visage de Boris Corentin. Boris qu'il était décidé à affronter au grand jour, d'homme à homme. Jusqu'à ce que le meilleur gagne. Sans tricher, comme aux échecs ou au jeu de go.

Mais pour pouvoir l'affronter, il fallait le décider à venir jusqu'à lui, à s'asseoir devant l'échiquier. Seul devant le corps de son neveu, monsieur Wong y avait beaucoup réfléchi. Et il était sûr d'avoir trouvé le moyen le plus infaillible pour attirer Boris.

Comme tous les Occidentaux, que monsieur Wong connaissait bien, celui-là devait accorder beaucoup de prix à certaines valeurs humaines. Le sens de l'amitié, par exemple. Ou le secours qu'on doit à un ami en danger de mort.

C'est justement sur ce point faible-là que lui, monsieur Wong, allait le frapper.

En sortant du bureau de monsieur Wong, le commissaire Chang, pourtant d'un athéisme total, se promit d'aller dès le lendemain faire une superbe offrande au bouddha de jade de la rue An-Yuan.

Il n'en revenait pas de sa chance. Jamais il n'aurait pu pouvoir s'en tirer à si bon compte. Il se laissa tomber au volant de sa vieille Mitsubishi bleu ciel et ferma les yeux, le temps que les battements désordonnés de son cœur se calment.

Les mugissements des sirènes de bateaux, dans le port tout proche, le caquetage incessant et criard des sonnettes de vélo, le grondement des

trolleybus, tout cela lui semblait être devenu la plus douce des musiques.

Il était ressorti du bureau de monsieur Wong et il était vivant ! Malgré l'interdit du vieillard, il se promit de tout faire pour saboter définitivement la carrière de cet imbécile de Qiao qui s'était permis de faire du zèle sans l'en avertir.

Malgré la circulation démente, Chang ne mit pas plus d'un quart d'heure pour rejoindre la petite maison basse à un étage qu'il occupait à l'angle de la rue Whanhangdu et de la rue de Pékin, tout près du *Hilton*. Il sourit tout seul de satisfaction en pensant au repas qu'il allait se commander chez le traiteur voisin. Avec une bouteille de XO pour fêter ça.

Il poussa la porte d'entrée qu'il ne fermait jamais à clé. La plupart des malfrats de la ville savaient qu'il habitait là et aucun n'aurait été assez fou pour le cambrioler, ni même pour simplement entrer chez lui sans autorisation.

Aucun, sauf les deux types en jean et blouson qui se tenaient debout au milieu de son salon.

Le premier réflexe de Chang fut de tourner les talons et de filer le plus loin et le plus vite possible. Il abandonna ce projet à peine formé. Ça n'aurait servi à rien et il le savait. Il avait tout de suite identifié les deux hommes qui le regardaient sans sourire.

C'étaient deux Xiangfeng, autrement dit, des « frères d'avant-garde ». En clair, deux des tueurs de la K14 chapeauté par monsieur Wong.

Ils s'avancèrent vers lui et, pesant sur ses épaules, le forcèrent à s'asseoir devant la table de bois à la peinture verte écaillée qui trônait au centre de la pièce.

— À cause de toi, le Longtou Zhi Longtou[7] a beaucoup de chagrin, dit l'un d'une voix indifférente. Il va falloir promettre de ne plus lui faire de peine. Tu vas donc nous faire un serment. Pose ta main droite sur la table.

Tremblant de tous ses membres, le commissaire Chang s'exécuta. Il était prêt à jurer n'importe quoi pour que ces deux-là s'en aillent. La seule chose qui le consolait un peu c'est qu'il ne connaissait pas trop mal les habitudes de la triade : s'ils avaient voulu le tuer, ils l'auraient plutôt attiré ailleurs que chez lui.

Ses réflexions l'empêchèrent de voir l'autre « frère d'avant-garde » extraire une machette de son blouson.

Chang entendit un bruit sec, il ressentit comme un choc dans le bras, suivi d'une vague sensation d'engourdissement, pas désagréable.

Il baissa les yeux et contempla stupidement ses cinq doigts qui crachaient du sang sur la peinture écaillée de la table de bois.

Ils étaient complètement détachés du reste de sa main, sectionnés net par la machette du tueur. Lui et son acolyte restaient aussi calmes que s'ils étaient

venus simplement transmettre une invitation à dîner. Celui qui avait frappé essuyait méthodiquement le tranchant de son arme avec un chiffon gris.

Ce qui semblait curieux au commissaire Chang, c'est qu'il ne sentait absolument rien. Aucune douleur en tout cas.

Le « frère d'avant-garde » rangea posément sa machette et donna une tape presque amicale sur l'épaule du commissaire Chang :

— La prochaine fois que tu fais une Connerie, on te coupe le reste de la main, d'accord ?

Ils tournèrent les talons ensemble et sortirent. Ce n'est que quand ils eurent soigneusement refermé la porte derrière eux que la douleur, atroce, fondit sur Chang et qu'il se mit à hurler.

CHAPITRE XIV



Pour la dixième fois, Aimé Brichot fut contraint de descendre du trottoir afin de contourner un groupe de Chinois agglutinés devant une des nombreuses vitrines de la me de Nankin. En l'occurrence, celle d'un photographe professionnel qui exposait la photo d'une jeune mariée vêtue de la robe rouge traditionnelle.

Il sursauta en entendant le coup de klaxon furieux juste derrière lui et n'eut que le temps de remonter sur le trottoir pour ne pas se faire écraser par

le trolley qui n'avait même pas pris la précaution de ralentir.

Aimé avait beau faire, depuis trois jours que Boris et lui étaient à Shanghai, il éprouvait toujours la même sensation de malaise dès qu'il mettait le pied dans la rue. Trop de monde, partout. Une impression de grouillement désordonné, comme celui des insectes dans une fourmilière géante. La sensation paniquante que lui, pauvre petit Européen, allait être absorbé, broyé, digéré, et qu'on ne retrouverait jamais sa trace.

Seulement, il était bien obligé de plonger dans la masse, s'il ne voulait pas rentrer au Kremlin-Bicêtre les mains vides : les jumelles et le petit Charles ne le lui pardonnerait pas. Sans parler de Jeannette, sa femme. Il décida de commencer par elle et se dirigea résolument vers la vitrine poussiéreuse du *Shanghai Antics*, la boutique d'antiquités qu'il avait repérée la veille. Les enfants, on verrait plus tard.

Un instant, Aimé se demanda où était Boris en ce moment. Il l'avait quitté juste après le coup de téléphone de Badolini, disant qu'il devait retourner voir Isabelle Fournier, que ça pouvait être important. Très évasif, le Boris.

Aimé poussa la porte, déclenchant une sonnette grêle. Mais aucun des trois vendeurs ne fit attention à lui. Comme l'ensemble de la boutique, ils étaient nationalisés, payés au mois, et un client de plus représentait avant tout un emmerdeur potentiel à leurs yeux de fonctionnaires.

Aimé se mit à flâner dans l'in vraisemblable bric-à-brac, lorgnant deux clients en train de discuter le prix d'un secrétaire en bois sculpté qui tombait littéralement en ruine.

Il tomba en arrêt devant une vitrine d'argenterie fabriquée dans la concession anglaise au début du siècle. Il se dit que l'aiguière, là, ferait très bien sur le buffet de salle à manger que Jeannette tenait de ses parents.

— Belles pièces, n'est-ce pas ?

Aimé se retourna et se trouva nez à nez avec une femme très belle qui le dépassait d'une tête, vêtue d'une longue robe de shantung bleue et noire, nouée à la taille.

Anaïs Wong.

— C'est amusant de se retrouver dans cet endroit, n'est-ce pas ? poursuivit-elle de sa voix un peu rauque. Vous cherchez des souvenirs de Shanghai ?

— Il y a de ça, admit Brichot, un peu sur le qui-vive.

Dans son métier, il avait appris à se méfier des coïncidences du genre de celle-ci.

— Ça tombe très bien que je vous rencontre, poursuivit Anaïs en accentuant son sourire charmeur. J'aimerais avoir l'avis d'un pur Occidental comme vous sur le meuble que j'envisage d'acheter. Ça vous ennuie de jeter un coup d'œil dessus ?

— Ce sera avec plaisir, grommela Aimé, pas vraiment chaud, mais qui ne voyait aucune raison valable pour refuser.

Anaïs le précéda dans la deuxième partie de la boutique, en renforcement, séparée de la première par un rideau de fausses perles multicolores. Elle se retourna vers lui et lui désigna un cabinet de laque à l'allure torturée avec des pieds en racines de banian :

— Comment le trouvez-vous ?

C'est à ce moment-là qu'Aimé s'aperçut que les trois vendeurs avaient disparu comme par enchantement. Anaïs et lui étaient seuls dans la boutique.

Enfin, pas exactement seuls, puisque deux Chinois venaient d'entrer par la porte du fond. Aimé remarqua tout de suite que la même bosse déformait leur veste gris-bleu à peu près à hauteur du cœur.

— Beau meuble, n'est-ce pas ? continuait Anaïs sur le même ton de conversation mondaine. Mais je me demande s'il ira à l'endroit où je pensais le mettre. Ça vous ennuerait de m'accompagner jusqu'à la maison pour me donner votre avis ?

Aimé n'aimait pas ça. Pas du tout. Ça respirait le traquenard à pleins poumons. Le plus naturellement possible, il fit un pas en arrière. Aussitôt, l'un des deux Chinois se déplaça pour lui bloquer l'accès à la sortie.

La main engagée dans l'échancrure de sa veste, à l'endroit déformé par la bosse.

Aimé soupira. Il avait compris. Il venait de se faire piéger comme un gamin. Dans ces cas-là, mieux valait faire contre mauvaise fortune bon cœur et jouer le jeu à fond.

— Au contraire, dit-il avec un large sourire. J'en serais absolument ravi !

— Merveilleux ! s'exclama Anaïs en lui rendant son sourire, rien ne pouvait me faire plus plaisir...

Tout juste si elle ne battait pas des mains.

Elle rouvrit la porte du fond et sortit, suivie par Aimé encadré des deux hommes qui ressemblaient beaucoup plus à des tueurs qu'à des premiers communiant.

Ils débouchèrent dans une cour étroite et longue, très sombre à cause de la hauteur des immeubles qui la fermaient. Du linge pendait à quelques fenêtres et il flottait dans l'air confiné une odeur d'ail frit et de persil chinois.

Occupant pratiquement toute la largeur de la cour, une Mercedes 600 aux vitres teintées attendait, moteur en marche.

En s'avançant vers la voiture flambant neuve, Aimé cherchait désespérément un moyen de ne pas y monter. Sans grande illusion d'ailleurs : qu'ils soient parisiens ou Shanghaïens, il avait appris à reconnaître des tueurs professionnels et il savait que ceux-ci ne lui laisseraient aucune chance.

En moins de temps qu'il n'en faut à un Chinois pour vider un bol de riz,

Aimé se retrouva coincé entre Anaïs et l'un des tueurs, tandis que l'autre prenait place à l'avant, à côté du chauffeur. Assis de trois quarts pour plus de précaution.

La voiture démarra en souplesse et sortit de la cour par une porte cochère vermoulue avant de s'engager dans la rue de Nankin.

Brichot carburait à six mille tours/minute. Et les pensées qui se bousculaient sous son crâne dégarni n'étaient pas particulièrement réjouissantes. Cet enlèvement, pour appeler les choses par leur nom, lui laissait présager le pire : Monsieur Wong – car il était derrière tout ça, aucun doute là-dessus – devait fatalement être au courant que c'était lui qui avait abattu son neveu, la veille au soir, dans l'entrepôt Hitachi. Et il ne devait pas être du genre à passer l'éponge facilement.

Ils venaient de s'engager sur le Bund quand la Mercedes freina brutalement et stoppa. À travers la vitre fumée, Aimé aperçut des centaines de personnes qui barraient toute la chaussée. Deux policiers à casquette plate détournaient placidement la circulation.

Une manifestation, chose plutôt inattendue à Shanghai. Anaïs pinça les lèvres et laissa tomber d'un air dégoûté :

— Voilà où en arrive Deng Xiaoping avec son libéralisme...

Apparemment, ce n'était pas la peine de compter sur madame Wong pour faire avancer la Chine sur la voie de la démocratie triomphante...

La foule s'amassait devant le siège du parti communiste de Shanghai, une bâtisse noire et massive du Bund, brandissant des pancartes et des banderoles. Comme tous les manifestants du monde.

La Mercedes, à grands coups de klaxon, parvint finalement à se frayer un passage, saluée respectueusement par les deux policiers en faction qui avaient reconnu la voiture de monsieur Wong.

Aimé soupira intérieurement. Cette manif, c'était sa seule chance de pouvoir espérer fausser compagnie à ses « hôtes ». Maintenant, c'était trop tard. De toute façon, même s'il avait pu jaillir de la Mercedes en hurlant, il n'était même pas absolument certain que les policiers ne l'auraient pas gentiment remis à l'intérieur.

À l'extrémité nord du Bund, juste avant la masse verdoyante du parc Huangpu, le chauffeur obliqua à droite, sans se soucier des vélos qui roulaient de chaque côté de la voiture. La double porte blindée qui fermait la propriété des Wong s'ouvrit toute seule et la voiture roula sur les graviers blancs de l'allée centrale. Dans le rétroviseur intérieur, Aimé vit les deux battants se refermer lentement et se joindre avec un claquement sourd qui résonna sinistrement dans sa tête.

Car il voyait assez mal comment il allait faire pour ressortir d'ici.

CHAPITRE XV



— J’ai pensé que ça te ferait plaisir de connaître une autochtone avant ton retour à Paris...

Boris s’immobilisa sur le seuil de la petite chambre d’Isabelle. Assise en tailleur sur la natte posée à même le sol, une Chinoise minuscule le regardait avec un sourire un peu craintif. Ses traits étaient d’une finesse extraordinaire. Boris eut l’impression d’une miniature sculptée par un artiste de génie dans la plus rare des porcelaines. Il se dit qu’elle ne devait pas avoir beaucoup plus de seize ans, malgré ses cheveux noirs coiffés en chignon qui la vieillissaient un peu. Elle était vêtue d’une sorte de kimono blanc à liséré rose soutenu, croisé sagement sur sa poitrine, à peine perceptible sous le tissu.

— Elle s’appelle Fleur-de-Lumière, dit Isabelle en se collant contre Boris. C’est joli, non ? Je lui ai parlé de toi ce matin. Et comme elle n’a encore jamais connu de Blanc...

Boris ouvrit la bouche pour expliquer gentiment à Isabelle qu’il n’était pas venu chez elle pour batifoler, qu’il avait la tête ailleurs, des soucis, etc..., mais Isabelle, comme si elle devinait que les objections allaient pleuvoir, ne lui laissa pas le temps de parler.

Elle s’agenouilla derrière Fleur-de-Lumière, dénoua rapidement la ceinture du kimono et le tira en amère, déclenchant un petit lire aigu chez la jeune Chinoise. Boris sentit sa pomme d’Adam se transformer en yo-yo dans

sa gorge.

Fleur-de-Lumière était vraiment sublime. Ses deux seins minuscules à peine dessinés étaient d'une forme parfaite, ses hanches sinueuses et son ventre très légèrement bombé semblaient sortir tout droit d'un tableau d'Ingres ou de Botticelli. Toujours assise en tailleur, elle offrait à Boris une vue imprenable sur la fleur nacrée de son sexe, à peine voilée par la fine toison aussi noire que sa chevelure.

Malgré ses bonnes résolutions, Boris ne resta pas longtemps insensible au spectacle et il se sentit très vite à l'étroit dans son pantalon. Isabelle revint vers lui après avoir lâché une courte phrase en chinois qui fit glousser Fleur-de-Lumière.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Boris.

Isabelle s'agenouilla devant lui :

— Qu'elle allait avoir le bonheur de découvrir la plus grosse queue de sa vie !

Boris allait répliquer quand les deux mains d'Isabelle se posèrent sur le devant de son pantalon. Sagement, il décida de remettre ses objections à plus tard.

Fleur-de-Lumière eut une exclamation ravie quand Isabelle fit jaillir le membre tendu à l'air libre. Elle se redressa et s'avança à genoux. Les yeux levés vers Boris, elle prononça une phrase sur le mode interrogatif.

— Elle dit qu'elle atteindrait au comble de la félicité si tu l'autorisais à goûter ta tige de jade impériale, traduisit Isabelle. En français courant, elle est partante pour une petite pipe !

— J'avais compris, soupira Boris. Demandé comme ça, je me demande si ce serait très courtois de refuser...

De toute façon, c'était trop tard. Fleur-de-Lumière avait déjà glissé une main entre les cuisses musclées de Boris et pressait doucement les boules tièdes et douces qui vibraient de désir sous son sexe et semblaient grossir encore. Elle ouvrit la bouche aussi grande qu'elle le put et avança les lèvres vers le membre qui ressortait devant ses yeux. À la stupéfaction de Boris, elle parvint à en engloutir les trois quarts sans effort apparent.

— Elle a de la technique, hein ? observa Isabelle d'un ton calme de professionnelle.

Technique ou pas, Boris était aux anges. La bouche de Fleur-de-Lumière était d'une douceur diabolique. Elle l'aspirait comme une ventouse doublée de velours, agaçant la pointe de son sexe gorgée de sang du bout de sa langue virevoltante.

Il ne put retenir un grognement de frustration quand elle l'abandonna brusquement. Fleur-de-Lumière, les yeux étincelants et le rouge aux joues, se tourna vers Isabelle et lui dit quelques mots d'une voix haletante.

— Elle veut que tu visites sa petite grotte, traduisit celle-ci, c'est-à-dire...

— OK, je crois deviner ce que ça veut dire !

De toute façon, l'attitude de Fleur-de-Lumière était assez explicite en elle-même pour que Boris puisse se passer de traduction. Elle s'était placée dos à lui, à quatre pattes sur la natte, les reins incroyablement cambrés. Ses fesses menues étaient d'un galbe parfait. Fleur-de-Lumière tourna à demi la tête et dit de nouveau quelques mots en direction d'Isabelle.

— Elle dit qu'elle préfère cette position, traduisit-elle, parce que tu ne peux pas voir son visage. Sinon, elle aurait trop honte...

Boris faillit éclater de rire. Si Fleur-de-Lumière était une femme honteuse de ce qu'elle s'apprêtait à faire, lui voulait bien se transformer à l'instant en moine bouddhiste !

Il s'agenouilla derrière elle pour que son membre arrive à la hauteur de son sexe déjà à demi ouvert. Fleur-de-Lumière frissonna quand il posa ses mains sur ses hanches et cambra les reins encore plus. Il allait la pénétrer quand les doigts d'Isabelle s'enroulèrent autour de sa virilité pour l'arrêter et la guider un peu plus haut, vers l'œillet minuscule qui commandait l'entrée de ses reins.

— Je connais ses goûts, murmura Isabelle en réponse à un regard interrogatif de Boris. C'est par là qu'elle jouit le plus.

— Mais je vais lui faire mal ! protesta-t-il assez faiblement.

Isabelle eut un sourire trouble :

— Oui te dit que ce n'est pas de ça qu'elle a envie ?

Comme pour lui donner raison, Fleur-de-Lumière fléchit les coudes, ce qui eut pour effet de lui relever encore davantage la croupe en arrière jusqu'à ce que sa « petite grotte » entre en contact avec le sexe tendu. Alors, le sang aux tempes, Boris n'hésita plus. Empoignant solidement la Chinoise par la taille, il poussa aussi doucement qu'il put. Après une courte résistance, les chairs délicates s'ouvrirent brusquement.

Fleur-de-Lumière eut un cri de douleur et rejeta la tête en arrière. Aussitôt, Boris s'immobilisa, prêt à se retirer. Mais, reprenant appui sur les mains, la Chinoise se recula d'un coup et s'empala elle-même à fond sur le sexe qui l'écartelait.

Boris avait l'impression affolante d'être pris dans un étau brûlant. Rendu fou de désir par cette fille qui offrait sans retenue la voie la plus intime de son corps, il se rua en elle sans plus de précaution.

Dans un demi-brouillard, il vit Isabelle se mettre nue et s'allonger devant Fleur-de-Lumière, les cuisses écartées de chaque côté d'elle. Aussitôt, la Chinoise poussa un petit cri ravi et, secouée par les coups de boutoir de Boris, elle plongea sa bouche dans l'intimité moite d'Isabelle dont le corps se tendit comme un arc.

Cette vision des deux femmes enchevêtrées acheva de mettre le feu aux poudres. Boris sentit une brusque et intense chaleur exploser dans ses reins et irradier dans tout son corps. Il accéléra encore ses mouvements, ressortant presque entièrement des reins de Fleur-de-Lumière pour y replonger d'une seule poussée.

Les lèvres de la Chinoise collées à son clitoris dardé, Isabelle poussa un hurlement rauque. Son bassin se souleva pour que la langue agile la pénètre au plus profond. Comme la première fois, quand ils n'étaient que tous les deux, elle jouit en même temps que Boris qui se déversa à longs jets brûlants dans le corps gracile de Fleur-de-Lumière. Celle-ci avait laissé retomber sa tête sur le ventre d'Isabelle et poussait des cris brefs et aigus de petite souris. Elle eut un dernier gémissement quand Boris se retira d'elle, vidé. Presque aussitôt, elle fila vers la minuscule salle de bain, sans un regard pour l'homme qui venait de la prendre.

Boris se laissa tomber de tout son long à côté d'Isabelle qui reprenait son souffle peu à peu :

— Tu traites tous tes amis comme ça ?

— Seulement ceux qui savent m'exciter !

Boris se redressa à demi et plongea ses yeux dans les siens. Malheureusement, après cet intermède agréable, le sens des réalités lui revenait à la vitesse de la marée montante dans la baie du mont Saint-Michel.

— Tu sais que j'étais venu te voir pour tout autre chose...

Isabelle se rembrunit instantanément :

— Je m'en doutais un peu, figure-toi. Vas-y, raconte...

— C'est un peu long à t'expliquer. Mais en gros, j'ai acquis la certitude que Wong est le responsable de tout. Je suis décidé à aller jusqu'au bout et je voudrais que tu m'aides à arriver jusqu'à lui.

Isabelle passa sa main dans les cheveux bruns et bouclés de Boris :

— Tu es vraiment têtue. Têtue et complètement fou. Dans quelle langue est-ce que je dois t'expliquer que tu n'as aucune chance contre lui et... Oh merde, qu'est-ce que c'est encore ?

Elle se leva d'un bond pour décrocher le combiné du téléphone dont la sonnerie les avait fait sursauter tous les deux. Boris la vit se figer et pâlir. Après avoir dit deux ou trois mots brefs en chinois, elle tendit le combiné à Boris, une lueur de panique dans le regard.

— C'est pour toi, souffla-t-elle. C'est monsieur Wong...

Boris plaqua l'instrument contre son oreille en essayant de calmer les battements de son cœur. Un sale pressentiment au creux de l'estomac. Il reconnut tout de suite la voix trop douce du vieillard :

— Monsieur Corentin ? J'espère que je ne suis pas trop en avance. J'ai su que mademoiselle Fournier recevait une amie à elle. Une amie très chère...

J'ai pensé qu'il serait plus courtois de vous laisser le temps de faire connaissance. Ai-je eu raison ?

Boris respira un grand coup. Puisque Wong prenait l'initiative de le relancer, autant y aller carrément.

— Écoutez-moi, Wong, écoutez-moi bien. Je sais désormais tout ce que je voulais savoir sur vous et vos activités ignobles. J'ai même quelques preuves, figurez-vous...

Monsieur Wong eut un petit rire sec :

— Oui, je sais, c'est justement ce que monsieur Brichot était en train de m'apprendre il y a quelques minutes...

Boris eut l'impression qu'on lui versait du plomb fondu dans l'estomac :

— Qu'est-ce que l'inspecteur Brichot fait chez vous ?

— Eh bien... Disons que j'ai su employer des arguments suffisamment convaincants pour qu'il accepte mon invitation. Une invitation à durée déterminée, si je me fais bien comprendre...

Boris serra les poings. En un mot, Aimé était prisonnier. Otage, pour être plus précis.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda-t-il d'une voix très calme.

— Monsieur Corentin, à cause de vous et de votre coéquipier, j'ai perdu mon neveu que j'aimais plus qu'un fils. Je sais que la vengeance n'apaise pas le chagrin, mais il me serait impossible de trouver le sommeil désormais si je restais assis sans rien faire...

— Alors ?

— Est-ce que vous êtes joueur, monsieur Corentin ?

— Pas précisément, non.

— Moi, je le suis terriblement. Comme la plupart des Chinois, d'ailleurs. Et il va vous falloir l'être aussi...

Wong marqua un temps d'arrêt avant de finir sa phrase :

— Si vous voulez avoir une infime chance de revoir votre ami Brichot vivant, écoutez-moi attentivement, monsieur Corentin. Je sais que vous êtes au courant des particularités de mon jardin et de ses cercles. Actuellement, monsieur Brichot se trouve enfermé dans le neuvième et dernier cercle... ainsi que votre compatriote, mademoiselle Cécile Leclerc. Il est exactement onze heures du matin. Dans trois heures, à deux heures précises, les portes blindées de ma propriété s'ouvriront pour vous. Vous entrerez seul et sans arme.

Boris changea le combiné d'oreille et s'aperçut qu'il transpirait à grosses gouttes :

— Ensuite ?

— Ensuite, vous disposerez de soixante minutes exactement pour franchir

les neuf portes des neuf cercles. Si vous y parvenez, vous, mademoiselle Leclerc et monsieur Brichot pourrez quitter Shanghai en toute sécurité.

— Dans le cas contraire ? demanda Boris, qui connaissait d'avance la réponse.

— Vos deux compatriotes seront mis à mort. Ainsi que vous si vous avez pénétré, si peu que ce soit, dans le jardin. J'ajoute, monsieur Corentin, que vous êtes libre de refuser ma proposition. Dans ce cas, vous pouvez regagner l'Europe dès maintenant. Mais vous me déceviez beaucoup en refusant.

— Pourquoi tout ce cinéma, Wong ? Pourquoi ne pas nous tuer tout simplement ? Si jamais j'accepte et que je gagne, vous savez très bien que je serai toujours un danger pour vous...

Il sembla à Boris que la voix de monsieur Wong tremblait légèrement quand il répondit :

— Plus rien ni personne ne peut plus être un danger pour moi maintenant, monsieur Corentin. Tout simplement parce que, ne tenant plus à rien, je ne crains plus rien non plus. Et puis, je vous l'ai dit : je suis joueur. Je sais que vous êtes un homme intelligent, courageux, rusé. J'ai l'immodestie de croire que je le suis aussi. Alors... que le meilleur de nous deux l'emporte. L'enjeu me paraît suffisamment intéressant, qu'en pensez-vous ?

Il y eut un long silence de part et d'autre de la ligne. Enfin, Boris prit une profonde inspiration :

— À tout à l'heure, monsieur Wong.

Il r'accrocha sans attendre la réponse et se tourna vers Isabelle qui le regardait d'un air effrayé, Fleur-de-Lumière blottie dans ses bras :

— Tu ne vas quand même pas y aller ? demanda-t-elle dès que Boris l'eut mise au courant.

Boris haussa les épaules, fataliste :

— Pas le choix. C'est ma seule chance de tirer Mémé de là.

— Mais tu ne comprends pas ? explosa Isabelle. Même si tu gagnes ce jeu stupide, il vous tuera de toute façon. Il veut juste s'amuser une dernière fois avec vous. La parole donnée, ça n'a pas la même valeur pour les Asiatiques que pour nous, tu sais !

Boris sourit calmement :

— Je sais tout ça. Mais je sais aussi que si j'abandonne mon ami sans rien faire pour le sauver, je ne pourrai plus jamais me regarder dans une glace. Et ça serait ennuyeux parce que je me rase tous les jours !

Isabelle abandonna Fleur-de-Lumière qui les regardait alternativement tous les deux en essayant de comprendre ce qui se passait et se précipita dans les bras de Boris.

Elle passa ses deux mains autour de son cou et appuya son corps nu contre le sien aussi fort qu'elle le put, le visage enfoui dans son épaule.

— Tes vraiment con comme mec, dit-elle avec des sanglots dans la voix. T'es con, mais qu'est-ce que je t'aime !

CHAPITRE XVI



Boris consulta sa montre. 13h57. Il leva les yeux vers les deux caméras qui surveillaient l'accès à la propriété des Wong. « On » devait déjà être au courant de son arrivée. Mais, pour respecter les règles du jeu fixées par monsieur Wong, il savait bien que les portes ne s'ouvriraient qu'à deux heures précises.

Ensuite, il disposerait d'une heure pour déjouer les pièges tendus par Wong. Pièges dont il ignorait absolument tout. S'il n'y parvenait pas, Cécile Leclerc et Aimé Brichot seraient tués. Et sans doute lui avec.

Boris sourit machinalement aux deux jeunes Chinoises qui venaient de le frôler en passant à sa hauteur sur le trottoir. L'une d'elles se retourna quelques mètres plus loin et lui adressa une œillade très explicite. Les mœurs étaient vraiment en train de changer.

Boris sursauta en entendant le déclic métallique. La lourde porte blindée venait de s'ouvrir. Il resta quelques secondes immobile à regarder l'entrée du jardin qui paraissait désert. C'est maintenant que tout allait se jouer.

D'un pas résolu, il franchit le seuil et la porte se referma lentement

derrière lui, l'isolant du monde extérieur. L'heure qui commençait allait être la plus longue de sa vie.

Monsieur Wong prit doucement Aimé Brichot par le bras et l'entraîna dans la seconde pièce du petit pavillon qui occupait le centre exact du neuvième cercle. Celui dont, à part ses propriétaires, personne n'était jamais ressorti vivant.

Depuis quelques heures, Brichot avait l'impression de vivre un cauchemar tout éveillé. Ce qu'il avait vu en traversant les deux derniers cercles défiait l'imagination la plus perverse. Le marquis de Sade était un gamin à côté de monsieur Wong, et ses *120 Journées de Sodome*, une plaisanterie de patronage.

Dans le huitième cercle, se trouvaient quatre adolescents chinois des deux sexes, crucifiés la tête en bas.

— Approchez-vous et regardez mieux, lui avait dit monsieur Wong de sa voix caressante, vous venez que nous ne sommes pas des tricheurs.

Brichot avait failli tourner de l'œil. Effectivement, les époux Wong ne trichaient pas : les quatre malheureux étaient vraiment crucifiés, avec de vrais clous, plantés dans leurs poignets et au-dessus des chevilles. D'énormes mouches noires vrombissaient autour du sang qui avait séché en épaisses plaques noirâtres autour des clous. Tous les quatre étaient à demi inconscients et gémissaient faiblement.

Anaïs Wong s'était approchée de l'un des garçons, très maigre. Avec un air gourmand, elle s'était emparée de son sexe et avait commencé à le masturber doucement. À sa grande stupéfaction, Aimé avait vu le membre s'ériger lentement.

— On a de la ressource à cet âge-là, avait commenté Anaïs d'un ton parfaitement calme. Mais nous reviendrons nous occuper d'eux plus tard. Venez, nous avons plein d'autres choses à vous faire découvrir.

Les autres choses en question, Aimé préférait les oublier le plus vite possible. Dans un enclos coincé entre deux minuscules étangs artificiels couverts de fleurs de lotus, une Chinoise qui lui parut très jeune était enchaînée, nue, sur l'un de ces tréteaux dont on se servait il n'y a pas encore si longtemps pour immobiliser les chevaux à ferrer. La brise fraîche faisait naître de petits frissons sous sa peau presque blanche.

Sur un signe de monsieur Wong, un homme à moitié en haillons détacha l'âne qui broutait à l'autre bout de l'enclos et l'amena derrière la fille dont la croupe était surélevée au maximum. Avec horreur, Aimé vit l'animal s'agiter et développer une formidable érection.

La fille poussa un hurlement atroce lorsque l'âne la couvrit avec des braiments affolés. Quand il redescendit du tréteau de bois, le ventre de la Chinoise, évanouie, n'était plus qu'une bouillie sanglante.

— Vous êtes des monstres, des malades incurables, avait bredouillé Aimé,

obligé de s'appuyer contre le tronc noueux d'un cédratier pour ne pas tourner de l'œil à son tour.

— Allons, monsieur Brichot, avait soupiré Wong.

Pourquoi ces insultes ? Pourquoi toujours rejeter ce que vous ne comprenez pas ? Vous ne ressentez pas la poésie qui se dégage de cette confrontation entre la douleur atroce et le cadre enchanteur de ce jardin ? Quant à l'accouplement de la femme et de la bête, c'est tout à fait biblique, vous ne trouvez pas ? Et même vos Romains de l'Antiquité le pratiquaient couramment. Mais cela suffit : je vois que vous n'êtes pas prêt à me suivre sur ce terrain. D'ailleurs, nous allons arriver au neuvième cercle...

C'est là, dans la deuxième pièce du pavillon où ils venaient d'entrer, qu'Aimé découvrit Cécile Leclerc. Elle aussi était crucifiée, mais ses mains et ses pieds étaient seulement liés. Sa tête pendait lamentablement sur son épaule, son visage était masqué par ses cheveux tombants. Tout son corps était marqué de longues estafilades sanglantes et d'ecchymoses violacées.

Monsieur Wong consulta sa montre et adressa un gracieux sourire à Brichot :

— Votre ami Corentin doit être en train d'entrer chez moi. Si dans une heure il n'est pas ici, mademoiselle Leclerc sera livrée à l'âne. Quant à vous...

Brichot n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Il ne croyait pas beaucoup à la transmission de pensées, mais il se surprit à hurler intérieurement :

— Boris, vieux fière, tire-toi pendant qu'il est encore temps ! Ne viens pas te fourrer dans ce guêpier !

Boris était arrêté devant la porte qui fermait le premier cercle et observait le digicode à dix chiffres. Il n'était pas allé chez Isabelle Fournier pour rien.

Elle lui avait expliqué où se trouvait l'entrée du jardin des supplices, ce qui lui avait fait gagner de précieuses minutes.

Et surtout, elle s'était souvenue que tous les codes, en tout cas ceux des cercles dans lesquels elle avait pénétré, étaient à six chiffres, ce qui restreignait considérablement le champ des possibilités. Malgré tout, il devait encore en rester plusieurs centaines de milliers.

— Réfléchissons vite et bien, marmonna Boris. Si Wong m'a lancé ce défi, c'est parce qu'il sait que j'ai une chance de trouver, même infime. Donc les codes doivent faire référence à des choses que je sais de lui, ou que je suis censé savoir.

Un peu plus loin, sur la pelouse qui bordait la maison, un toucan poussa un cri et s'envola lourdement pour retomber quelques mètres plus loin. Mais Boris ne le vit même pas, perdu dans ses pensées.

— Ça pourrait être des histoires de dates de naissance, ou des trocs

comme ça, reprit-il à mi-voix. Mais je n'y crois pas : trop primaire pour lui. Non, il faut chercher quelque chose de plus intime, de plus caractéristique. Quelque chose qui a à voir avec ses activités ou ses goûts ou...

Boris s'interrompt, le cœur battant. Il venait de repenser à la phrase de Badolini, au téléphone : « Wong a déclaré aux journalistes qu'il était fou d'Orson Welles et que sa femme ressemblait à Rita Hayworth. » Il pouvait être complètement à côté de la plaque, mais ça se tenait comme idée.

Il décida de commencer par le nom de l'actrice, en supposant que chaque lettre de l'alphabet correspondait à un chiffre.

— Sauf qu'il n'y a que dix chiffres et vingt-six lettres, grommela-t-il. À moins... À moins qu'il suffise de repartir de zéro à chaque fois... De zéro ou de un ?

Boris regarda sa montre et soupira. Déjà sept minutes de passées. Il fallait bien commencer par quelque chose. Il décida d'essayer par le un. Remplaçant les six premières lettres du nom Hayworth, il tapa le 8-1-5-5-5-8. Il ne se passa rien.

Il fallait essayer en commençant par le zéro. Il tapa 7-0-4-4-4-7. Rien non plus. Ça partait mal.

— Mais tu es idiot, mon pauvre Boris !

Évidemment, il n'y avait aucune raison de ne pas prendre en compte le prénom. D'autant que « Rita » plus « Hayworth », cela faisait exactement deux fois six lettres. Il fallait donc essayer « Rita Ha ». Ce qui donnait 8-9-0-1-8-1.

Boris poussa un rugissement de joie. Avec un léger déclic, la porte blindée venait de s'ouvrir. Il respira un grand coup et pénétra dans le premier cercle.

L'inspecteur Qiao repoussa le plat d'ailes de poulet farcies sans même y avoir touché. Devant sa figure défaite, sa femme, silencieuse et soumise comme toute bonne épouse traditionnelle, préféra battre en retraite dans sa cuisine.

Qiao avait la désespérante impression que toute sa vie était en train de lui échapper. Ça lui faisait penser aux petits trains de dominos qu'il faisait quand il était gosse. Là, par la force des circonstances, quelqu'un avait poussé le domino du bout et ils étaient tous en train de se casser la figure les uns derrière les autres.

Il se leva de la table familiale et, contre son habitude, alla se resservir un deuxième verre de cognac. Il avait toujours fait attention à ne pas trop boire. Mais là, ça n'avait vraiment plus aucune importance.

Il avait tout raté. Depuis le début. Il s'en rendait bien compte maintenant. À cause de ce Boris Corentin, justement. Il le détestait parce qu'il le forçait à

ce retour douloureux sur toute sa vie, mais en même temps, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Un homme droit, courageux, méprisant le danger et la mort, prêt à se dresser contre le monde entier pour tenter de sauver son ami.

Il ne lui avait pas demandé grand-chose, finalement. Juste d'assurer ses arrières, au cas où Wong ne respecterait pas sa parole. Mais lui, Qiao, avait refusé. Parce qu'il avait peur. Peur de monsieur Wong. Peur pour sa femme, peur pour son fils qui venait juste d'entrer à l'école cette année. Mais il devait bien s'avouer qu'il avait surtout peur pour lui-même. Encore plus depuis qu'il avait vu ce qu'ils avaient fait au commissaire Chang.

Alors, il avait dit non à Boris Corentin. Il lui avait refusé son aide. Il l'avait laissé partir seul au rendez-vous fixé par monsieur Wong.

Qiao se resservit une nouvelle rasade d'alcool et la vida d'un trait. Un pli amer déformait sa bouche. Tout était truqué depuis le début. Il avait cru être un policier intègre et compétent au service de son pays. Il n'était rien. Qu'un pion sans importance, manipulé au gré d'intérêts qui le dépassaient.

Au début, il avait été très fier que ce soit à lui que l'on confie les deux policiers français en mission officielle à Shanghai. Il avait même parlé de grand honneur devant sa femme silencieuse.

Il se rendait compte maintenant que personne ne tenait à ce que Corentin et Brichot réussissent, ni à retrouver le neveu Wong, ni à mettre la main sur les quatre filles disparues. Et c'était pour ça qu'on les lui avait confiés lui, Qiao. Parce que tout le monde le prenait pour un médiocre qui ne ferait pas de zèle.

Exactement ce qu'il était, au fond.

Il se leva et alla ouvrir le tiroir du buffet bas en bois laqué. Là où il rangeait son arme de service. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il suffisait de pointer le canon sur sa tempe et de faire un petit mouvement de l'index. Une toute petite crispation de rien du tout et tout serait résolu.

Le visage rond et rieur de son fils passa devant ses yeux et l'arme s'abaissa presque d'elle-même. Est-ce qu'il avait le droit ? Est-ce que son garçon ne traînerait pas toute sa vie le poids de ce père qui s'était donné la mort par lâcheté ?

Un sourire sans joie se dessina sur les lèvres décolorées de Qiao. Il venait de trouver la solution à son problème. Il y avait plusieurs façons, dans son cas, d'aller au-devant d'une mort certaine. Il suffisait juste de choisir celle qui n'était pas infamante.

Il glissa son arme dans son étui de côté et sortit, sans même penser à dire au revoir à sa femme qui le regarda s'éloigner dans la rue avec des yeux noyés d'inquiétude.

Franchir le deuxième cercle avait été un jeu d'enfant pour Boris. Il avait suffi de taper les lettres restantes du nom de Rita Hayworth, à savoir « Yworth ». Ce qui donnait 5-5-5-8-0-8.

Sans prendre garde à la magnificence du jardin autour de lui, Boris se dirigea droit vers le mur d'enceinte du troisième cercle. Il était décidé à continuer dans la même voie. Puisque monsieur Wong prenait sa femme pour Rita Hayworth, rien ne l'empêchait de se prendre lui-même pour Orson Welles.

Boris resta un instant perplexe devant le digicode. Le prénom du cinéaste n'avait que cinq lettres. Et s'il y rajoutait l'initiale du nom de famille, c'est à celui-ci, arrivé au digicode suivant, qu'il en manquerait une.

— À moins, dit Boris tout haut, de répéter l'une des lettres du prénom, vraisemblablement la première ou la dernière.

Il décida d'essayer « Orson O ». Il tapa 5-8-9-5-4-5. Avec une petite seconde de décalage, la porte s'ouvrit. Juste de l'autre côté de la porte, adossées au tronc d'un gros cèdre mort, trois jeunes Chinoises, entièrement nues et enlacées comme les Grâces, regardaient Boris en souriant.

Juste en face d'Aimé Brichot se trouvait une sorte de grande planche, articulée en plusieurs sections grâce à des charnières de métal rouillé, de la longueur d'un corps humain, posée sur des tréteaux. À côté, il y avait un grand seau d'eau avec quelques serviettes-éponges impeccablement pliées.

Aimé sentit le sang refluer de son visage. Pas besoin d'être grand clerc pour deviner à quoi ça servait : on met la serviette sur le visage de celui que l'on veut faire parler et on verse l'eau jusqu'à ce qu'il suffoque. Une petite torture pas chère et efficace, particulièrement appréciée des Vietnamiens, du Nord comme du Sud, durant la guerre.

Un peu plus loin se trouvait un établi avec des éclats de bambou durcis au feu, bien rangés, et de petits marteaux. Ça, c'était pour les ongles. Aimé préféra ne pas regarder plus loin et reporta son attention sur le visage presque avenant de monsieur Wong.

— Savez-vous quel est cet instrument ? demanda-t-il en désignant la planche de bois articulée.

— Non, et franchement, je ne tiens pas beaucoup à le savoir, répondit Aimé dont la pomme d'Adam commençait à gonfler dans sa gorge.

— Vous avez tort, c'est très intéressant. Il s'agit d'un banc-tigre, expliqua monsieur Wong d'un ton professoral. Un appareil très simple, mais ô combien ingénieux. On vous attache sur ce banc grâce à ces courroies. Et grâce aux charnières, le banc peut être tordu de façons très diverses et extrêmement curieuses à observer...

Aimé regardait la planche infernale. Il y avait de quoi désarticuler complètement un homme. Deux charnières coupaient la partie inférieure, permettant de briser les tibias par simple pression. D'autres, à la hauteur des

hanches et du thorax, devaient briser les côtes, démantibuler la cage thoracique.

Anaïs les rejoignit et passa une main câline sur le torse de Brichot qui se recula instinctivement.

— Ce sont les os du bassin qui se rompent en premier, précisa-t-elle d'un air gourmand.

Dès que Boris eut pénétré dans le troisième cercle, les trois Grâces quittèrent leur arbre et vinrent l'entourer avec des clins d'yeux qui se voulaient tentateurs. L'une d'elles s'agenouilla et s'attaqua à la fermeture de son pantalon, tandis que les deux autres se frottaient contre lui avec l'impudeur de jeunes guenons.

Boris les repoussa gentiment, mais fermement. Elles étaient ravissantes, mais vraiment, il avait autre chose à faire. Elles n'insistèrent d'ailleurs pas et s'enfuirent en courant vers le pavillon à demi masqué par les saules pleureurs. Malgré sa situation, Boris ne put s'empêcher de sourire : si c'était avec d'aussi pauvres ruses que monsieur Wong comptait le retarder, il se fichait le doigt dans l'œil.

Devant la porte du quatrième cercle, Boris n'hésita pas une seconde. Il commençait à bien comprendre la logique de monsieur Wong. Ça ne pouvait être que « Welles ». Il pianota 0-5-2-2-5-9. La porte s'ouvrit et, brusquement, Boris regretta presque de ne pas s'être attardé en compagnie des trois Grâces.

Parce que devant lui, deux hommes vêtus d'un pantalon de jogging et torse nu l'attendaient en position de combat.

Monsieur Wong cria un ordre. Aussitôt, les deux jumeaux obèses que Brichot n'avait pas encore remarqués l'empoignèrent par les bras et, d'un croc-en-jambe, le firent tomber sur le banc-tigre. En un clin d'œil, les courroies entraient dans sa chair, l'immobilisant de façon rigide contre les montants de bois. L'une d'elles lui bloquait la gorge, passant dans deux trous de chaque côté de son cou, l'étranglant automatiquement s'il tentait de bouger la tête.

Les frères Tang renversèrent le banc-tigre sur le côté et se placèrent chacun à un bout. Assis à même le sol, se servant de leurs pieds comme points d'appui, ils commencèrent à le plier grâce à sa charnière centrale, tendant le corps de Brichot en arrière, comme un arc qu'on bande.

D'abord, Aimé ne ressentit qu'une douleur musculaire, tandis que ses abdominaux résistaient à la tension. Puis, il eut l'impression qu'on lui brûlait la colonne vertébrale au fer rouge, à hauteur des reins. Que la peau de son ventre allait éclater, ses intestins jaillir dehors. Les frères Tang tirèrent un peu plus, écrasant les disques de sa colonne vertébrale.

La douleur fut fulgurante.

Brichot continua à hurler bien après que le banc-tigre se fut redressé. Avec la sensation que son dos était cassé en deux.

Anaïs vint se pencher au-dessus de lui et le contempla presque tendrement :

— Ils n'ont pas vraiment déployé toutes leurs forces, vous savez, monsieur Brichot. Juste un exercice d'assouplissement, n'est-ce pas ? C'est comme dans une épreuve sportive : il faut chauffer les muscles...

Elle regarda sa montre Breitling :

— Votre ami Corentin a déjà perdu vingt-quatre minutes. S'il n'est pas là dans un peu plus d'une demi-heure, vous verrez, ce qu'on peut réellement faire avec le banc-tigre.

Boris se cala aussi solidement que possible sur ses jambes. Il venait de sentir, à une imperceptible contraction de tout le corps, que les deux karatékas allaient donner l'assaut.

Leur seul tort fut de sous-estimer leur adversaire et de ne pas bondir ensemble. Avec une rapidité fulgurante, le premier sauta en l'air, les deux pieds en avant.

Mais Boris fut encore plus rapide que lui d'un centième de seconde. Pivotant sur le pied gauche, il rejeta le buste en arrière, juste assez pour que les deux pieds l'effleurent sans le toucher. Dans la même fraction d'instant, il balança son bras gauche de toutes ses forces à l'horizontale.

Le tranchant de sa main cueillit le Chinois emporté par son élan, juste à la gorge. La trachée artère écrasée, il s'écroula par terre en râlant.

Boris faillit s'écrouler à son tour. Son deuxième adversaire venait de lui sauter sur le dos. Les deux pieds crochétés autour de ses cuisses, il commençait à l'étrangler.

Boris rua pour se débarrasser de lui, mais il était solidement accroché. Déjà à moitié asphyxié, Boris sentit ses forces faiblir.

Soudain, ses yeux tombèrent sur le mur qu'il venait de franchir. Dans un terrible effort de volonté, il se mit à courir pour franchir les dix mètres qui l'en séparaient.

À la dernière seconde, il pivota sur lui-même et, déséquilibré par la vitesse acquise, s'écrasa le dos contre le mur de pierres. Seulement, entre son dos et le mur, il y avait le Chinois dont la nuque heurta violemment une pierre saillante et qui glissa par terre, assommé net.

Boris resta quelques secondes immobile, le temps de reprendre son souffle et de masser sa gorge douloureuse. Puis, la démarche encore un peu titubante, il se dirigea vers la porte du cinquième cercle.

Chaque seconde comptait.

Devant le digicode, il eut un instant de découragement. Il venait d'essayer deux ou trois combinaisons, tournant autour d'Orson Welles, mais rien n'avait marché. Pas plus *Amberson* que *Citizen Kane*.

Ça voulait dire qu'il fallait trouver autre chose, chercher dans une autre

direction pour continuer à avancer dans le jardin des supplices.

— *Le Jardin des Supplices !* s'exclama-t-il. Évidemment, ça ne peut être que ça...

Monsieur Wong, en vrai lettré, connaissait évidemment le livre d'Octave Mirbeau. Ça valait la peine d'essayer. Boris, à tout hasard, décida de commencer par le prénom dont il tapa les six lettres, traduites en chiffres : 5-3-0-1-2-5.

La porte s'ouvrit.

Boris s'avança prudemment, tous les sens aux aguets. Mais apparemment, aucun piège ne lui était réservé dans ce cercle là. Coudes au corps, il fonda vers le mur du sixième cercle.

Trois heures moins vingt.

Fiévreusement, il pianota les chiffres correspondant aux six premières lettres de Mirbeau : 3-9-0-2-5-1.

La porte s'ouvrit.

Boris allait se mettre à courir, mais le rugissement l'arrêta net. Debout au milieu de l'allée de graviers blancs, un énorme tigre du Bengale le regardait fixement.

Brichot vit Anaïs quitter la pièce. Il eut un moment l'espoir fou qu'on allait le laisser tranquille. Mais dès qu'elle fut sortie, monsieur Wong s'approcha de lui, suivi comme son ombre par les deux frères Tang dont le visage n'exprimait aucune émotion particulière.

— Si vous le voulez bien, afin de rendre le temps moins long, murmura Wong en caressant sa barbiche, nous allons passer à un autre genre d'exercice...

Il fit un signe aux jumeaux qui attrapèrent le banc-tigre comme s'il s'agissait d'une civière et entreprirent de le tordre dans le sens de la longueur. Comme on presse un drap mouillé pour en faire sortir l'eau.

Cette fois, la douleur prit Aimé par surprise, trop diffuse pour être localisée avec précision. Les viscères écrasés, déplacés, pesaient sur ses articulations. La colonne vertébrale, soumise à une torsion anormale, les nerfs coincés entre les disques, envoya des pulsions atroces jusqu'au cervelet de Brichot. Des éclairs blancs passèrent devant ses yeux. Il entendit monsieur Wong crier :

— La Ba ! La Ba[8] !

Puis, un lourd rideau noir tomba devant ses yeux et il ne sentit plus rien.

Boris restait aussi immobile que les statues de pierre et de jade qui peuplaient cette partie du jardin des supplices. Il était trop tard pour faire demi-tour.

Lentement, le tigre marchait dans sa direction.

Quand il ne fut plus qu'à quelques centimètres de lui, Boris ne put s'empêcher de fermer les yeux. S'attendant à être déchiqueté dans la seconde.

Il sentit le mufle énorme et tiède remonter de son pied à son genou, le flairer comme le ferait un chien. Il trouva le courage de rouvrir les yeux.

Le tigre, sans doute satisfait de son inspection, s'éloignait tranquillement et se laissa tomber souplement à l'ombre d'un gigantesque marronnier.

Boris resta encore quelques secondes immobile, avec la sensation que son cœur allait exploser tellement il battait vite.

Le coup du tigre apprivoisé, c'était ce que monsieur Wong avait trouvé de meilleur jusqu'à présent, à son avis. Marchant le plus calmement possible, il se dirigea vers le mur qui le séparait du septième cercle et poussa un petit cri de surprise.

La porte était ouverte.

Inquiet de ce que ça lui réservait, Boris la franchit et, au lieu de se trouver dans une nouvelle partie du jardin, entra directement dans un couloir un peu sombre d'une dizaine de mètres.

Au bout, il déboucha dans une salle totalement obscure. Il s'arrêta, ne sachant où se diriger.

— Monsieur Corentin, je suis très heureuse que vous soyez parvenu jusqu'ici. Je savais bien que nous nous retrouverions.

Boris sursauta en reconnaissant la voix chaude d'Anaïs Wong qui semblait venir de partout et de nulle part.

Au même moment, les lumières s'allumèrent et il comprit où il se trouvait.

Dans un labyrinthe de miroirs, identique à celui de la dernière scène de *La Dame de Shanghai*.

Devant lui, à gauche, à droite, derrière, partout à la fois, réfléchié à l'infini, Anaïs Wong le regardait en souriant, le corps étroitement moulé dans une robe fourreau d'un blanc immaculé.

Lentement, elle fit glisser ses épaules hors de la robe, sans quitter Bons du regard. Malgré lui, malgré l'urgence de la situation, il ne pouvait s'empêcher d'être profondément troublé par cette femme superbe, multipliée à l'infini, qui entamait un langoureux strip-tease, alors qu'il ne savait même pas où elle se trouvait réellement.

Anaïs se défit de sa robe qui tomba légèrement à ses pieds. Elle apparut, dans toutes les directions à la fois, totalement nue.

Boris vit tous les reflets s'approcher de lui eh même temps. Et soudain, sans qu'il ait pu deviner d'où elle arrivait réellement, Anaïs fut dans ses bras, son corps souple collé contre le sien.

— Enfin, je te retrouve, murmura-t-elle. Tu es un tigre. Un vrai tigre comme je les aime. Abandonne ton ami ridicule et cette pauvre idiote de Cécile. Reste ici, avec moi. Tu seras riche, puissant. Monsieur Wong a besoin

d'hommes comme toi... Et moi aussi.

Boris lui saisit violemment les poignets et la repoussa :

— Où est la porte suivante ? demanda-t-il seulement d'un ton très calme.

Anaïs poussa un grondement de rage. Boris vit tous les reflets disparaître en même temps. Mais il s'y était préparé et il s'élança dans la direction où avait disparu la vraie Anaïs, celle de chair.

Le tracé du labyrinthe était des plus simples et Boris ne mit que quelques minutes à trouver la porte. Encore fallait-il deviner le bon code, une fois de plus.

Il était trois heures moins dix.

Après l'univers d'Orson Welles et celui d'Octave Mirbeau, quel pouvait être la clé des derniers cercles ? Une petite lumière s'alluma dans le cerveau de Boris.

Les cercles... L'Enfer... *La Divine Comédie*...

— Dante ! s'exclama-t-il. Dante et Beatrix, bien sûr ! Après Orson et Rita, Dante et Beatrix !

Le nom du poète italien n'avait que cinq lettres. Boris décida d'essayer la même technique qu'avec « Orson » et de redoubler la première lettre du nom. Il pianota l'équivalent chiffré de « Dante D » : 4-1-4-0-5-4.

La porte s'ouvrit et Boris eut un haut-le-cœur.

Juste devant lui, sur le mur du fond, il venait de voir les quatre jeunes Chinois crucifiés la tête en bas. Tous avaient les yeux grands ouverts et le regardaient en geignant de douleur sur un ton suppliant.

Boris se précipita pour les délivrer. Il s'arrêta net au bout de trois enjambées et serra les poings.

C'était le piège le plus abominable que Wong lui tendait. Il avait le choix entre délivrer les suppliciés, auquel cas il n'arriverait jamais à temps pour sauver Aimé et Cécile, ou bien les abandonner froidement à leur sort atroce.

Bouillonnant de rage froide, Boris détourna le regard et fonça vers la dernière porte.

Il était trois heures moins une minute.

Les doigts légèrement tremblants, il s'approcha du digicode. S'il s'était trompé, si le code n'était pas « Beatrix », moins le X, c'était la fin.

À toute vitesse, il calcula la correspondance chiffrée et pianota rageusement 2-5-1-0-8-9. Il eut l'impression de se vider d'un coup de tout son sang.

La porte s'ouvrait.

Il était juste trois heures.

En un dixième de seconde, il enregistra tout.

Cécile, crucifiée elle aussi, le corps affreusement marqué.

Aimé qui semblait sans connaissance, attaché sur une planche bizarre.

Monsieur Wong, juste en face de lui, assis sur une espèce de trône oriental, et, debout à côté de lui, Anaïs dont les yeux chargés de haine étaient braqués sur lui comme des lance-flammes.

— Félicitations, monsieur Corentin, murmura Wong. Vous êtes très fort. Pour être franc, je ne pensais pas que vous réussiriez. Mais entrez, je vous en prie !

Bons le toisa de toute sa hauteur :

— Assez de bavardages, Wong. Détachez immédiatement mademoiselle Leclerc et monsieur Brichot et laissez-nous partir. Vous avez perdu, monsieur Wong !

Le vieux Chinois poussa un profond soupir navré :

— Malheureusement, je crains qu'il ne me soit pas possible de tenir cette parole à laquelle vous autres, Occidentaux, attachez un prix ridicule. Quitte à fortement vous décevoir, monsieur Corentin, je vais être obligé de vous supprimer tous les trois.

Anaïs éclata d'un rire dément, le corps à moitié renversé en arrière.

— Pauvre crétin ! siffla-t-elle. Comment as-tu pu être assez bête pour croire qu'on allait vous laisser filer bien gentiment ? J'ai l'intention de m'occuper personnellement de toi. Et fais-moi confiance : tu vas mettre longtemps à mourir, très longtemps...

Boris tendit tous ses muscles et se prépara à bondir. Monsieur Wong fit un petit geste de la main :

— Ne faites pas de bêtises, monsieur Corentin, regardez plutôt à votre droite.

Les frères Tang, impassibles, braquaient sur lui leurs deux mitraillettes kalachnikov.

En un éclair, Boris prit la résolution de bondir sur eux. Il serait peut-être déchiqueté par les balles, mais finalement, ça valait encore mieux que de crever à petit feu pendant des heures. Autant en finir tout de suite.

Au moment où il allait s'élancer, il entendit la porte s'ouvrir dans son dos avec un glissement feutré.

Instinctivement, il plongea en avant. Et, touchant le sol, il entendit deux détonations presque simultanées, puis un cri suraigu d'Anaïs.

Il roula sur lui-même pour voir ce qui se passait.

Les deux frères Tang étaient écroulés l'un sur l'autre. L'un avait un trou sanglant dans la poitrine, gros comme une soucoupe, l'autre avait la moitié de la tête arrachée.

Entre la porte et lui se tenait l'inspecteur Qiao, son 357 Magnum encore

fumant au poing.

Monsieur Wong n'avait pas bougé de son trône, comme si tout cela ne le concernait pas. Anaïs avait reculé jusqu'au mur et haletait de fureur.

Qiao s'avança jusqu'au vieillard, son arme toujours brandie.

— Monsieur Wong, dit-il d'une voix encore mal assurée, au nom de la loi, vous êtes en état d'arrestation !

Monsieur Wong leva lentement les yeux vers lui et sourit doucement :

— Expliquez-moi d'abord comment vous êtes arrivé jusqu'ici...

Qiao inclina légèrement le buste :

— Le plus dur, ça a été de convaincre vos domestiques de m'ouvrir la porte d'entrée. Mais après, il m'a suffi de suivre monsieur Corentin avec une bonne paire de jumelles et de repérer les codes qui ouvraient les portes.

— Pas mal du tout, apprécia Wong. Mais vous croyez vraiment que vous allez pouvoir m'arrêter, inspecteur Qiao ? Et en admettant même que vous soyez assez fou pour le faire, vous savez ce qui va se passer ensuite ?

Boris vit Qiao sourire tristement :

— Oh oui, je le sais ! Vous vous arrangerez pour trouver à Shanghai une bonne dizaine de témoins de la plus haute honorabilité qui certifieront que je suis fou, que le jour où je vous ai arrêté, ils étaient chez vous et que mes histoires d'emprisonnements et de tortures sont de la pure invention sortie de mon cerveau malade.

Monsieur Wong accentua son sourire :

— Et après ? Vous savez ce qui se passera après ?

Qiao abaissa son arme :

— Dans un mois ou dans un an, on retrouvera mon cadavre dérivant dans le Huangpu.

— Eh bien, alors, inspecteur Qiao ? Allons, soyez raisonnable. Je suis prêt à fermer les yeux et à oublier ce petit coup d'éclat stupide. Rentrez chez vous et ne pensez plus à tout ça...

Monsieur Wong fit le geste de se lever, mais Qiao pointa de nouveau son arme sur lui. Boris avait profité de la discussion pour détacher Cécile et Aimé, qui reprenait difficilement ses esprits et grimaçait de douleur.

— Tout ce que vous dites est sans doute vrai, monsieur Wong, reprit Qiao d'une voix très lasse. Mais je vais quand même vous arrêter. Quel que soit le prix à payer.

— Et puis, vous oubliez un détail, monsieur Wong, fit Boris qui s'était rapproché d'eux. C'est que nous sommes là, Aimé Brichot et moi-même. Et que notre témoignage de policiers assermentés vaudra bien celui de vos amis. Je vous rappelle que nous sommes en mission officielle, avec l'accord du gouvernement chinois. En sortant d'ici, je vais filer directement à mon

consulat qui se chargera d'avertir les autorités compétentes de Shanghai et, s'il le faut, de Pékin. Je ne pense pas que vous ayez quand même les moyens de corrompre toute la Chine, monsieur Wong !

Wong se redressa à demi et ouvrit la bouche pour répliquer. Mais brusquement, il se laissa retomber dans son fauteuil. Tous ses traits s'affaîsèrent et son regard s'éteignit comme une chandelle qui a trop brûlé.

Il n'était plus qu'un vieillard usé, indifférent à tout.

— Agissez comme vous l'entendez, murmura-t-il.

Il y eut un hurlement de rage. Anaïs, comprenant que son tout-puissant mari baissait les bras, venait de se précipiter vers la porte. Elle fut cueillie par les quatre policiers en uniforme qui attendaient de l'autre côté et que Qiao avait réussi à entraîner avec lui en leur faisant croire à une mission de pure routine. Ce n'est qu'une fois dans la place qu'il leur avait donné ses véritables consignes. À savoir, arrêter toute personne qui essaierait de fuir, *quelle qu'elle soit*.

Boris posa son bras sur l'épaule de Qiao :

— Merci, vous avez fait du beau travail. Sans vous, je crois qu'on ne s'en sortait pas.

Qiao leva les yeux vers lui. Son regard était grave, intense.

— C'est à moi de vous remercier, monsieur Corentin, dit-il sans presque desserrer les lèvres. Par votre exemple, vous m'avez rendu quelque chose que j'avais perdu depuis longtemps...

— Quoi donc ? demanda Boris, les sourcils froncés.

Qiao parvint enfin à sourire. Il posa sa main sur le bras de Boris et le serra très fort :

— Le sens de l'honneur, tout simplement.

CHAPITRE XVII



Les bras encombrés de paquets multicolores, Aimé Brichot buta sur un parpaing et faillit s'étaler au milieu du hall de l'aéroport Hongqiao. Apparemment, depuis huit jours qu'ils étaient à Shanghai, les travaux n'avaient pas avancé d'un pouce.

Il se retourna vers Boris qui suivait avec leurs deux valises :

— Notre vol part dans une heure. Tu crois qu'on a le temps de grignoter un petit quelque chose ?

Boris sourit sans répondre. Ça lui faisait drôlement plaisir de voir qu'Aimé ne gardait aucune séquelle de son passage sur le banc-tigre. Il était quand même resté deux jours pleins à l'hôpital du Peuple n°6, en observation.

Pendant ce temps, Boris s'était tapé toute la paperasse ainsi que les inévitables interrogatoires de la police chinoise. Deux gradés étaient venus spécialement de Pékin pour régler cette affaire, sur la demande expresse du maire de Shanghai qui, mis au pied du mur par le consul de France, n'avait pas pu faire autrement que de prendre fait et cause contre monsieur Wong.

Quant à Cécile Leclerc, choquée, traumatisée, mais sans séquelles irréremédiables, elle avait été, dès le lendemain, rapatriée par avion sanitaire.

Aimé déposa tous ses paquets devant le fonctionnaire des douanes un peu éberlué. Malgré ses dernières courbatures, il avait eu le temps et la force de faire le plein de cadeaux pour sa petite famille. Boris s'était contenté d'un bracelet en or ciselé pour Ghislaine.

Le douanier allait entreprendre d'ouvrir le premier paquet, au grand désespoir d'Aimé qui trouvait les emballages chinois très beaux, quand un ordre bref le fit battre en retraite dans sa cahute. Boris posa ses valises et sourit, la main tendue :

— C'est gentil d'être venu nous dire au revoir, commissaire Qiao !

Ça, c'était une promotion de la veille, annoncée en grande pompe par le

maire de Shanghai lui-même. Qiao serra la main qu'on lui tendait :

— Je suis un peu triste de vous voir partir, monsieur Corentin.

— Vous savez que chez nous, en France, quand on est ami avec quelqu'un, on l'appelle par son prénom...

Le sourire de Qiao s'épanouit :

— Avec plaisir, Boris... et Aimé ! J'espère que j'aurai le bonheur de vous revoir en Chine...

Boris haussa les sourcils en signe d'ignorance :

— Oui sait ? En tout cas, même si nous ne nous revoyons jamais, je me souviendrai longtemps de vous. Je vous souhaite une vie longue et heureuse...

La gorge nouée par l'émotion, Qiao serra brusquement Boris contre lui :

— Heureuse, elle l'est devenue, grâce à vous. Vous m'avez réveillé, je suis enfin un homme libre, un homme véritable. Mais longue, ça, c'est une autre question...

Il serra Aimé à son tour contre lui. Puis, après un dernier adieu, il tourna les talons brusquement, traversa le grand hall d'un pas trop rapide et disparut dehors, dans la cohue des vélos.

— À ton avis, qu'est-ce qu'il a voulu dire ? demanda Aimé tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte d'embarquement du vol Shanghai-Pékin.

Boris fit la grimace :

— Il est lucide, notre ami Qiao. Il sait bien que Wong a beau être sous les verrous, il reste encore très puissant. Sans parler de la triade K14 qui ne doit pas apprécier particulièrement qu'on lui ait coupé l'herbe sous le pied.

— Tu crois qu'ils vont se venger sur Qiao ?

— C'est probable, oui...

— Mais c'est dingue ! On doit bien pouvoir faire quelque chose, merde !

— Ne t'énerve pas, Mémé, dit Boris, les yeux perdus dans le vague. Qiao a pris ses responsabilités en toute connaissance de cause. Aujourd'hui, il est en paix avec lui-même, c'est ça le plus important...

Aimé le regarda avec étonnement :

— C'est la Chine qui te rend sage ? Tu vas virer Confucius maintenant ?

Boris sortit brusquement de ses pensées et éclata de rire :

— Y a pas de risques, vieux frère ! Tiens, si ça ne t'ennuie pas, embarque sans moi, j'ai deux mots à dire à quelqu'un...

Intrigué, Aimé tourna la tête vers la droite et reconnut la chevelure rousse d'Isabelle Fournier qui les regardait arriver avec un petit sourire triste. Il soupira et laissa Boris en tête-à-tête avec elle. Celui-ci la prit dans ses bras et elle blottit aussitôt sa tête contre son épaule.

— Alors, c'est bien décidé ? Tu as réfléchi ?

Depuis le dénouement de l'enquête, il avait passé toutes ses nuits chez Isabelle. Et ils ne s'en étaient lassés ni l'un ni l'autre, bien au contraire. Et tous les soirs, Boris lui avait posé la même question.

Isabelle se serra plus étroitement contre lui :

— Avec un type comme toi, je sens que tout serait possible, que je pourrais repartir à zéro...

Boris lui prit la tête entre ses mains et la força à le regarder. Ses yeux verts étaient pleins de larmes.

— Alors, murmura-t-il tendrement, rentre avec nous à Paris. Il est encore temps de te prendre un billet, tu sais...

Voilà, il lui reposait de nouveau la même question. Mais une fois de plus, Isabelle secoua la tête :

— Non, Boris, je reste. Ma vie, elle est en Chine, maintenant. Je sens que je ne pourrais pas me réhabituer à la vie en Europe. Je suis shanghaienne, tu comprends ça ?

Boris l'embrassa doucement au coin des lèvres. Oui, il comprenait. Et au fond, elle avait peut-être raison.

— Maintenant, balbutia Isabelle, laisse-moi partir. Tout de suite, sinon je sens que je n'en aurai plus le courage...

Boris dénoua lentement ses bras. Sans le quitter des yeux, Isabelle recula d'un pas, puis deux, puis trois...

Enfin, comme si elle s'était brusquement détachée des forces magnétiques qui la liaient à Boris, elle fit demi-tour et partit en courant sans plus se retourner. Comme avalée par cette ville tentaculaire de quinze millions d'habitants qui venait de la reprendre.

Boris se dirigea, la tête baissée vers la porte d'embarquement. Là, une jeune hôtesse chinoise lui offrit son sourire radieux :

— Monsieur Corentin ? Dépêchez-vous, on embarque immédiatement. J'aurai le plaisir de m'occuper de vous jusqu'à Pékin...

Boris la regarda s'éloigner, fasciné par le balancement régulier de sa croupe ronde. Le sourire lui revint aux lèvres. Un sourire de carnassier qui découvre brusquement qu'il a très faim.

Et pour un chasseur de son espèce, un mètre soixante de chair fraîche et hautement « comestible », c'était un morceau de roi qu'on ne pouvait pas laisser passer sans y goûter !

TABLE



QUATRIEME	
CHAPITRE PREMIER	
CHAPITRE II	
CHAPITRE III	
CHAPITRE IV	
CHAPITRE V	
CHAPITRE VI	
CHAPITRE VII	
CHAPITRE VIII	
CHAPITRE IX	
CHAPITRE X	
CHAPITRE XI	
CHAPITRE XII	
CHAPITRE XIII	
CHAPITRE XIV	
CHAPITRE XV	
CHAPITRE XVI	
CHAPITRE XVII	
TABLE	

[1] Les vingt-deux empereurs de la dynastie Tang (ou T'ang) régnèrent sur la Chine de 618 à 907 après Jésus-Christ.

[2] Bière chinoise.

[3] Les Chinois découpent l'année en quinzaines baptisées de noms évocateurs et poétiques. Celle de « la Pure Lumière » se situe en avril.

[4] Principe de la philosophie chinoise, divisant toutes les forces du monde en deux énergies complémentaires. Le Yin correspond, entre autres, à la femme, et le Yang à l'homme.

[5] *Civil Aéro-Administration of China* : la compagnie aérienne nationale de la République populaire.

[6] Dieu romain traditionnellement représenté avec deux visages opposés.

[7] Littéralement : « Tête de dragon parmi les têtes de dragon », l'un des plus hauts titres honorifiques en vigueur dans les triades.

[8] Ça suffit ! Ça suffit !